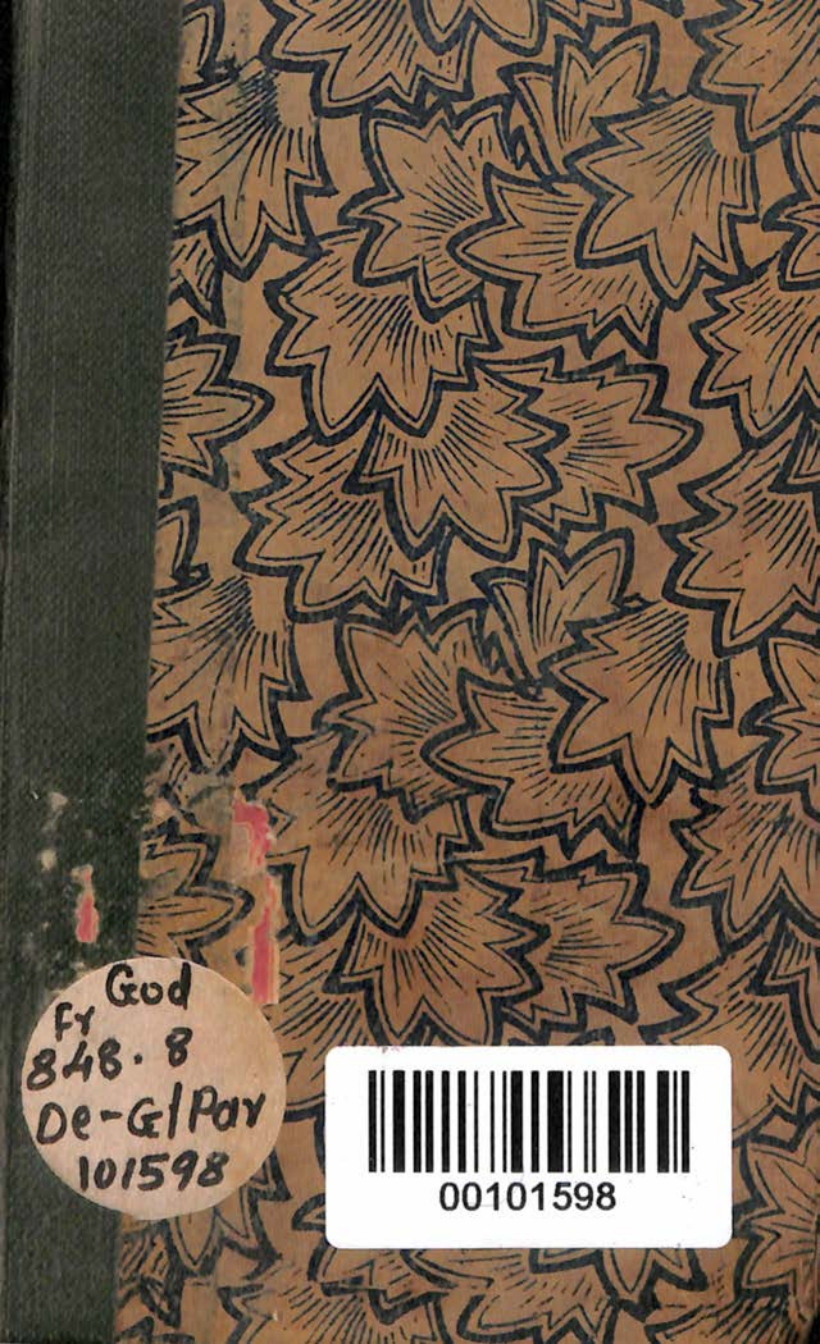
God
Fy
848.8
De-G/Par
101598
00101598

BOMBAY BRANCH

OF THE

ROYAL ASIATIC SOCIETY.

TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 04 January, 2016

Literary Society of Patna

LES PARVENUS,

OU

101598

LES AVENTURES

DE JUI EN DELMOURS,

ECRITES PAR LUI-MÊME;

PAR Mme. LA COMTESSE DE GENLIS.

Il ne faut point mettre un ridicule où il n'y en a point : c'est se gâter le goût, c'est corrompre son jugement et celui des autres. Mais le ridicule qui est quelque part, il faut l'y voir, l'en tirer avec grâce et d'une manière qui plaise et qui instruise.

Caractères de la Bruyère.

La seule expérience est un guide pour moi ;
Instruire est son devoir, et peindre est mon emploi.

Poëme des Trois Règnes de Delille, chant I.

SECONDE EDITION.

TOME SECOND.

À PARIS,

CHEZ L'ÉDITEUR, RUE NEUVE-DES-PETITS-CHAMPS ;

LONDRES, CHEZ COLBURN, LIBRAIRE.

1819.

101598

00101598

De l'Imprimerie de Cox et Baylis,
Great Queen-Street, Lincoln's-Inn-Fields.

LES PARVENUS.

CHAPITRE Ier.

Un duel et ses suites.—Nouvelles amours de Julien.

MALGRÉ son dépit secret contre moi, Edélie réfléchit au conseil que je lui avois donné : elle joua encore des proverbes, mais avec plus de défiance, et une seule fois ; elle trouva ensuite des prétextes pour s'en dispenser.

Cependant les bruits injurieux que Solmire répandoit sur la réputation de madame de Palmis, s'accréditèrent tellement, qu'ils parvinrent jusqu'à Tiburce qui, aussitôt, alla demander une explication à Solmire. Le résultat de cet entretien, qui malheureusement se passa en présence de témoins, fut un duel. Ils se battirent avec tant de fureur qu'ils se blessèrent grièvement tous les deux. Tiburce fut blessé d'abord ; mais voulant continuer, il donna un grand coup d'épée à son adver-

saire. On rapporta Tiburce tout couvert de sang, et sans connoissance, chez le duc de Palmis son père ; mais les chirurgiens, appelés sur-le-champ, répondirent de sa vie, quoiqu'il que sa blessure fût considérable, et qu'il eût perdu beaucoup de sang. Cet événement fit grand bruit à Paris, et causa de l'agitation dans la famille d'Inglar, Solmire étant le frère de la vicomtesse ; toute la maison y prit part ; la marquise d'Inglar blâma hautement ma dame de Palmis, cause du duel ; les clameurs de mademoiselle de Versec furent éclatantes ; toutes les femmes, envieuses depuis longtemps de la beauté, des talens et des succès d'une personne si brillante, jetèrent feu et flamme. On conta presque universellement dans le monde que madame de Palmis avoit vu avec plaisir les progrès de la passion criminelle de ce jeune homme ; qu'elle s'étoit plu à l'exalter ; qu'enfin, elle l'avoit excité à se battre, et qu'elle lui avoit *tout promis* s'il la vengeoit de Solmire. Beaucoup de gens ajoutoient que Solmire avoit, pendant quelques mois, été son amant, qu'elle l'avoit quitté pour Tiburce; et l'on se récrioit sur un choix ridicule par l'âge de Tiburce, et que les liens de la parenté rendoient odieux aux gens les

plus dénués de principes. Rien de tout cela n'étoit vrai ; madame de Palmis, à cette époque, étoit pure encore ; elle n'avoit jamais donné d'espérances à Tiburce ; mais elle n'avoit pas eu avec lui cette sévérité qui empêche sûrement *d'en prendre ;* et ce tort la perdit. Elle n'ignora rien de ce qui se disoit contre elle ; des avertissemens remplis de malignité et des lettres anonymes ne l'en instruisirent que trop ! On la rendit irréconciliable avec le monde, c'est le plus grand mal que l'on puisse faire à une femme jeune et belle. Quand on peut rappeler d'une sentence inique, il ne faut pas irriter à dessein ses juges, et se brouiller sans retour avec eux. Le monde ne veut ni qu'on le brave, ni que l'on succombe lâchement sous le poids de sa rigueur ; le dédain superbe et l'arrogance le révoltent alors même que l'injustice les produit ; il veut ce qui intéresse dans toutes les situations, surtout dans les femmes : un courage modeste, et la modération, la douceur unies à la fierté.

Tous les premiers traits de la calomnie portent coup, et font de profondes blessures : ils sont sans effet et s'émoussent sur de vieilles cicatrices ; mais que leurs premières atteintes

sont douloureuses !... Madame de Palmis prit un mauvais parti, celui d'affecter une hauteur dédaigneuse, qui ne lui servit même pas à dissimuler le plus violent ressentiment. Sans trahir le secret de l'amour de Tiburce, en soutenant au contraire qu'il n'avoit pour elle qu'une affection fraternelle, elle conta toute cette aventure à son mari ; qui, convaincu de son innocence et de celle de son neveu, loua ridiculement et de bonne foi ce dernier d'avoir ainsi soutenu, contre un fat et un calomniateur, *l'honneur de son oncle* et de sa famille. Madame de Palmis, dans cette occasion, montra pour Tiburce, non seulement de l'amitié, mais de l'enthousiasme, et pour une action qui devoit lui inspirer surtout de la douleur. Le préjugé barbare, aussi absurde qu'irréligieux, qui autorise le duel, ne prescrit pas, du moins aux femmes, de l'approuver, et on leur sait même gré d'en avoir horreur. Madame de Palmis choqua tout le monde par l'air triomphant qu'elle prit dans cette triste circonstance : elle se constitua garde-malade de Tiburce, et, tous les jours pendant trois semaines, elle ne quitta pas un instant le chevet de son lit. Lorsque Solmire

ne donna plus d'inquiétudes sur son état, j'allai voir Tiburce, qui, sur une chaise longue, commençoit à recevoir ses amis. Je trouvai dans sa chambre madame de Palmis, la duchesse sa belle-sœur, et le marquis de Palmis, qui me parut jouer là le rôle du monde le plus déplacé ; je l'entendis plusieurs fois dire, en parlant de Tiburce : *brave garçon! brave garçon!* et il répétoit cette exclamation avec un ton sérieux et solennel, qui me donnoit envie de rire, surtout quand je regardois le *brave garçon*, qui, les yeux fixés sur la marquise de Palmis, ne voyoit qu'elle dans la chambre, et la contemploit avec l'expression la plus passionnée. Il me sembla que la tête de la marquise étoit tout-à-fait tournée, et que Tiburce devenoit pour elle le héros de roman le plus dangereux. La duchesse étoit silencieuse ; je remarquai sur son aimable visage une légère teinte de sévérité, et je vis qu'il y avoit beaucoup de refroidissement entre elle et la marquise.

Lorsque Tiburce fut en état de sortir il vint me rendre mes visites. Il avoit besoin d'un confident, c'est-à-dire de parler ; il ne fallut pas le presser pour lui arracher tous

ses secrets. Il me conta que, cinq ou six jours après son combat, se trouvant seul un matin avec la marquise, il avait profité de son émotion et de sa reconnoissance pour obtenir l'aveu d'un sentiment plus tendre. Mais, poursuivit-il gaiement, il a fallu pour cela recourir aux grands moyens ; je l'ai menacée d'arracher l'appareil mis sur ma blessure : j'avois lu cela dans je ne sais quel roman, et l'abbé Aillet ne m'accusera plus de ne pas profiter de mes lectures, car j'ai tiré un grand avantage de celle-là : on a exigé le serment de l'amour le plus pur, le plus sage, le plus platonique, et l'on m'a promis de le partager.—Ce n'est pas mal pour votre âge.—Toujours mon âge! J'ai eu dix-neuf ans accomplis la surveille de mon combat ; quand on entre dans sa vingtième année, on est, je crois, *un jeune homme fait*.—Vous n'avez guère le ton qui annonce une grande passion. —J'aime avec mon caractère comme elle aime avec le sien.—Vous avez fait un tort irréparable à la réputation de cette pauvre femme....—Point du tout, quand les maris sont contens, tout le monde doit l'être. Il est vrai que l'abbé, s'appuyant sur les Egyptiens,

les Grecs, les Romains, enfin toute l'antiquité, m'a vertement parlé contre mon duel ; que mon père m'a beaucoup grondé ; que ma belle-mère m'a doucement sermonné en particulier ; mais en même temps elle a adouci toute la colère de mon père, et mon oncle est enchanté de cette preuve de mon attachement *pour lui*. Ainsi je n'ai point troublé la paix de son ménage ; au reste, poursuivit-il en riant, votre sévérité ne m'en impose guère.... —Pourquoi donc cela, je vous prie ?—Et vous-même n'êtes-vous pas éperdument amoureux, et n'êtes-vous pas aimé ?....—De qui donc ?....—Malgré votre dissimulation, vos secrets sont connus ; tout le monde chez Mondor a fort bien vu votre intelligence avec la comtesse Joseph.... Ces paroles me confondirent et me causèrent le plus violent mouvement de colère que j'aie jamais éprouvé. Si dans ce moment Tiburce n'eût pas été plus sage que moi, nous serions sortis sur-le-champ pour nous battre. Il avoit une véritable amitié pour moi ; il parvint à m'appaiser, et surtout en m'assurant que cette idée n'étoit le fruit que de ses seules observations. Je devinai, quoiqu'il ne voulût pas en convenir,

que madame de Palmis la lui avoit donnée; et de cet instant je pris pour elle une aversion que j'ai gardée long-temps. Je dissuadai complétement Tiburce; et je n'en vins à bout qu'en lui protestant que j'étois amoureux d'une autre, et je lui nommai une jeune veuve, parente de Mondor, et qui soupoit presque tous les jours chez lui. Elle s'appeloit Zénaïde; elle avoit vingt-huit ans, une figure charmante; elle étoit très-riche, et veuve, depuis deux ans, d'un financier. Tiburce me dit qu'il falloit absolument l'épouser, et que tous mes amis devoient se liguer pour l'y engager. Je lui répondis que je n'avois aucune espérance, et qu'à moins de la fatuité la plus ridicule je ne pouvois prétendre à un tel bonheur.

Cependant, malgré toute ma *modestie* et la passion malheureuse que j'avois au fond du cœur, l'idée de Tiburce ne me parut pas tout-à-fait chimérique, et je résolus de tenter l'aventure. L'avouerai-je? mon amour pour Edélie s'étoit un peu s'affoibli chez Mondor, en la voyant si mal jouer des proverbes, en entendant plusieurs personnes se moquer d'elle. Que l'amour tient à peu de chose, surtout dans le cœur des hommes! car il ne s'y nour-

rit que d'illusions et de vanité ! Que les femmes qui attachent leur destinée à un sentiment si fragile sont imprévoyantes et insensées !... D'ailleurs, en relisant le dernier billet d'Edélie, j'avois fini par en être blessé ; ce billet ne me représentoit plus la personne que dans mon imagination j'avois placée au-dessus de toutes les femmes. Mais j'ai appris depuis, qu'avec quelques petitesses causées par l'amour propre, on peut avoir une grande âme. Enfin je n'étois pas fâché de saisir une occasion de piquer un peu sa vanité, et de connoître en même temps si elle avoit en secret quelque penchant pour moi.

Je lui écrivis pour lui rendre compte d'une partie de ma conversation avec Tiburce, de mes soupçons sur la malignité de madame de Palmis, et de l'intention où j'étois de *devenir amoureux* de Zénaïde. J'attendis sa réponse avec la plus vive impatience, je ne la reçus qu'au bout de six jours, et elle fut telle que je la désirois ; j'y trouvai de la contrainte, du dépit, et plusieurs mots piquans contre Zénaïde. Edélie la vieillissoit, prétendant qu'elle avoit trente-deux ans, et l'accusoit de coquetterie ; cependant elle finissoit, en me disant qu'elle fai-

soit les vœux les plus sincères pour mes succès et pour mon bonheur. Je retournai avec assiduité chez Mondor ; je revis Zénaïde avec une sorte d'émotion, je m'attachai à lui plaire, et je crus y réussir. Zénaïde, fille d'un agent de change et veuve d'un roturier, n'avoit pour moi rien d'imposant. J'étois avec elle sans timidité ; je ne hasardai point de déclaration positive, mais je trouvai mille manières de lui faire entendre qu'elle m'avoit tourné la tête. Dans ce cas, la femme qui ne repousse pas attire plus que jamais ; je pris de l'espérance, et pour un honnête homme c'est toujours prendre un peu d'amour. Plus je voyois Zénaïde, plus elle me paroissoit aimable et piquante ; elle avoit à la fois un peu de coquetterie et beaucoup de naïveté ; elle ne désiroit plaire que lorsqu'on lui plaisoit, et cette espèce de bonne foi, dans la séduction, forme la plus dangereuse espèce de coquetterie ; on prend pour du sentiment de simples impressions qui ont tout le charme de la vérité. Zénaïde, sans artifice et sans manége, en donnant des préférences imprudentes, pouvoit abuser, mais elle n'avoit jamais l'intention de tromper. Pendant ces trois semaines où je

soupai de deux jours l'un chez Mondor, je n'y rencontrai pas une seule fois Edélie, mais j'y vis souvent madame de Palmis et Tiburce. Je m'aperçus bientôt, quoiqu'il n'en convînt pas tout-à-fait, qu'il avoit obtenu le sacrifice de tous les principes de madame de Palmis, et que cet *amour platonique* avoit eu promptement le dénouement *vulgaire* de tout amour qu'une femme ne réprime pas et dont elle permet qu'on lui parle. Je remarquai combien madame de Palmis étoit déchue dans la société ; la froide politesse des femmes, le ton familier des hommes, les égards de la maîtresse de la maison diminués de moitié pour elle ; tout lui montroit qu'elle ne devoit plus prétendre à ces hommages involontaires et si flatteurs de l'estime, et qu'elle ne recevroit plus que des respects de convention, c'est-à-dire des formules et des phrases de protocole. Elle avoit opposé la hauteur et le dédain insultant à la calomnie ; et, conservant son caractère, elle supporta avec audace et sang froid un jugement équitable. Ce dernier calcul n'étoit pas si mauvais que le premier. Devenue coupable, elle n'auroit pu changer l'opinion que par l'hypocrisie, et il faut con-

venir que l'effronterie, toute odieuse qu'elle est, vaut encore mieux ; c'est l'espèce de dignité du vice sans repentir, et qui, aux yeux du monde, sauve du moins de la platitude et du dernier degré d'abaissement, pourvu qu'on ait conservé quelques formes nobles et décentes. Tiburce, à ces soupers chez Mondor, fut charmant pour moi, par le désir et le soin de me faire valoir auprès de Zénaïde ; je lui en sus d'autant plus de gré, qu'en effet ses éloges et son amitié achevèrent de fixer sur moi l'attention de Zénaïde.

Un soir, Mondor nous annonça qu'il donneroit un grand souper le surlendemain, jour de la fête de sa femme. J'imaginai bien qu'Edélie seroit invitée ; je désirois qu'elle vînt pour lui apparoître dans toute *ma gloire*, et pour jouir de l'effet que je produirois sur elle. Je fis des couplets pour la fête ; j'y mis tous les lieux communs d'usage ; je louai les grâces et la beauté de madame Mondor, qui n'étoit ni belle, ni jeune, ni agréable ; je fis deux ou trois jeux de mots, pleins de galanterie, sur le nom de sa patronne (sainte Reine) ; je n'oubliai pas de consacrer un couplet (rempli d'allusions et de gentillesses) aux fleurs de

mon bouquet: *la rose, le lis et les pensées.* Je comparai Mondor à Mécène; je représentai *Plutus* et *la Fortune* radicalement guéris de leur cécité, et devenus les divinités les plus clairvoyantes de l'Olympe; enfin, j'observai les règles établies de tout temps pour cette espèce de composition, quand il s'agit de chanter une femme et un financier.

J'arrivai tard chez Mondor, parce que mon coiffeur, le fameux Gardanne, m'avoit fait attendre plus d'une heure et demie; mais j'avois ma chanson dans ma poche, et je tenois mon bouquet *emblématique*, et un très-beau camée de mon ouvrage, que j'avois tiré de mon magasin, et qui représentoit *le Temps couronnant l'Amitié*, avec ce vers de Bernard, écrit sur le cadre: *Le temps ajoute encore un lustre à sa beauté.* Au moment où j'arrivai, le concert étoit à sa fin. On découvre toujours, du premier coup d'œil, dans une assemblée, les personnes qui intéressent vivement; en entrant dans le salon, j'aperçus aussitôt Edélie et Zénaïde, quoiqu'elles fussent à une grande distance l'une de l'autre: Tiburce et madame de Palmis y étoient aussi. Le premier courut à moi, en me disant, avec sa grâce ordinaire,

de ces choses obligeantes qui ôtent tout embarras. J'offris mon bouquet à madame Mondor; et ensuite, me tournant vers son mari, je lui présentai mon camée, qui fut reçu avec transport; chacun voulut le voir; il passa dans toutes les mains. Edélie en fit l'éloge be bonne grâce, et avec un ton de bienveillance et d'amitié qui me toucha sensiblement. Zénaïde le considéra fort long-temps, et le loua avec enthousiasme. Ce premier succès fut complet. Le concert finissant, on me pria de chanter quelque chose; alors je demandai une guitare, et je chantai mes couplets; je fus applaudi avec ivresse, comme poète et comme musicien; car des couplets nouveaux, bien chantés, paroissent toujours charmans, s'ils ne sont pas tout-à-fait plats. On servit le souper. Zénaïde me fit un signe, qui m'autorisa à me placer à table à côté d'elle. Edélie se trouva vis-à-vis de moi; elle me parut préoccupée, et je rencontrai souvent ses regards; elle étoit si jolie ce soir-là, qu'elle me causa plus d'une distraction; néanmoins j'affectai beaucoup de gaîté, et je mis une grande vivacité d'expression dans mon entretien avec Zénaïde. Je lui demandai la permission de lui

faire ma cour chez elle : après avoir réfléchi un moment, elle me l'accorda ; mais comme elle alloit, me dit-elle, passer deux jours à la campagne, elle me remit à quatre jours, en m'indiquant une heure dans la matinée : j'en conclus qu'elle vouloit me voir tête à tête, ce qui me parut d'un très-bon augure. Un homme de lettres, que je ne connoissois pas et qui étoit à ce souper, lut au dessert une pièce de vers composée pour la fête, et que je trouvai charmante; il y avoit là, à l'exception de la marquise de Palmis, peu d'amateurs de poésie, et, sans la marquise et moi, ces jolis vers auroient produit peu d'effet; mais nos suffrages furent comptés, et en entraînèrent beaucoup d'autres ; nous applaudîmes à dix reprises, et l'on applaudit avec nous. Le poète, qui s'appeloit Florbel, me sut un gré infini de la justice que je lui rendois, et de ce moment il devint mon ami. En sortant de table, il alla dire à la marquise de Palmis un impromptu fort agréable qu'il venoit de faire pour elle, et puis il accourut vers moi, et tâcha de payer mes applaudissemens par quelques complimens sur ma chanson qu'il avoit écoutée très-froidement, et sur mon camée qu'il n'avoit pas re-

gardé. Avant le souper, il avoit trouvé sans doute, et avec raison, que des couplets fort médiocres ne méritoient pas de tels applaudissemens, et il m'avoit jugé avec rigueur; maintenant il me jugeoit avec bienveillance; c'est ainsi que très-souvent on est tout naturellement partiel sans être faux. Combien on excuseroit d'inconséquences apparentes, et d'injustices de fait, si l'on connoissoit les circonstances, les sentimens et les motifs qui les produisent! Aussi ai-je remarqué que les bons observateurs sont en général indulgens. Après le souper, on se rassembla debout dans le salon, en petits groupes séparés les uns des autres, et j'entendis qu'il étoit question d'arranger des proverbes. M.***, le joueur de proverbes le plus parfait que j'aie jamais vu, annonça qu'il avoit préparé le canevas d'un proverbe, dans lequel il joueroit trois rôles, mais qu'il falloit deux femmes. Madame de Palmis, à laquelle on s'adressa d'abord, ne fit aucune difficulté; alors on conjura Edélie de prendre l'autre rôle; elle y consentit sans la moindre résistance, ce qui me causa un véritable chagrin; et, ne pouvant me résoudre à la voir encore une fois à son désavantage, et

victime ou d'une aveugle vanité, ou d'une complaisance mal placée, je pris le parti de m'en aller; je m'esquivai tout doucement : en vain Zénaïde me rappela; je feignis de ne pas l'entendre, et je sortis du salon; mais à peine eus-je fait quelques pas dans l'antichambre, que la voix d'Edélie, prononçant mon nom, me fit tressaillir; je me retourne, et je vois Edélie qui, s'approchant, me dit : Je vous sais gré de sacrifier une soirée qui doit vous être si agréable, à la crainte de me voir ridicule; je suis touchée que la voix même de celle que vous aimez n'ait pu vous arrêter. *Celle que j'aime?* interrompis-je; quoi! vous m'avez appelé? A ce mot, Edélie rougit, et le plus doux attendrissement se peignit dans ses yeux. Revenez, reprit-elle, quand on aura joué les proverbes, j'aurai quelque chose à vous dire; revenez, je vous en conjure, et je l'exige. En prononçant ces paroles, elle se hâta de me quitter; et, deux minutes après, je rentrai dans le salon avec un trouble et une inquiétude que j'eus beaucoup de peine à dissimuler. J'allai me placer auprès de Zénaïde, qui me dit qu'elle avoit cru que j'étois sorti pour ne plus revenir; je me récriai sur cette

idée, et je me plaignois encore de cette *injustice* lorsque les proverbes commencèrent. A la seconde scène, je vis, avec une peine extrême, arriver Edélie: néanmoins je fus content de son maintien ; il étoit calme, naturel, rempli de grâces : c'étoit le sien. Elle parla avec simplicité, et un naturel plein de charme, comme dans la société ; c'étoit elle, et elle parut ravissante ; elle ne dénaturoit plus sa voix en criant et en parlant avec une fatigante volubilité ; elle ne gâtoit plus son esprit en cherchant des mots brillans ; elle eut de la finesse et de la gaîté sans y prétendre ; elle sut écouter, elle fut parfaite ; on l'applaudit avec des transports inexprimables, car l'étonnement portoit au comble l'admiration. Ma surprise égala ma joie. Madame de Palmis fut inexplicable pour moi et pour tout le monde ; elle joua toujours avec perfection, mais cependant avec une sorte de négligence, et le succès d'Edélie parut la charmer sans la surprendre. Après les proverbes, nous entourâmes tous Edélie ; mais, interrompant toutes ces louanges: Rien n'est plus simple, dit-elle, depuis quinze jours j'ai répété mille fois ce proverbe, imaginé par M.***, et, à force de

leçons, je suis venue à bout de jouer passablement les scènes faites pour moi. Je demandai quel étoit l'excellent maître qui lui avoit donné ces leçons: Madame de Palmis, répondit-elle; cette réponse confondit tout le monde, et surtout les femmes; en effet, un trait semblable se renouvelera rarement parmi elles. Edélie et la marquise, avec des conduites fort différentes, n'avoient ni l'une ni l'autre des caractères communs. Avant de s'en aller, Edélie me remit à la dérobée une lettre: je sortis aussitôt, brûlant d'être chez moi, afin de la lire à mon aise. Voici ce qu'elle contenoit:

" Certaine, après beaucoup de répétitions, " de n'être pas ridicule dans le proverbe que " je jouerai ce soir, je veux vous rendre " compte de tout ce qui s'est passé à ce sujet. " En voyant, il y a trois semaines, le déchaînement universel excité dans le monde par " la conduite de madame de Palmis, je pensai qu'ayant à me plaindre d'elle, il seroit " généreux de l'oublier dans cette circonstance; d'ailleurs rien n'étoit prouvé contre " elle; je pouvois la croire innocente, et, " dans ce cas, c'est un devoir de le supposer. " Contribuer à rétablir dans la société et dans

" l'opinion publique une personne calomniée
" est le plus beau privilége que puisse donner
" une bonne réputation : je voulus en jouir ;
" j'allai chez madame de Palmis. Dans un
" moment où toutes les femmes s'éloignoient
" d'elle, et après un refroidissement très-
" marqué entre nous, ma visite la surprit ex-
" trêmement. Je trouvai chez elle le cheva-
" lier d'Hermilly, et, après les premiers com-
" plimens, je dis à madame de Palmis que
" j'avois loué une grande loge à la Comédie
" françoise, pour la pièce nouvelle, et que je
" venois lui offrir une place pour cette repré-
" sentation. Annoncer ainsi, et devant un
" témoin, que j'étois décidée à me montrer
" en public avec elle, c'étoit lui offrir ma
" protection ; elle me remercia avec un ton
" affectueux, mais elle n'accepta point. Le
" chevalier sortit ; alors, tête à tête avec elle,
" je renouvelai ma proposition ; elle prit ma
" main ; et, la serrant dans les siennes : Je n'ou-
" blierai jamais, me dit-elle, cette offre gé-
" néreuse ; cependant je n'en profiterai point.
" On peut tout accepter de l'amitié, parce
" que c'est y répondre ; mais je ne veux rien
" devoir à la pitié, dont les plus nobles pro-

" cédés, dans la situation où nous sommes
" l'une et l'autre, sont toujours de pénibles
" sacrifices. Cette réponse me toucha telle-
" ment, qu'aussitôt j'entrai franchement en
" explications. Je ne parlai point de ce que
" vous avoit dit Tiburce, puisque vous me
" l'aviez confié ; mais je me plaignis qu'elle
" ne m'eût pas avertie que je jouois ridicule-
" ment les proverbes : là-dessus, elle me ré-
" pondit (ce qui est vrai) que, dans les com-
" mencemens, elle avoit voulu me donner
" des avis à cet égard, et que je n'en avois
" point voulu. Vous voyez, mon cher Julien,
" que, malgré la manière dont j'ai reçu votre
" avertissement sur les proverbes, j'ai fini
" par me rendre justice sur ce point. Tous
" les premiers mouvemens du cœur sont
" bons ; tous ceux de l'amour propre sont
" mauvais ; je veux me corriger de la vanité,
" puisqu'elle a pu me donner, pendant quel-
" ques heures, de l'aigreur et de l'injustice
" avec vous... Revenons à madame de Pal-
" mis ; elle me montra dans cet entretien une
" ame profondément irritée contre le monde,
" mais de si nobles sentimens, qu'elle m'ins-
" pira le plus vif et le plus tendre intérêt ;

" elle persista dans le refus d'aller avec moi
" au spectacle, en disant : Quand vous m'ai-
" merez, je me montrerai avec vous.

" Le lendemain, elle vint chez moi, et
" m'apporta le canevas du proverbe fait par
" M. ***, en me proposant d'y prendre un
" rôle, à condition qu'elle m'apprendroit à
" le jouer : dès ses premières leçons, elle
" m'ôta mes plus grands désagrémens, qui
" venoient surtout de l'idée que, pour pro-
" duire de l'effet dans ce genre de fictions,
" il falloit tout forcer ; elle fit faire mon rôle
" avec l'intention de le rendre beaucoup plus
" brillant et plus facile que le sien : quoiqu'il
" ne fût pas écrit d'un bout à l'autre, elle in-
" diqua sur ce canevas mille choses qui en
" ont assuré le succès. Tous les jolis mots
" que j'ai dits, et qui ont été applaudis, sont
" d'elle ; et vous avez pu remarquer qu'elle
" n'a mis dans le sien que le charme de sa
" personne, et qu'elle s'est refusé toute es-
" pèce de trait saillant ; elle s'est dépouillée
" de son esprit pour me le prêter : si elle
" avoit pu me donner sa grâce et sa beauté,
" elle m'en auroit parée dans cette soirée, où

" elle n'a été occupée que du soin de me faire
" valoir.

" Croyez que ce n'étoit pas pour briller
" de cet éclat artificiel que je me suis prêtée
" à ce qu'elle désiroit et que j'ai pris tant de
" peine; c'étoit pour vous prouver combien
" je défère à votre jugement, de quelque
" genre qu'il soit, que j'ai changé ma manière
" de jouer, et que je me suis mise *à l'école.*
" Dans toute cette grande assemblée, je n'ai
" compté que votre suffrage; je n'ai écouté
" que vos éloges: tous les autres m'ont sou-
" vent abusée; le vôtre seul est sincère.
" Quant aux proverbes, je puis cette fois
" m'en tirer *avec honneur*, et vous pouvez
" être assuré que je n'en jouerai plus. Je vous
" écris aussi pour vous prévenir que je suis
" déterminée à ne point abandonner madame
" de Palmis, à la défendre dans le monde au-
" tant qu'il me sera possible, et, en toute oc-
" casion, à me déclarer publiquement son
" amie. Sa vertueuse belle sœur se conduit
" ainsi pour elle; mais la duchesse va si peu
" à la cour et dans le grand monde, qu'elle
" ne peut pas lui être d'une grande utilité;

" d'ailleurs tous ses bons procédés seront uni-
" quement attribués aux liens de famille qui
" les unissent: ainsi je puis la servir beaucoup
"mieux."

" Adieu; continuez à m'éclairer avec votre
" brièveté et votre sévérité accoutumées;
" cette lettre ne demande point de réponse,
" puisque vous ne devez m'écrire que pour
" m'avertir ou me gronder: quand je serai
" *parfaite*, écrivez-moi toujours pour me
" fixer dans le bien, en m'exhortant à persé-
" vérer."

Je relus dix fois de suite cette longue lettre, qui peignoit si bien la candeur, la bonté, la grandeur d'ame d'Edélie, et dans laquelle je retrouvois tant d'amitié pour moi,...et même quelque chose le plus que la simple amitié!... Combien j'étois coupable à mes yeux d'avoir pu méconnoître un moment ce beau caractère, dont la générosité la plus touchante formoit la base!...Avec quelle exaltation je repris tous mes premiers sentimens, et que Zénaïde fut promptement effacée de mon souvenir! Je n'avois pas montré au vicomte le dernier billet d'Edélie, et je me promis bien de ne pas lui communiquer cette lettre. Le

vicomte ne me cachoit pas son secret, mais il se taisoit avec moi ; je crus qu'il m'étoit permis d'en agir ainsi avec lui : il est vrai que je lui avois promis de moi-même de lui faire voir tout ce que j'écrirois à sa sœur ; mais cette promesse ne m'engageoit pas à lui redire les confidences d'Edélie. Eusèbe, assuré de ma droiture et de ma probité, avoit d'autant moins d'inquiétude, qu'il ne croyoit pas que j'eusse une véritable passion, et que, comptant trop sur l'orgueil de la naissance, il n'avoit aucune crainte sur les sentimens d'Edélie. Nous n'allâmes point à la campagne cette année, parce que la vicomtesse étoit grosse et fort souffrante de sa grossesse. Le vicomte étoit presque exclusivement occupé d'elle, et l'amour le plus passionné n'auroit pu rien ajouter aux soins si tendres qu'il lui rendoit. Je le voyois toujours tous les matins ; mais nos tête à tête se passoient uniquement en lectures, en études, ou en entretiens d'affaires ; nous ne nous questionnions ni l'un ni l'autre, et depuis trois semaines je ne lui avois parlé de moi que pour lui confier mes prétentions relativement à Zénaïde.

CHAPITRE II.

Visite inattendue qui bouleverse Julien.— Lecture d'un poème.

Au milieu de tous mes succès, j'éprouvai une espèce de mortification qui m'affecta beaucoup ; j'allois environ deux fois l'an rendre mes devoirs à mon oncle le boucher Claude Ledru, frère de ma mère ; son fils Jacquot Ledru, mon cousin-germain, venoit me voir de loin en loin ; j'avois pris la précaution de ne lui indiquer que les heures où j'étois sûr d'être seul ; je n'avois nulle envie de produire Jacquot Ledru comme mon cousin, et d'autant moins qu'il étoit assurément le jeune homme de sa classe le plus grossier et le plus ridicule. Jacquot Ledru, âgé alors de vingt-cinq ans, étoit un gros et grand garçon de cinq pieds huit pouces ; il avoit une stature d'Hercule avec toute la niaiserie de maintien, de

caractère et d'esprit d'un sot polisson des rues de quatorze ans. Sa tête eût été assez belle, sans le rire éternel et convulsif qui gâtoit son visage ; son embonpoint et ses couleurs, d'un rouge éclatant et foncé, annonçoient sa brillante santé et sa bonne humeur. Sa bruyante gaîté étoit dans sa famille et parmi *ses connoissances,* si bien reçue et si communicative, que rien ne pouvoit en modérer les éclats : d'ailleurs très-vain de la richesse de son père et de sa figure, qu'il croyoit admirablement belle, il n'avoit jamais un instant d'embarras ou de timidité ; il étoit toujours armé d'une imperturbable confiance. Son état l'occupoit toute la semaine ; il n'avoit de libre que les dimanches ; il venoit me voir de grand matin ces jours-là, et communément je lui donnois des billets de spectacle, ce qui me maintenoit dans ses bonnes grâces, quoiqu'il m'appelât agréablement un *Mirliflore,* et qu'il prétendît que j'aurois beaucoup mieux fait de prendre un bon métier lucratif, que de me faire secrétaire *d'un vicomte ;* cependant il envioit un peu, au fond de l'ame, mon éducation et mon élégance ; en même temps il tiroit vanité d'avoir un cousin qui étoit, di-

soit-il, *à pot et à rôt* avec les grands seigneurs; et en tout, comme dans nos tête à tête, ou chez ses parens, loin de me moquer de ses manières, je tâchois de les imiter, il m'aimoit assez.

Mon ami le poète Florbel venoit de faire un poëme en trois chants, qu'il avoit envie de lire au vicomte qu'il ne connoissoit pas. Il fut convenu que je donnerois dans ma chambre un déjeûner d'huîtres au vicomte, à Tiburce et à Florbel, et qu'après le déjeûner, nous entendrions la lecture du poëme. J'eus soin de ne pas prendre un dimanche, à cause de mon cousin Jacquot. Ce fut donc un lundi que cette partie eut lieu. A dire le vrai, j'étois très-flatté de saisir cette occasion de faire connoître à Florbel toute mon intimité avec le vicomte d'Înglar et le fils du duc de Palmis, et en même temps de montrer à ces deux derniers comme je me connoissois en poésie, et le prix qu'un auteur, qui avoit déjà de la réputation, attachoit à mon suffrage. Quoique le déjeûner ne dût être qu'à dix heures, je me levai beaucoup plus tôt qu'à l'ordinaire, afin de parer ma chambre, et de donner à mon domestique toutes les instructions néces-

saires pour que le déjeûner eût bon air, et fût bien servi. Tiburce arriva le premier; à peine étoit-il entré, que j'entendis du bruit dans l'antichambre: j'imaginai que c'étoit Florbel; ma porte s'entr'ouvre, et je vois paroître le large visage de mon cousin Jacquot, faisant un gros éclat de rire; c'étoit toujours sa manière d'entrer en conversation; cette face rubiconde et réjouie fit sur moi l'effet de la tête de Méduse, elle me pétrifia. Tiburce avoit beaucoup d'amitié pour moi, mais il étoit moqueur et persiffleur, et je craignis mortellement l'effet qu'alloit produire sur lui cet étrange personnage; j'étois persuadé qu'il me déjoueroit un peu à ses yeux, et que je perdrois quelque chose de la douce égalité qu'il avoit établie entre nous; Jacquot entra, avec sa démarche ordinaire, dandinante et dégingandée. Tiburce ne lui en imposa point du tout, parce qu'il n'étoit pas d'une grande taille, et qu'il avoit l'air plus jeune encore qu'il n'étoit. Jacquot le prit pour un adolescent peu digne de son attention: Eh bien! s'écria-t-il, te voilà tout *ébaubi* de me voir *endimanché* un jour ouvrier; c'est que je vas sauter le pas...—Comment?—

Oui, je m'enrôle dans la *grande confrérie*... la chose est décidée d'hier au soir, j'épouse la fille du voisin Troussel, le charcutier... —Ah ! ah ! et à quand la noce ?.. —Comme dit la chanson : *nous nous marierons dimanche*, tu en seras, il y aura *une fière bouffaille* entre un boucher et un charcutier, et ma tante qui fournira les friandises...Il y a déjà eu chez Troussel une *baffre* de tous les parens, où ils ont fait les *cent coups*. Ton beau-père y étoit...Il est *farce*, ton beau-père...Tiburce interrompit cet agréable récit pour demander si la future étoit jolie... Ma foi, répondit-il, *elle est belle au coffre*. A ce mot, Tiburce et lui se mirent à rire démesurément ; pour moi je ne songeois qu'à trouver un moyen de renvoyer sans délai mon insoutenable cousin, avant l'arrivée de Florbel, que, dans cette occasion, je redoutois mille fois plus que le vicomte. Jacquot s'essuyant les yeux (car il avoit ri jusqu'aux larmes) et reprenant la parole : *Cé n'est pas l'embarras* dit-il, ma future est une grosse *galimassue* assez appétissante ; quand nous serons ensemble, nous n'engendrerons pas de mélancolie... Ici, les ris recommencèrent de plus

belle, et au fond du cœur ceux de Tiburce me blessoient excessivement, mais ils ravissoient mon cousin, qui me dit, en parlant de lui, qu'il seroit *un bon vivant, un père la joie...*; il croyoit qu'il avoit tout au plus seize ou dix-sept ans...J'étois au supplice, quand ma porte se rouvrit; et, à mon grand déplaisir, je vis entrer en même temps le vicomte et Florbel qui s'étoient rencontrés sur l'escalier. Je dis tout bas à mon cousin que j'avois à parler d'affaires à ces messieurs, et que j'irois le voir dans la journée. Malheureusement il pleuvoit, et il me pria tout haut de lui envoyer chercher un fiacre, qu'il appeloit un *sapin*, parce qu'il avoit à faire, dit-il, *une fameuse trotte*, et qu'il ne vouloit pas, avec son habit de drap d'Elbeuf, se crotter jusqu'à *l'échine*. Je suis sûr que cette réponse me fit pâlir, j'en sentis toutes les conséquences ; en effet, quoique j'eusse prescrit à mon domestique tout le zèle et toute l'activité qu'on peut mettre à une commission, il ne revint qu'au bout d'un quart d'heure, et pendant ce temps mon cousin se surpassa lui-même en inepties et en impertinences facétieuses. Tiburce rioit toujours, Florbel écoutoit avec un profond

étonnement, le vicomte souffroit, et je le voyois ; je tâchois de faire bonne contenance, et j'avois réellement besoin de tout mon courage pour dissimuler l'excès de mon impatience et de mon embarras. Enfin, le fiacre arriva, et je fus débarrassé de cette terrible visite. Lorsque Jacquot fut parti : Il faut convenir, dit Tiburce, que ce jeune homme est tout-à-fait original. Vous n'avez rien vu, reprit le vicomte, il en a fait bien d'autres ; Julien m'en a conté une infinité de traits mille fois plus comiques et plus singuliers que tout ce que nous venons d'entendre. Qu'il y avoit de finesse et de bonté dans ces paroles du vicomte ! Je ne lui avois jamais parlé que très-vaguement de mon cousin Ledru ; mais il imagina ce qu'il venoit de dire, afin de prouver que je n'étois ni embarrassé ni honteux de cette parenté. Ce peu de mots m'ôtoit tout le ridicule attaché à ce genre de confusion !

A présent, messieurs, poursuivit-il, qu'on nous dise, comme on le répète dans tant de romans et de tragédies, que la bassesse et l'élévation des sentimens viennent d'un *sang plébéien* ou d'un sang *noble*, nous répondrons : Comparez Julien Delmours à son

cousin. Cette comparaison, qui achevoit de me relever aux yeux de mes deux convives, me pénétra de reconnoissance. Eusèbe a fait pour moi beaucoup de choses infiniment plus importantes, aucune ne m'a autant touché. Que l'esprit est aimable, lorsqu'on en sait faire un tel emploi !.. et quel mauvais calcul de préférer la malice piquante, qui inspire la haine, à cette bonté ingénieuse qui fait adorer !

Mon déjeûner, grâce au vicomte, se passa fort bien ; on causa, on eut de la gaîté, on fut aimable. Florbel étoit encyclopédiste, et par conséquent partisan des philosophes modernes : il avoit une belle ame, beaucoup d'esprit et de talent ; mais il connoissoit depuis sa jeunesse la puissance formidable que donnoient à la secte philosophique le nombre, l'acharnement, les intrigues, les cabales, et le nom brillant de son chef. Quand on a vu un homme du mérite supérieur de M. de Pompignan, écrasé par cette secte, il faudroit avoir des principes inébranlables, et un courage bien intrépide, pour n'être pas intimidé, surtout lorsqu'on peut prétendre à une place à l'académie, et qu'on la désire passionnément. Flor-

bel n'avoit pas cette force d'ame qui élève au-dessus même de l'amour propre ; d'ailleurs, la doctrine évangélique convenoit beaucoup moins à un jeune homme qui avoit la tête vive, que la doctrine philosophique qui met toutes les passions à l'aise, et qui même souvent les divinise. Il s'engagea donc dans le parti qui pouvoit lui procurer les honneurs littéraires qu'il obtint tous ; mais il y porta son aimable caractère, il ne fut ni haineux, ni vindicatif, ni détracteur des talens de ceux qui combattoient ses opinions. Il disoit, et avec vérité, qu'il aimoit tellement la littérature de sa nation, qu'il lui étoit impossible de regarder comme un ennemi l'écrivain qui, de quelque manière que ce pût être, y faisoit honneur. Il y avoit à la fois dans ce sentiment du patriotisme, de la justice, et un véritable amour pour les lettres.

Son poëme étoit sur la *tolérance* ; cet ouvrage, composé *philosophiquement*, manquoit de base, car il n'avoit pour fondement que le malentendu, qui fait confondre la *tolérance* due aux personnes, avec celle que la morale ne peut avoir pour les mauvais principes ; mais, d'ailleurs, ce poëme étoit écrit d'une

manière brillante. Florbel fut, à cet égard, content de nos éloges, et c'est à peu près tout ce que désire un poète : il avoit pris pour épigraphe ce vers de Voltaire :

Et sans noyer autrui songe à gagner le port.

Je connoissois ce vers, dit Eusèbe, et j'ai toujours trouvé que cette comparaison n'avoit pas la moindre justesse.....Comment ? demanda Florbel. Mais, reprit Eusèbe, que signifie-t-elle ? — Que l'homme religieux doit s'occuper de son salut au lieu de damner ses frères.—Eh bien ! c'est comme si vous me souteniez que je pends les voleurs de grand chemin, parce que je trouve que leurs crimes méritent la mort, et que de même je *fouette* et je *marque* les gens qu'on met au carcan, parce que je dis que les escrocs et les faussaires méritent ces châtimens; voyez comme cela est équitable et juste. Cet argument embarrassa Florbel ; il répondit par une plaisanterie, on rit, et la discussion finit là. On pouvoit dire encore à Florbel que le chrétien, loin de *noyer autrui*, ne parle contre les erreurs que dans l'espoir de contribuer à éclairer les impies, et avec le désir le plus ardent de les soustraire

au danger où il les voit, et qu'enfin, dans sa croyance, le repentir peut sauver le plus scélérat des hommes, aux derniers momens de sa vie. Mais Eusèbe s'étoit fait la loi de ne jamais pousser à bout personne dans la conversation, parce que c'est un égard sans lequel il n'y auroit plus de société, et que c'est même une sorte de devoir d'hospitalité chez soi ou chez les autres.

CHAPITRE III.

Incident singulier.—Un bal masqué d'ambassadeur.—Un égarement sans amour.—Le repentir.

Edélie m'avoit ordonné de ne pas répondre à sa lettre. Quoiqu'il m'en coûtat, j'obéis ; car je voyois, par mes progrès sur son cœur, que je devois toute son estime à la fidélité scrupuleuse avec laquelle je me soumettois à nos premières conventions. L'idée de la séduire me faisoit horreur ; mais la gloire de la guider, d'être consulté par elle, de la préserver des dangers qui l'environnoient, et l'espoir de rester à jamais son ami le plus cher, suffisoient à mon bonheur ; la singularité de notre liaison n'en étoit pas pour moi l'attrait le moins piquant ; je me sentois digne de soutenir le rôle si noble et si pur qu'elle m'avoit donné ; je jetois avec délices les yeux sur l'avenir ; j'y contemplois Edélie, élevée par mes conseils au-dessus de toutes les femmes ;

j'y voyois une amitié sublime, m'y dédommager de tous les sacrifices de l'amour; et c'étoit ainsi qu'aimant passionnément et sans espérance, je me trouvois heureux, et que je goûtois le charme des plus délicieuses rêveries.

Cependant, je ne voulus point manquer au rendez-vous que m'avoit donné Zénaïde; bien décidé à tourner en simple galanterie l'entretien que je devois avoir avec elle. Ce jour arriva; j'étois prêt à sortir, lorsqu'un message d'Edélie me retint; je fus surpris qu'elle m'envoyât directement un billet par un de ses gens, qui entra dans ma chambre, pour me remettre cette lettre *en mains propres*, suivant, me dit-il, l'ordre qu'il avoit reçu; je le priai d'attendre la réponse, il sortit; j'ouvris ce billet avec une vive émotion, qui devoit s'augmenter encore en lisant ce qui suit:

" Une personne, qui sortoit de chez Zé-
" naïde, vient de me dire à l'instant qu'elle
" a vu entre ses mains une miniatnre re-
" présentant l'*emblème de l'espérance* qu'elle
" m'a décrit, et l'*ancre de vaisseau*, le *nid*
" *d'oiseau*, le *bouton de rose*, le *nuage* for-
" ment cette composition. Enfin, Zénaïde lui

" a confié que cet emblème lui a été donné
" par un homme (qu'elle n'a pas voulu nom-
" mer), qui l'a *imaginé pour elle*, et qu'elle
" doit *épouser* dans un mois. Il est singu-
" lier que j'apprenne votre mariage par ha-
" sard! Il n'est pas moins étrange que vous
" ayez donné, comme *entièrement de vous*,
" un ouvrage dont j'ai fait l'ébauche, et
" non seulement sans mon consentement
" (que je n'aurois pas refusé), mais à mon
" insu! ...

" Il n'est point d'amitié qui puisse tenir à
" de tels procédés. Voici la dernière lettre
" que vous recevrez de moi. Ne m'écrivez
" jamais.

" Casilde ne perdra rien à cette révolu-
" tion dans mes sentimens. Elle mérite d'être
" aimée pour elle-même. J'espère que je lui
" apprendrai à connoître le prix d'une véri-
" table amitié."

Il me seroit impossible d'exprimer l'étonnement, la douleur, la colère et l'inquiétude que me fit éprouver ce billet. Je tombois du ciel dans un abîme, car je n'étois pas certain de pouvoir me justifier entièrement. Je fis sur-le-champ cette réponse :

" Quand des apparences aussi fortes, aussi
" extraordinaires, vous accuseroient de *men-*
" *songe* et de *duplicité*, la connoissance que
" j'ai de votre caractère vous justifieroit à
" mes yeux ! Et vous parlez d'amitié !.. Cet
" emblème n'est pas sorti une minute de mes
" mains. Je ne l'ai ni prêté, ni montré, que le
" jour où vous le vîtes dans le château de**.
" Je vous le renvoie, non pour me justifier,
" puisqu'il ne vous en coûtera rien de croire
" que du moins j'en ai donné une copie !...
" Mais je me sépare de cette image qui m'é-
" toit si chère, parce que désormais je ne
" pourrois la regarder sans un affreux déchi-
" rement de cœur !...Il n'a jamais été ques-
" tion de *mon mariage ;* pas un seul mot
" (même indirect), entre Zénaïde et moi,
" n'a été dit à ce sujet ; mais lorsque vous la
" verrez donner sa main à un autre, vous
" penserez seulement qu'elle manque à sa pa-
" role et qu'elle a rompu avec moi !...Adieu,
" Madame, vous m'avez ôté tout le bonheur
" que je m'étois créé, en m'arrachant une
" espérance aussi pure que mes sentimens,
" celle de conserver toujours votre estime et
" votre confiance. Cette espérance n'existe

" plus ; détruisez-en le symbole ; brûlez,
" anéantissez cette peinture, elle ne pourroit
" que vous rappeler le souvenir d'une cruelle
" injustice !... Je vous remercie de vos bontés
" pour Casilde. Elle sera sans doute, par vos
" soins, ornée de mille qualités brillantes ;
" mais pourrez-vous lui apprendre à compter
" sur l'attachement d'un cœur sensible et
" vertueux ?

" Je sors dans l'instant pour aller deman-
" der l'explication de l'énigme de l'emblème,
" dont on a volé l'idée."

Après avoir écrit ce billet, je le mis dans une boîte avec l'emblème et le bouton de rose artificiel, et je donnai le tout bien cacheté au domestique, qui partit sur-le-champ ; et moi, sans perdre un moment, j'allai chez Zénaïde. Elle étoit seule ; elle me fit quelques reproches obligeans sur le retard de ma visite ; et, après ces premiers complimens, je lui dis qu'on venoit de m'apprendre qu'elle alloit se marier, et que j'avois quelque droit de me plaindre qu'elle n'eût pas eu la bonté de m'en faire part, surtout depuis huit jours. Comme ce reproche se rapportoit à la coquetterie qu'elle avoit eue avec moi, elle rougit ; elle me dit

qu'elle avoit eu l'intention de me le confier ce jour même. Votre confiance, repris-je, est toujours flatteuse, alors même qu'elle *est un peu tardive*.....Oserois-je, Madame, vous demander le nom de celui qui a le bonheur de fixer votre choix?—Ce n'est point par amour que je me remarie.....Je cède à la passion violente que j'inspire, et non à mon inclination; la vanité, peut-être, a contribué à me déterminer; j'épouse un homme de la cour.....Quelques intérêts de famille m'empêchent encore de déclarer publiquement ce projet de mariage; mais je ne veux rien vous cacher.....—Eh bien, Madame, quel est donc le nom de cet heureux mortel?—C'est le marquis de Solmire....

A ce nom ma surprise fut extrême; en même temps j'éprouvai un grand mouvement de joie, parce que tout étoit expliqué et que ma justification alloit être complète. Il étoit évident que Solmire, ayant été témoin au château de *** du succès de mon camée, avoit imaginé, sur sa description, d'en faire faire un semblable pour l'offrir à Zépaïde dans le moment apparemment où il n'avoit encore que de *l'espérance*. Charmé de cette

découverte, j'abrégeai ma visite autant que la politesse put me le permettre, et je me hâtai de retourner chez moi, et là j'écrivis sur-le-champ à Edélie pour lui mander avec détail ce que je venois de découvrir. Certain de me justifier entièrement, je me trouvai si heureux que je n'étois plus en colère ; ma lettre n'exprimoit que la joie et ne contenoit pas un seul reproche. Je venois de la cacheter, lorsque je reçus un second message d'Edélie ; un commissionnaire me remit un billet conçu en ces termes :

" Que votre lettre est sévère ! elle a fait " couler mes larmes ; néanmoins elle ne peut " m'affliger, elle vous justifie. La joie m'ôte la " confusion ; je suis seule coupable, et j'en " benis le ciel !...Eh ! ne sais-je pas que vous " serez généreux ? Un mot, un seul mot !... " ensuite vous reprendrez toute l'austérité " *convenue*, et qui m'est si nécessaire !..... " Je garde cet emblème qui ne me quittera " jamais : j'aimerai à me rappeler une injus- " tice qui forme entre nous un lien de plus..."

J'arrosai de pleurs ce billet ; je sentis combien Edélie avoit raison de me prescrire de ne répondre *qu'un mot, un seul mot !*.... car

si j'eusse entrepris d'écrire une lettre, j'aurois employé le langage le plus passionné de l'amour.....Nous étions déjà l'un et l'autre si loin de nos premières conventions !...En profitant de ce moment d'exaltation, j'obtenois l'aveu positif du plus tendre retour..... Mais ne l'avois-je pas ? Que manquoit-il à ce billet si touchant? Le nom du sentiment qu'il exprimoit...Cependant ce nom est tout, et nul équivalent ne peut tenir lieu du bonheur de l'entendre prononcer ou de le lire...Telles étoient mes pensées...Plein de trouble, d'incertitude et d'agitation, je me promenois à grands pas dans ma chambre en pensant à tout ce que je brûlois d'écrire, lorsque tout-à-coup j'entendis le bruit d'une sonnette que je reconnus pour être celle d'Eusèbe; je n'eus pas la crainte qu'il vînt dans ce moment chez moi ; je le savois occupé, et pour plus d'une heure encore, avec des gens d'affaires ; mais ce bruit le rappela à mon souvenir et me rendit à moi-même.....Ce ne fut point en vain que j'appelai à mon secours la raison, l'honneur, la probité ; je me décidai à n'écrire que ce qui m'étoit ordonné. Je pris une feuille de papier, et d'une main tremblante je traçai ce

seul mot : *devinez*. Je mis ce billet laconique sous une enveloppe avec le premier dont la date expliquoit qu'il avoit été écrit avant que j'eusse reçu le second message, et je renvoyai le commissionnaire.

Avec quelle peine ce jour-là je sortis de ma chambre! combien je fus distrait durant le reste de la journée! Rentré le soir de bonne heure dans ma chambre, je ne pus me résoudre à me coucher ; je passai la nuit à relire les billets d'Edélie et à penser à elle. Le lendemain j'étois si changé, que l'on me crut malade ; j'eus pourtant la raison de penser que, pour calmer le trouble effrayant de mon cœur et le délire de mon imagination, il falloit m'occuper plus que jamais et sans relâche. J'avois eu déjà l'idée d'écrire, sur du vélin, pour Edélie, un recueil moral et religieux en vers et en prose, formé de passages tirés des livres saints de nos meilleurs auteurs, et d'orner ce livre manuscrit de vignettes, de culs de lampes et de camées. J'avois commencé depuis long-temps cet ouvrage, je le continuai avec ardeur ; j'avois fait beaucoup de recherches pour trouver des noms de saints qui fussent harmonieux et peu connus

comme saints, et je découvris, non dans des légendes apocryphes, mais dans le Martyrologe reconnu par l'église, que presque tous les noms des païens célèbres, et même ceux des divinités mythologiques, avoient été sanctifiés par la religion, c'est-à-dire portés par des martyrs et des saints. C'est ainsi que je mis dans mon livre *sainte Iphigénie, saint Oreste, sainte Calliope, sainte Polixène, sainte Cléopâtre,* et les *saints Thémistocle, Caton, Socrate, Platon, Virgile;* je n'oubliai pas de placer à la tête de ce recueil *sainte Edélie,* dont je fis le camée d'après un portrait que me prêta la marquise d'Inglar que j'avois mise dans la confidence de ce travail. Je ne manquai pas aussi d'orner ce recueil de tous les portraits des personnes chères à Edélie. Je fis le profil de sa mère, sous le nom de *sainte Sophie* (1), l'un de ses noms de baptême, réservant celui de *Casilde* pour le camée de ma

(1) Dont le nom, et celui de ses trois filles, qui furent canonisées, forment une si belle allégorie ! On sait qu'en grec le nom de *Sophie* signifie sagesse. Cette sainte donna à ses filles trois noms, qui, en grec, signifient la *Foi,* l'*Espérance* et la *Charité.* (*Martyrologe.*)

sœur. Je peignis le marquis l'Inglar sous le nom de *saint Nestor*, Eusèbe sous celui de *saint Télémaque* (1) (et quoiqu'il m'en coûtât), le comte Joseph sous le sien, il me donna des séances. Enfin j'ornai ce livre pieux du beau profil d'une sainte existante, la duchesse de Palmis, amie intime d'Edélie, et je lui conservai le nom *d'Octavie* qu'elle avoit reçu au baptême. Je fis solliciter des séances, qu'elle m'accorda quand elle eut vu mon livre, et qu'elle eut appris sa destination. La première fois que j'allai chez elle, j'éprouvai une sorte d'émotion en pensant que j'entrois dans la maison de la personne la plus universellement admirée pour sa sagesse et ses vertus. J'étois d'avance inquiet de mon maintien en la peignant ; il me paroissoit embarrassant d'être obligé de la regarder fixement. Tout

(1) Ce saint eut la gloire de faire abolir les jeux de gladiateurs. Dans un de ces combats, il s'élança tout-à-coup dans l'arène, sépara les combattans, et il éleva sa voix courageuse contre ces jeux barbares ; mais la populace furieuse le massacra. Cet héroïque dévouement ne fut pas inutile. L'empereur en prit occasion d'abolir à jamais ces combats sanguinaires. *Martyrologe* et *Vie des Saints*.

dans cette maison avoit quelque chose de particulier, qu'on ne trouvoit dans aucune autre ; elle sembloit être le séjour de l'ordre et de la paix : les domestiques y étoient plus polis qu'ailleurs, la sérénité étoit peinte sur les visages ; là, jamais on n'entendoit le bruit importun des portes fermées brusquement, ou les sons aigus d'une voix criarde ; tout se faisoit sans turbulence, et cependant avec zèle, mais avec le calme et la modération de l'habitude.

Le duc qui se trouva à la première séance, me demanda de peindre la duchesse, non en camée (imitant une pierre gravée), mais en miniature, c'est-à-dire de faire un profil colorié, dans le genre de celui que j'avois fait d'Édélie, et il avoit raison, car la duchesse avoit un teint admirable. Comme on ne voit point le regard dans un profil, je la peignis les yeux baissés, afin d'indiquer la longueur extraordinaire de ses paupières noires ; il sembloit que la nature eût pris plaisir à voiler ces beaux yeux bleus, dont l'expression étoit si modeste et si pure.

Quand ce profil fut terminé, je le montrai à Eusèbe en lui demandant ce qu'il me con-

seilloit d'écrire sous cette tête charmante. Le soir il me donna un petit papier qui contenoit ces paroles, tirées de l'Ecriture :

" La femme pleine de pudeur est une grâce " qui passe toute grâce.....Comme le soleil " s'élevant dans le ciel (qui est le trône de " Dieu) orne le monde, ainsi le visage d'une " femme vertueuse est l'ornement de sa mai- " son." *Ecclésiastique*, chap. 26.

Je copiai sur mon livre ces belles paroles, dont l'heureuse application étoit mille fois plus flatteuse que tout ce que l'amour et la galanterie ont jamais pu inventer de plus délicat et de plus passionné.

La parfaite ressemblance de ces portraits, l'agrément des autres camées dont les figures étoient de fantaisie, la variété des vignettes, des guirlandes de fleurs, des vases et de tous les ornemens coloriés et enrichis d'or, la netteté et la beauté de mon écriture ; enfin, la sublimité du texte tiré de l'Ecriture, des saints Pères, de Pascal et de nos plus grands orateurs chrétiens, Bossuet, Bourdaloue, Massillon, Fléchier, et des poésies sacrées de J.-B. Rousseau et de quelques autres, et plusieurs notices intéressantes sur les saints, ren-

diroit ce livre véritablement précieux. Je le fis magnifiquement relier; et, la veille du jour de l'an, je l'envoyai à Casilde, en lui mandant de l'offrir, *en son nom*, à sa bienfaitrice. Cet hommage, qui prouvoit un long travail, fut reçu avec ravissement. Edélie le montra à tout ce qui vint la voir; pendant plus de huit jours on ne parla, dans sa société, que de ce livre, qu'elle fit tant valoir, qu'il y passa pour un chef-d'œuvre.

Vers le milieu de janvier, l'ambassadeur d'Espagne donna un superbe bal masqué. Ces espèces de bals donnés à la cour, ou par des ambassadeurs, étoient une galanterie de nos souverains et des grands seigneurs pour les classes inférieures de la société, les financiers, les négocians, les riches marchands, qui ne pouvoient aller aux *bals parés* de Versailles et des ambassadeurs. Edélie s'étoit mis dans la tête de faire paroître la marquise de Pulmis à cette brillante fête, non seulement avec elle, mais avec les comtesses de Melcour et de Volnis, citées l'une et l'autre pour la régularité et la pureté de leur conduite, et jouissant dans le monde de la plus grande considération. Edélie arrangea un quadrille et fit consentir

(non sans peine) ces deux dames à y danser avec la marquise; mais, quatre jours avant le bal, madame de Melcour, qui avoit Eusèbe pour danseur, fit prévenir, sous prétexte de sa santé, qu'elle ne danseroit point, et qu'elle n'iroit même pas au bal. Elle avoit, aux répétitions, été d'une telle sécheresse avec madame de Palmis, que l'on imagina facilement qu'elle ne se retiroit que pour ne pas paroître en public avec elle. Edélie, désolée, cherchoit vainement une autre danseuse, quand tout-à-coup une jeune personne, depuis quatre ans dans le monde, et qu'on n'avoit jamais vu danser, qui n'alloit ni aux spectacles ni aux bals, et dont le mari passoit pour le plus jaloux de tous les hommes, la duchesse de Palmis enfin, sut offrir de remplacer madame de Melcour, en ajoutant que son mari le lui ordonnoit, afin que le quadrille arrangé par Edélie pût avoir lieu. On sentit bien qu'elle n'agissoit ainsi que pour sauver un extrême désagrément à sa belle-sœur; mais on savoit qu'elle ne faisoit rien sans la parfaite approbation de son mari: l'étonnement fut extrême et général. Pour la mettre au fait de la figure du quadrille, il fallut faire à la hâte plusieurs répétitions, et la

surprise redoubla en la voyant danser avec une perfection qui enleva tous les suffrages. Edélie avoit bien dit qu'au couvent elle avoit eu un maître de danse dont elle étoit la meilleure écolière ; mais qui peut croire qu'une belle personne de cet âge renonce, sans nul regret, à un amusement fait pour la jeunesse et qui peut procurer de si brillans succès ? Eusèbe se trouva naturellement son danseur ; et lorsqu'il revint de la première répétition, je l'attendois dans son cabinet, parce que c'étoit l'heure à laquelle je travaillois ordinairement avec lui. Je fus frappé de l'air d'abattement que je remarquai sur toute sa figure. Il se jeta sur une chaise en disant : Ah! que je suis fatigué! *Fatigué?* repris-je, et de quoi? Ce quadrille me tue !... répondit-il. Je soupirai et je ne répliquai rien. Après un moment de silence, me regardant d'un air attendri, et presque suppliant : Parle-moi ! me dit-il. Les larmes me vinrent aux yeux, car je me compris que trop qu'il avoit besoin, malgré toutes ses résolutions, sinon d'ouvrir entièrement son cœur, du moins d'entendre parler d'*elle*. Cependant, craignant toujours de l'embarrasser, je me contins, et je lui dis d'un ton assez

simple que ce quadrille exciteroit sûrement beaucoup de curiosité, parce qu'on avoit un désir extrême de voir danser la duchesse de Palmis..... Ah! mon ami, reprit-il, on verra la perfection de la danse d'une femme!.....Il est impossible de décrire ce charme inconcevable d'innocence, de douceur et de modestie!.. Le calme de son maintien et de sa physionomie ne ressemble point à l'insipide indifférence, il a quelque chose de céleste! Son regard, toujours serein, n'a rien de sévère; elle n'a jamais songé qu'elle dût s'armer de rigueur; la pureté de son ame lui donne l'assurance qu'elle n'aura rien à réprimer! La décence des autres femmes qu'on lui compare paroît mêlée d'affectation, et leur vivacité paroît l'être de coquetterie; et la marquise de Palmis, avec sa taille majestueuse, ses manières nobles, mais animées, et ses grands yeux expressifs et brillans, n'a l'air auprès d'elle que d'une belle courtisane. Ah! qu'il faudroit être vil et barbare, je ne dis pas pour vouloir la séduire, mais pour former le désir de vouloir se faire remarquer d'elle et de troubler son angélique tranquillité et cet accord sublime qui se trouve entre sa raison et ses sen-

timens, ses devoirs, ses penchans et ses vertus !... En disant ces paroles, Eusèbe se leva et fit avec agitation quelques tours dans la chambre ; ensuite se retournant vers moi : N'en parlons plus, dit-il, n'en parlons jamais ; ceci est un écart, n'y retombons plus, et souviens-toi, mon cher Julien, qu'il n'est pas permis de communiquer les idées que l'on doit même écarter de son imagination. A ces mots, il s'approcha de son bureau, s'y établit et se mit à travailler avec plus d'application que jamais. Je ne me lassois point d'admirer cette perfection de caractère et de principes ; j'étois bien loin d'avoir un tel empire sur moi-même ; mais du moins les exemples qu'il m'a donnés n'ont pas été perdus ; ils m'ont toujours inspiré le désir de les imiter ; ils ont souvent ranimé mon courage, et ils m'ont fait sentir toute l'étendue des fautes que j'ai commises.

Edélie m'envoya plusieurs billets pour le bal, où j'allai avec Durand, sa femme et mon nouvel ami, le poète Florbel, avec lequel j'avois fait connoissance chez Mondor. J'étois en domino noir, et masqué, et je vis arriver avec un vif intérêt le quadrille où dansoient

Eusèbe, Edélie et Tiburce. Les danseurs, suivant l'usage, firent d'abord, deux à deux, au son des instrumens, une marche autour de la salle. Ils avoient choisi l'ancien costume françois, à la *Henri IV*. Leur habits étoient magnifiques et couverts de pierreries, et il étoit impossible de voir rassemblé dans un quadrille plus de belles figures en hommes et en femmes; mais Eusèbe fut particulièrement remarqué pour la beauté de sa taille et l'agrément de sa figure, aussi intéressante que régulière. Il conduisoit d'un air grave et solennel la charmante duchesse de Palmis; le comte Joseph menoit la marquise; Tiburce, madame de Volnis, et le chevalier d'Hermilli Edélie. Le chevalier, sans être beau, avoit une figure agréable, de l'esprit, de la vivacité; il étoit jeune et fort à la mode: je l'avois déjà rencontré chez Zénaïde; il m'avoit paru aimable; mais dans ce moment je l'examinai avec la malveillance de la jalousie; il étoit le danseur d'Edélie qui lui parloit, lui sourioit; je lui trouvai l'air de la fatuité, et je pris de l'humeur. Je pensai avec un dépit extrême que si le bâtard m'eût fait naître dans cette *classe privilégiée*, j'aurois figuré dans ce qua-

drille, et je sentis se renouveler au fond de mon ame mon ancienne animosité contre les nobles. Le quadrille eut un succès éclatant et fut applaudi avec enthousiasme. Eusèbe et le chevalier d'Hermilli, parmi les hommes, remportèrent le prix de la danse. On compara madame de Volnis à une nymphe de Diane; madame de Palmis à Terpsichore; Edélie à la plus charmante bergère de l'Astrée, et la duchesse de Palmis à une divinité idéale; on dit qu'elle donnoit l'idée d'une grâce présidant particulièrement à la pudeur et à la modestie. Après le quadrille, elle rejoignit son vieux mari, qui étoit assis à quelques pas, et tous les deux quittèrent aussitôt le bal et s'en allèrent. Eusèbe resta, tantôt assis auprès d'Edélie ou de madame de Volnis, une des amies de sa femme, tantôt se promenant tristement dans la salle. Dans un de ses momens de repos, Eusèbe m'appela par mon nom, ce qui me fit connoître d'Edélie, qui interrompit sa conversation avec le chevalier pour me dire un mot obligeant. Je répondis avec une extrême brièveté, et je causai quelques minutes avec Eusèbe; et tout-à-coup je m'éloignai d'Edélie, ne pouvant supporter de voir le che-

valier d'Hermilli établi à côté d'elle, et lui parlant d'un air fort animé. A trente pas d'elle, je vis deux femmes masquées, dont l'une fixa sur elle mon attention par son élégante tournure et ce qu'on voyoit de son visage, car elle n'avoit qu'un petit masque qui lui laissoit à découvert un joli menton et une bouche charmante. Je lui parlai sans déguiser ma voix; aussitôt elle quitta sa compagne, qui n'étoit qu'une femme de chambre; elle prit mon bras, et je reconnus alors en elle la baronne de Blimont. Dans la disposition où j'étois, je fus très-flatté des avances d'une jolie femme, et qui avoit un très-beau nom; je songeai beaucoup plus à ses agrémens et à sa généalogie qu'à ses mœurs; et, infiniment moins raisonnable que dans la dernière entrevue que nous avions eue ensemble, je m'engageai avec grand plaisir à faire avec elle le tour de la salle. Elle étoit si remarquable par sa belle tournure, que tout le monde la regardoit. L'ambassadeur d'Espagne, qui la connoissoit beaucoup, et qui alloit souvent chez elle, vint la joindre; il n'étoit point masqué: je voulus m'éloigner; la baronne me retint; elle prit le bras de l'ambassadeur sans quitter le mien. Et moi, très-

fier de me trouver le *pendant* d'un ambassadeur, et conduisant une femme charmante, je *défilai* fièrement devant Édélie, qui étoit encore sur sa banquette, causant toujours avec le chevalier d'Hermilli. J'avois à dessein ralenti notre marche, afin qu'elle eût bien le temps de me voir. Je lui fis en passant une petite révérence cavalière, et je me retournai précipitamment du côté de la baronne, dont j'affectai d'être excessivement occupé. La baronne voulut danser, et avec moi; j'étois un fort médiocre danseur. Je n'avois pris dans toute ma vie que trois mois de leçons; mais avec de l'oreille, une jolie taille et de la jeunesse, un homme danse toujours assez bien; on m'avoit quelquefois fait des complimens sur ma danse; et néanmoins, n'ayant jamais eu de prétentions à cet égard, j'avois toujours dansé fort négligemment; j'imaginai qu'en m'appliquant et en rassemblant toutes mes forces, il me seroit possible d'égaler au moins le chevalier d'Hermilli. Pour arranger notre contre-danse, j'eus une altercation assez vive avec un homme en domino noir et un vilain masque de couleur qui représentoit un horrible visage riant et montrant de longues dents,

Cet homme avoit retenu une place qu'il me disputoit ; enfin il céda, et nous dansâmes. Je fis des sauts et des efforts prodigieux ; je ne prétendois pas danser dans le genre héroïque ; je ne voulois donner à ma danse que le caractère d'une gaîté folle et d'un aimable abandon. Je me balançois de côté jusqu'à terre ; je m'élançois comme un trait ; je m'élevois en l'air comme un ballon ; je fondois avec pétulance sur tous les danseurs, et j'étonnai beaucoup la baronne par ma singulière impétuosité. Elle dansoit parfaitement, et l'on fit cercle autour de nous pour la voir. Le ridicule de ma danse attira aussi beaucoup de personnes ; plusieurs s'écrièrent : *C'est d'Auberval, c'est d'Auberval* ; et comme je ne voyois pas l'expression des visages, puisque tout le monde étoit masqué, je crus de très-bonne foi qu'on me prenoit pour d'*Auberval*. Dans ce moment je distinguai dans la foule de nos spectateurs Edélie, à laquelle le chevalier donnoit le bras ; cette vue redoubla tellement mon émulation et ma vivacité, je m'animai si naturellement que, me laissant tout-à-fait emporter par mon ardeur, je brouillai toutes les figures, et la contre-danse se termina dans la

plus horrible confusion. Heureusement que tout le monde crut, et que même Edélie et la baronne pensèrent que je n'avois eu d'autre intention que celle de faire une bouffonnerie. Pour moi, je fus convaincu que j'avois surpassé d'Auberval en difficulté de pas, en légèreté, en grâce, ainsi qu'en gaîté. Après la contre-danse, nous allâmes, la baronne et moi, nous asseoir sur une banquette. Là, elle fut attaquée par tous les masques qui passoient devant nous, et je ne me lassois point d'admirer son inépuisable et piquante gaîté, et la variété de ton qu'elle savoit prendre dans les intervalles de ces courts entretiens. Après avoir dit mille folies, elle revenoit à moi avec la plus séduisante expression de douceur et de sensibilité. J'éprouvois tout le danger de l'influence d'un beau bal masqué sur l'imagination; cette musique continue; ces danses, ce mystère des déguisemens; ce langage d'amour et de galanterie; ces intrigues dont j'étois entouré et que j'entrevoyois de tous côtés; cet abandon universel de toute raison; cette abdication de tous les rangs; cet incognito général; cette gaîté sans mesure et sans frein, et surtout les agaceries d'une femme charmante; enfin mon

dépit contre Edélie ; ce spectacle et cette réunion de circonstances et de séductions me tournoient la tête.

A quatre heures du matin, la baronne voulut s'en aller ; elle fit semblant de chercher sa compagne ; alors, je lui proposai de la reconduire ; après une très-foible opposition, elle accepta. Nous sortîmes de la salle, nous descendîmes l'escalier, j'appelai ses gens, sa voiture avance, elle y monte ; et j'avois déjà le pied posé pour m'y placer avec elle, lorsque je sentis que quelqu'un, derrière moi, me tiroit fortement par mon domino ; je me retourne, et, à la lueur des reverbères, je reconnois le masque de couleur et riant avec qui j'avois eu une dispute ; son action ne s'accordoit nullement avec la gaîté de son masque : il m'invita brusquement, tout bas, à le suivre ; j'imaginai facilement que c'étoit pour me demander raison de notre querelle ; je n'hésitai pas à le satisfaire ; j'avois quitté le marche pied, et je dis au domestique qui tenoit la portière ouverte : Rendez compte à madame la baronne de ce que vous voyez, et fermez la portière. . . A ces mots, sans attendre de réponse, je m'éloigne précipitam-

ment avec mon adversaire qui avoit passé son bras sous le mien ; il me conduit dans un grand vestibule désert, mais éclairé, de l'hôtel de l'ambassadeur : et, s'approchant d'une banquette, il s'assied en silence, et je reste debout vis-à-vis de lui. Après quelques minutes, je lui demande ce qu'il me veut. Patience, répondit-il gravement avec une grosse voix enrouée... Finissons, repris-je, car je ne suis nullement disposé à la patience. Que me voulez-vous, et qui êtes-vous ? qu'au moins je sache votre nom. A ces mots, il détache son masque, et ma surprise est inexprimable en reconnoissant Durand !... Al moins d'être le plus féroce des ferrailleurs, on n'est jamais fâché, quelque brave qu'on puisse être, d'échapper à un duel. Cependant, je me récriai sur cet étrange tour. C'est un tour d'ami, reprit Durand, je t'ai suivi de l'œil, j'ai vu la *syrène* s'emparer de toi ; et, quand vous êtes tous les deux sortis de la salle, j'étois à côté de l'homme avec lequel tu as eu une petite dispute ; je le connois, c'est un commis des bureaux de la marine ; sous prétexte d'une petite intrigue, j'ai changé de masque avec lui ; nos dominos sont noirs, nous sommes de la même taille,

j'étois bien sûr que tu t'y tromperois, je me suis précipité sur tes traces ; tu sais le reste. Si, sans me déguiser, j'avois voulu t'arrêter, tu te serois moqué de moi, et j'aurois fait une chose très-ridicule. Ainsi, tu dois me pardonner un stratagème qui t'arrache à la séduction de la plus dangereuse de toutes les femmes de son espèce. Je crois t'avoir rendu le plus important service... Mon cher Durand, répondis-je, permets-moi l'ingratitude pour aujourd'hui ; peut-être que la réflexion me donnera de la reconnoissance ; mais j'avoue que, dans ce moment, je n'en ai pas du tout. N'importe, reprit Durand en riant, je ne suis pas pressé ; j'attendrai. Allons chercher ma femme que j'ai laissée dans la salle avec une de ses amies, nous te remènerons chez toi. Je soupirai. Durand me prit par le bras, qu'il serra fortement comme s'il eût craint que je ne lui échappasse ; mais je n'en avois nulle envie. Je me rappelois avec quelle force d'ame, et par les conseils de Durand, j'avois, deux ans auparavant, résisté aux avances de cette même femme, et cessé brusquement d'aller chez elle. Ce souvenir me rendoit honteux ; c'étoit déjà se repentir.

CHAPITRE IV.

Un grand dîner où se trouve Julien; ses impressions; ses sentimens. — Accouchement de la vicomtesse d'Inglar.

Le duc de Palmis, qui avoit causé tant d'étonnement en conduisant sa femme au bal, donna lieu encore à une nouvelle surprise, en invitant à dîner chez lui, pour le surlendemain du bal, toutes les danseuses et tous les danseurs du quadrille; et, pour plaire à Eusèbe, il imagina de m'inviter; il est vrai que toute la famille fut de ce dîner: le marquis et la marquise d'Inglar, le bon abbé et mademoiselle de Versec. Le duc invita de plus deux ou trois hommes et les plus aimables de la cour; nous étions en tout dix-sept personnes, et je n'ai jamais vu rassemblée dans un salon une société mieux composée et plus brillante.

Eusèbe, depuis notre retour de sa terre, avoit quitté la maison de ses parens, et logeoit

dans un hôtel à lui. Je dînois chez la marquise d'Inglar, une fois tout au plus en six semaines, et je n'y avois jamais rencontré Edélie. Ce ne fut pas sans émotion que je me trouvai renfermé dans un cercle avec elle, et pour toute la journée.

Le vicomte m'avoit donné assez d'usage du monde pour que je n'y fusse pas embarrassé, si je n'avois pas eu de très-grandes prétentions; mais vivant avec le vicomte dans une extrême intimité, n'allant chez sa mère que de loin en loin, et seulement dans l'intérieur de sa famille; n'ayant vu de grands cercles que dix ou douze fois depuis que j'avois quitté ma boutique, et chez une femme galante ou dans des *bureaux d'esprit*, j'avois beaucoup plus de théorie que de pratique; je manquois de cette aisance de bon ton et de manières nobles, que l'habitude, prise depuis l'enfance, peut seule donner; je n'avois point cette confiance qu'inspirent naturellement cette heureuse habitude, et une naissance illustre qui place dans une carrière où l'on jouit des honneurs même qu'on n'a pas, parce qu'ils paroissent assurés. Je me trouvois effacé, anéanti par tous ces hommes accoutumés à so

rassembler tous les jours avec le désir de se plaire mutuellement ; exercés dans cet art, ils y excelloient ; j'aurois pu me tirer comme un autre d'une conversation suivie ou d'une discussion morale ou littéraire, mais je n'entendois rien à cet entretien décousu, dont la légèreté, l'à-propos, la finesse, la mesure et la grâce font tout le prix ; j'étois découragé par l'agrément que je trouvois à tout le monde ; je me sentois gauche en me comparant aux autres ; un embarras insurmontable s'empara de moi, et le plus vif mécontentement s'y joignit ; je n'obtins d'Edélie qu'un sourire et un mot obligeant ; d'ailleurs, toute occupée de la duchesse et des autres personnes, elle oublia tout-à-fait que j'étois dans la chambre. Le vicomte, au milieu d'un groupe d'hommes, ne fit pas plus d'attention à moi, ce qui me parut un abandon cruel ; le comte Joseph eut à peine l'air de me connoître ; je fus trop heureux de me réfugier, pour avoir une contenance auprès de l'abbé Desforges qui, par choix et par goût, s'étoit mis à l'écart dans un coin du salon ; il m'accueillit avec sa bonté ordinaire, et j'en fus reconnoissant comme d'un bienfait.

Eusèbe ne s'approcha pas une seule fois de la duchesse, mais il témoigna au duc le désir de voir son enfant, et la duchesse se leva pour l'aller chercher, en disant que, n'ayant pas compté l'introduire en si bonne compagnie, il étoit nécessaire qu'elle présidât à sa toilette ; quand elle fut sortie, on fit son éloge. Comme elle n'avoit aucune espèce de prétentions, qu'elle ne vivoit habituellement que dans sa famille, que jamais un mot de médisance ne sortoit de sa bouche, et que la plus sincère modestie et la plus douce indulgence mettoient le comble à sa perfection, elle ne faisoit ombrage à personne ; l'estime qu'elle inspiroit, avoit quelque chose de tendre, et toutes les femmes lui rendoient justice. On loua sa beauté, sa grace, sa danse. On s'étonna, malicieusement pour le duc, qu'elle n'allât point au bal. Elle ne le veut pas, dit le duc ; mais, ajouta-t-il en souriant, elle s'est fait un carnaval à sa guise ; elle a consacré tous les jours gras aux hôpitaux et aux prisons ; et, lorsqu'on ne l'a pas vue là, on ne sait pas combien elle est belle. Tandis que le duc parloit, j'avois les yeux fixés sur Eusèbe ; sa physionomie exprimoit pour

moi tout ce qu'il ressentoit, et j'en fus attendri. Il se ressouvint de moi dans ce moment; il me chercha des yeux, nos regards se rencontrèrent, et nous nous entendîmes. Un instant après il s'approcha de moi, me parla, ainsi qu'à l'abbé, de choses indifférentes, mais il s'établit auprès de nous, ce qui me fit un grand plaisir.

La duchesse rentra, tenant par la main le plus charmant petit garçon de trois ans que j'aie jamais vu. Le duc lui avoit donné le nom d'Octave, du nom d'Octavie sa mère. Tout le monde caressa cet enfant, qui avoit toute l'amabilité de son âge; il n'étoit ni sauvage ni importun. Eusèbe le prit dans ses bras, et le serra avec transport contre son cœur palpitant!.... Il le contemploit avec la plus vive émotion, car il ressembloit d'une manière frappante à sa mère. On voit bien, lui dit le duc, à la manière dont vous caressez cet enfant, que vous allez vous-même devenir père. Eh bien, poursuivit-il en riant, si vous avez une fille, je vous la demande pour mon Octave. A cette proposition, qui n'étoit qu'un badinage, Eusèbe tressaille et répond fort sérieusement qu'il accepte. Le duc, très-flatté

de cette réponse, se lève, s'approche d'Eusèbe, lui prend la main et dit : Cela tiendra si nos enfans n'y mettent point d'opposition. La marquise d'Inglar prenant la parole : Je serai la marraine, dit-elle, de l'enfant qui va naître : et si c'est une fille, je lui donnerai le nom *d'Octavie*, qui, de toute manière, doit lui porter bonheur. La marquise ne savoit pas combien, au fond du cœur, Eusèbe applaudissoit à cette idée ; elle ne pouvoit rien dire qui lui fût plus agréable.

On se mit à table, et je fus relégué dans un coin à côté de mademoiselle de Versec, qui ne m'avoit jamais paru si ennuyeuse, si provinciale et si subalterne. Au reste, dans toute cette journée, je pris le parti qui, à tous les âges et dans toutes les situations, préserve de la censure et du dénigrement ; je fus calme, poli, sérieux et réservé. Après le dîner, Eusèbe resta dans le salon, ensuite il s'en alla et m'emmena. En arrivant chez lui, nous apprîmes qu'on étoit au moment de lui envoyer un message, parce que la vicomtesse avoit des douleurs pour accoucher ; le vicomte entra dans sa chambre, et je restai dans son cabinet ; j'y passai toute la nuit ; il venoit de

temps en temps me retrouver, pour me confier ses inquiétudes, qui étoient extrêmes. A six heures du matin, la marquise, le marquis d'Inglar et mademoiselle de Versec arrivèrent, et à huit le vicomte vint se jeter à mon cou, en s'écriant : Tous mes vœux sont exaucés, elle est heureusement accouchée, et d'une fille !... Il fondoit en larmes. Je sentis toute sa joie et je la partageai. Il donna sur-le-champ à cette enfant le nom si secrètement adoré d'Octavie ; et, de ce moment, en parlant d'elle, il dit toujours : *mon Octavie ! ma chère Octavie !...* il trouvoit tant de charme à prononcer ces paroles !.....

CHAPITRE V.

Tristes événemens.—Eusèbe et Julien quittent la France.

PEU de jours après l'accouchement de la vicomtesse, mon oncle, qui avoit une hydropisie de poitrine, tomba dans un accablement qui n'annonçoit que trop sa prochaine destruction ; je volai chez lui, je trouvai Mathilde le soignant avec beaucoup d'affection. Depuis deux mois que son mal avoit commencé à donner de l'inquiétude, Mathilde lui prodiguoit les soins les plus assidus ; et ces derniers devoirs, que les plus mauvais cœurs remplissent toujours bien, faisoient oublier à cet excellent homme des torts qu'un mari ne pardonne jamais. J'avois voulu, dès le commencement de la maladie, m'établir chez mon oncle ; mais Mathilde me représenta qu'il ignoroit le danger de son état (en effet, il ne s'en doutoit pas), et que je le lui ferois

connoître en quittant tout pour venir me loger chez lui. Je n'osai donc insister, mais j'allois régulièrement de voir trois ou quatre fois par semaine ; et enfin, lorsque je le vis si mal, rien ne pût m'empêcher de rester chez lui et de lui servir de garde-malade. Je passai quatre nuits au chevet de son lit avec Mathilde, qui ne le quitta pas un instant. Enfin, le cinquième jour, il expira dans nos bras, et avec autant de calme que de piété !... Mon fidèle ami Durand, que je trouvois toujours dans toutes les occasions où je pouvois avoir besoin de lui, passa avec moi toute cette funeste matinée ; il m'apprit que la vicomtesse d'Inglar étoit si dangereusement malade des suites de sa couche, que l'on désespéroit de sa vie ; je remis entre les mains de Durand tous mes intérêts pécuniaires relatifs à la succession de mon oncle, et je volai chez Eusèbe. Je le trouvai dans une profonde affliction ; la vicomtesse étoit à l'agonie, elle mourut le soir de ce même jour. Eusèbe regretta sincèrement en elle une femme vertueuse, et la mère de son enfant ; je ne le quittai que pour aller rendre les derniers devoirs à mon oncle, ensuite je m'enfermai avec lui. Pendant deux mois, il ne

vit absolument que sa famille : au bout de ce temps, un événement imprévu changea tout-à-coup sa situation et la mienne. Un oncle de la marquise de Palmis, et dont elle étoit adorée, fut nommé ministre des affaires étrangères ; la marquise, par reconnoissance et par amitié pour Edélie, sollicita vivement, et obtint pour Eusèbe, une mission diplomatique dans le nord, fort au-dessus de celle qu'il demandoit depuis huit mois, et qu'on lui refusoit, sous prétexte de sa jeunesse. Il fut décidé que le vicomte, sous le titre de ministre plénipotentiaire, l'abbé et moi partirions sous six semaines pour la Suède. Le vicomte déposa la petite Octavie entre les mains de la marquise d'Inglar. Durand se chargea de terminer mes affaires de la succession de mon oncle ; je le priai seulement de ne point intenter de procès à sa veuve. Quelques jours avant notre départ, j'allai faire mes adieux à Edélie et à ma sœur ; je me rendis chez Edélie à une heure où j'étois sûr de la trouver seule ; m'expatriant pour plusieurs années, je désirois avoir avec elle un entretien particulier : cette conversation fut sérieuse de part et d'autre, et de la mienne, très-sévère, mais seulement d'a-

bord. Il est aussi difficile, dans un long entretien, de soutenir un ton austère et froid avec ce qu'on aime, que de montrer une constante bienveillance à une personne qu'on n'aime pas. Je reprochai à Edélie de la légèreté, et de se livrer sans réflexion à toutes ses impressions. Oui, me dit-elle, je me rappelle de vous avoir envoyé deux lettres, et une surtout que je n'aurois pas dû écrire. . .—Si votre cœur les a dictées, ne vous en repentez pas ; il me semble que ma conduite les a justifiées ; mais c'est de votre tête que je me plains ; c'est de cette vivacité, qui trop souvent vous donne l'air de la coquetterie....—Mais, avec qui ?—Par exemple, avec le chevalier d'Hermilly.—Vous sied-il bien de me reprocher de la vivacité, quand la vôtre, à ce bal d'ambassadeur, alloit jusqu'à la folie, et avec quelle femme !...—Je ne voulois que me distraire, et du moins cette prétendue folie a fini avec le bal, et je n'ai pas revu cette femme....—Et vous ne l'avez pas reconduite chez elle ?—Je vous en donne ma parole.—Mais vous ne me dites pas que c'est grâce à ceux qui vous ont arraché de sa voiture. A ces mots, je fus un peu déconcerté ; mais voyant qu'elle savoit mal mon aventure,

et que, par conséquent, j'aurois le droit de la nier, je me remis promptement. Il est affligeant pour moi, lui dis-je, que vous soyez toujours disposée à croire ce qui m'est désavantageux, et même les choses les plus absurdes. ...Non, Julien, interrompit vivement Edélie, je n'ai pas cru un mot de cette histoire; et si vous voulez m'écouter, vous verrez qu'il étoit impossible que j'y ajoutasse foi; c'est madame de Blimont elle-même qui l'a contée au comte Joseph de qui je la tiens. Le comte Joseph retourne de temps en temps chez cette femme qu'il appelle l'*Aspasie moderne*, et dont la société l'amuse; il recueille là une infinité d'anecdotes calomnieuses composées dans la mauvaise compagnie qui cherche ainsi à se venger de la bonne dont elle est exclue. Presque toujours ces historiettes n'ont pas le moindre fondement; et quant à celle-ci, elle est entièrement inventée par l'*Aspasie moderne*. La voici. Elle prétend qu'à force de *persécutions*, vous lui avez arraché la permission de la reconduire chez elle, mais qu'un masque, qu'elle n'a pas reconnu (qui, sans doute, étoit amoureux d'elle), et qui l'a suivie, épiée, écoutée pendant tout le

bal, a sûrement entendu cette conversation, et pris ses mesures en conséquence; et que, lorsque vous alliez entrer dans sa voiture, un grand masque, escorté de deux autres (apparemment les gens du jaloux), se sont jetés sur vous, vous ont arraché du marche-pied, en vous mettant un bâillon dans la bouche, et ont disparu en vous enlevant. Elle a ajouté qu'elle a su, depuis, qu'ils vous avoient transporté derrière l'hôtel de l'ambassadeur dans un endroit fort désert; que là, ils vous avoient attaché sur un banc, où vous étiez resté pendant trois heures exposé au froid le plus piquant, et qu'enfin deux petits savoyards passant là, par hasard, à huit heures du matin, vous avoient délivré. Cette histoire, poursuivit Edélie, a circulé, et m'est arrivée de tous côtés, mais avec des variantes et des embellissemens; par exemple, plusieurs personnes m'ont assuré que vos ravisseurs vous avoient attaché sur la poitrine un large écriteau, sur lequel ces mots étoient écrits en gros caractères: *l'homme à bonnes fortunes se rafraîchissant et se reposant.* D'autres ont prétendu que l'écriteau portoit une inscrip-

tion plus savante, la devise de l'Hercule des pierres gravées :

Après les travaux le repos.

Enfin, cette histoire vous eût couvert de ridicule, si elle n'eût pas été entièrement déjouée, et mise au rang des fables, par le témoignage non suspect du chevalier d'Hermilly. — Comment? — Qui, je l'ai laissé au bal, et il vous a rencontré dans la salle, à quatre heures, et vous a vu, une demi-heure après, monter en voiture avec M. et madame Durand. Quant à ma prétendue coquetterie avec le chevalier d'Hermilly, je vous proteste que je n'ai eu avec lui que cette envie de plaire, et cette gaîté, que l'on porte toujours aux bals masqués, et qui sont là aussi nécessaires, aussi indispensables qu'un domino, un déguisement et un masque. . . . Il n'est point amoureux de moi, il ne vient pas chez moi, il n'y viendra point, parce que je le trouve trop jeune, trop brillant, et trop à la mode pour une nouvelle connoissance. — Les causes d'exclusion sont si séduisantes, qu'elles pourroient cesser d'effrayer. Je con-

clus de tout ceci que le bal est dangereux pour les femmes, puisqu'il faut y porter une *indispensable* envie de plaire. . —On la prend pour ce qu'elle est ; et là, elle ne trompe personne, ou du moins bien rarement. J'avoue, néanmoins, que toutes les mères et tous les maris devroient désirer que leurs filles et leurs femmes n'allassent jamais au bal. Mais vous êtes la preuve que le bal a aussi ses dangers pour les hommes mêmes, lorsque, jeunes et remarquables, ils y paroissent uniquement occupés d'une courtisane. Laissons cette discussion, continua-t-elle, nous n'aurons jamais l'un avec l'autre que des torts de malentendu. Soyez toujours sévère avec moi sur mes démarches, mais soyez équitable sur mes sentimens. Il est vrai que vous ne pourrez plus me donner d'avertissemens journaliers ; cette idée me rendra plus circonspecte. Quand vous ne me grondiez pas, j'étois tranquille !.. Me voici toute seule, chargée du soin de ma réputation, qui m'est doublement chère, lorsque je songe au prix que vous y attachez. . . Vous m'écrirez souvent, et de longues lettres, n'est-ce pas ? . . . Vous ne m'y parlerez que de mes devoirs, de mon frère et de Casilde. . . . et

j'exige que toute notre correspondance passe par les mains de mon frère ; c'est à lui que j'enverrai toutes mes lettres ouvertes pour vous.... J'écoutois Edélie avec tant d'attendrissement, que je craignois de lui répondre.

Les femmes ont une délicatesse habituelle, qui, sans aucune fausseté, leur donne une facilité, que nous n'avons jamais, de n'exprimer que ce qu'elles veulent dire. Nous les surpassons en général dans tout ce qui ne demande que de la force ; nous pouvons cacher nos sentimens ; nous ne savons pas les voiler.

Cependant je répondis quelques mots : Edélie vit mon trouble et le partagea. Après un moment de silence, Edélie poussant un profond soupir : Ah ! Julien, dit-elle, quel adieu que celui-ci ! qu'il est triste et solemnel !.. Quelle distance !.. que de terres étrangères vont se trouver entre nous ! . Privée des deux amis de mon enfance, je n'aurai plus ni émulation ni amour propre ; que m'importent des éloges qu'ils n'entendront pas ! . . mais j'aurai deux dédommagemens : le soin de l'éducation de Casilde, et celui de votre fortune. O Julien ! élevez-vous.... Par vos talens et vos travaux, réparez les méprises du sort ! . . mon amitié

attend de vous cette noble ambition !...Ah ! sans cette amitié, repris-je, ce sort, ennobli par elle, seroit déjà fixé ! tous mes vœux se borneroient à ne jamais quitter le protecteur de mon enfance et l'ami chéri de ma jeunesse; mais vous avez pour moi l'ambition que je n'ai pas : croyez qu'il me suffit de le savoir pour tenter avec ardeur et persévérance de parvenir à tout. Le hasard préside à la naissance, mais l'ame et la volonté font nos destins. Le prince né dans un palais peut déchoir : l'homme né dans une boutique peut s'élever aux premiers rangs. Non, celui que vous inspirez n'aura point un sort vulgaire ; je trouve dans l'attachement que j'ai pour vous tous les pressentimens de la fortune et de la gloire. Je suis satisfaite, reprit-elle d'une voix entrecoupée...O Julien !... vous rappelez-vous ce billet touchant qui ne me quittera jamais, et qui ne contenoit qu'un seul mot ?...Dans ce dernier adieu, je puis vous dire aussi : *Devinez !*...A ce mot, je mis en silence un genou en terre devant elle ; c'étoit lui obéir et lui répondre...Elle me tendit une main, que je pressai dans les miennes, et que j'arrosai de pleurs; et, tout-à-coup se levant et s'éloignant de quelques pas : Rassemblons

toutes nos forces, dit-elle...A ces mots, elle s'approcha de la cheminée et sonna ; j'allai dans l'embrasure d'une fenêtre essuyer mes larmes : un valet de chambre entra ; elle demanda Casilde...Ainsi finit cet entretien, dont le souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire et de mon cœur.

CHAPITRE VI.

Départ d'Eusèbe et de Julien.— Leur arrivée et leur établissement à Stockholm.—Retour en France de Julien, chargé de dépêches importantes. — Changemens qu'il trouve dans la société au bout de dix mois.

En rentrant chez le vicomte, je le trouvai fort agité, ayant fait, cinq ou six jours auparavant, une visite à la duchesse et au duc de Palmis, qu'il n'avoit pas vu depuis le dîner donné par le duc; il s'étoit engagé avec ce dernier à lui mener la petite Octavie avant son départ; il revenoit de cette visite; il avoit vu Octavie caressée par la duchesse et par son fils. Octavie sortoit des bras de la duchesse, qui ne s'étoit point lassée de répéter qu'elle n'avoit jamais vu un si charmant maillot; en effet, la petite Octavie étoit aussi jolie qu'une enfant de trois mois peut l'être. Je me trouvai en parfaite harmonie avec Eusèbe: comme

moi, il renfermoit au fond de son cœur une passion malheureuse ; comme moi, il étoit absorbé dans la plus profonde mélancolie. Nous restâmes enfermés ensemble le reste de la journée, et nous ne parlâmes que d'affaires. Je consacrai les jours suivans à ma mère, à Durand et à Tiburce, qui vint un matin m'apprendre avec colère, par intérêt pour moi, que Zénaïde, ce jour même, épousoit Solmire. Elle fait là, me dit-il, une action infâme, car elle vous aimoit, j'en suis sûr, et elle n'épouse cet imbécille de Solmire que pour être présentée à la cour. Combien de mariages se font ainsi, poursuivit-il ! combien de sots, mauvais sujets, obtiennent la préférence sur des amans dignes d'être aimés, uniquement parce qu'ils donnent à leurs femmes le beau privilége de porter, à certains jours, un panier de trois aunes et une queue de six !.. Combien de jeunes personnes sacrifient l'amour et le bonheur à la gloire enivrante de pouvoir aller à Versailles tous les dimanches, dans le costume le plus incommode, s'enrhumer, s'ennuyer, s'excéder de fatigue, en montant, descendant des escaliers, parcourant de longues galeries et de vastes apparte-

mens, et le tout pour assister aux dîners des princes et au jeu de la reine... Quand on songe à tout cela, il y a de quoi devenir philosophe.

Cette boutade de Tiburce eut tout mon approbation ; elle ne s'accordoit que trop avec mes opinions particulières et mes sentimens secrets.

Pour éviter les adieux si déchirans de l'instant même du départ, nous partîmes au milieu de la nuit, le vicomte, l'abbé et moi, dans une même voiture ; le valet de chambre du vicomte et le domestique de l'abbé, trop vieux pour aller à franc étrier dans un si long voyage, nous suivoient dans une chaise de poste. Nous étions escortés par quatre courriers, trois au vicomte et un à moi ; nous courions à douze chevaux ; nous avions fort bon air, petite circonstance à laquelle, malgré mon chagrin, je ne fus pas insensible. L'abbé, bien établi dans le fond de la voiture, s'endormit aussitôt. Nous nous affligeâmes silencieusement le vicomte et moi et de temps en temps nous nous serrions la main, et chacun de nos soupirs, multipliés à l'infini, trouvoit un écho, et même un accompagne-

ment dans les ronflemens réguliers et continus de l'abbé.

La naissance du jour me procura un grand nombre de distractions que ne pouvoit avoir le vicomte ; il avoit voyagé dès son enfance, et moi j'avois seulement parcouru rapidement la Suisse, sans être compté comme un personnage important sur la route, et je ne m'étois occupé dans ce voyage que du soin de dessiner de beaux points de vue ; mais, ami intime du vicomte d'Inglar, je n'avois plus rien de subalterne à mes propres yeux ; d'ailleurs je jouissois de mille petites choses que l'habitude lui rendoit indifférentes. Les gens nés dans un rang élevé ont un grand avantage moral sur ceux des classes tout-à-fait inférieures ; c'est qu'ils sont blasés, dès leur jeunesse, sur la plus grande partie des puérilités vaniteuses ; et, à mérite égal, le fils d'un noble parvenu à d'éminentes places ne peut avoir une infinité de petitesses dont le fils d'un simple marchand, élevé dans un ménage bourgeois, ne sauroit être exempt. Ceci tient non à *la naissance et à la noblesse du sang*, mais à la première éducation. Mille fois, dans mon enfance, j'avois admiré les

chalands qui venoient dans notre boutique, quand ils avoient *de beaux équipages* et *de belles livrées*. Lorsqu'au fond de notre magasin, j'entendois le bruit d'un carrosse à six chevaux, j'accourois sur le pas de la porte pour le voir passer ; il étoit donc bien naturel qu'à vingt-un ans, n'ayant encore eu à ma disposition que de mauvais fiacres, je ne fusse pas au-dessus d'une frivolité qu'Eusèbe n'auroit même pu concevoir ; cependant je conviendrai que, dans l'état où le ciel m'a fait naître, il peut exister des esprits assez solides et des ames assez fortes pour n'avoir aucune de ces petitesses, et je crois, par exemple, que Durand n'en fut jamais susceptible ; mais je ne parle qu'en général, et surtout de mes impressions que je me suis engagé à décrire fidèlement.

Je n'étois donc nullement indifférent à l'effet que nous produisions en traversant les petites villes, et même les villages ; du moins (et c'est beaucoup) la vanité ne me donnoit ni hauteur ni insolence ; elle rétrécit l'esprit, mais elle prend la teinte du caractère ; j'étois *affable* et *bon pour le peuple*, c'est-à-dire pour tous ceux qui sortoient de leurs maisons pour

nous voir de plus près, ou qui, aux postes, entouroient notre voiture, tandis qu'on changeoit de chevaux ; je souriois à l'un, je saluois l'autre ; je demandois l'âge des petits enfans, je les trouvois jolis ; je donnois libéralement l'aumône aux pauvres, et surtout aux vieillards, et je me fis adorer sur toute cette route, parce que, tout naturellement, ma vanité s'y trouva confondue avec la bienveillance et la charité, qui effacent tout le ridicule de cette espèce de fatuité, ou qui, pour mieux dire, ne permettent pas de l'apercevoir ; je triomphois particulièrement dans les auberges ; j'étois intérieurement ravi du tumulte et *de l'effarage* que nous y causions ; j'y jouois le rôle le plus brillant, parce que je m'étois chargé du soin de commander les repas ; j'établissois sur-le-champ ma considération personnelle, en commandant tout ce qu'il y avoit de meilleur : avec ces grandes manières, j'étois l'objet des plus profonds respects des aubergistes, et j'avois le plaisir de voir les valets et les servantes se disputer l'honneur d'exécuter mes ordres : ainsi, quoique je me plaignisse des fatigues du voyage, j'y trouvai, au vrai, beaucoup d'agrément.

Mon goût pour les auberges fut un peu refroidi en entrant dans la partie de l'Allemagne que nous traversâmes. Le vicomte voulut manger à table d'hôte ; et, en entrant dans la salle du festin, l'excessive chaleur du poêle et un nuage de fumée de tabac ne nous disposèrent pas à trouver le dîner bon : le sable semé sur le plancher, *par propreté*, nous parut une bonne intention mal combinée ; et notre appétit de voyageur fut tout à-fait éteint par les soupes à la farine et à la bière, par le mélange de la viande et des confitures, et par la disette du pain. Le soir, en me couchant, je me précipitai sur le lit le plus rebondi que j'eusse encore vu ; je m'entamai la jambe sur les rebords de bois, et, en enfonçant et en écartant les plumes, je tombai rudement à genoux sur les planches, où je pensai me casser la rotule ; je demandai une couverture, et l'on jeta sur moi un second lit de plumes, en fermant hermétiquement mes rideaux, pour achever de me préserver des rigueurs du climat : ainsi enseveli, étouffé, je me trouvai livré, sans force et sans defense, à des millions de puces et de punaises, qui m'assaillirent toute la nuit, sans me laisser un instant de relâche.

Comme le joueur de Regnard qui redevient passionné pour sa maîtresse quand il perd, les voyageurs, dans leurs momens de mécontentement, reprennent le plus tendre souvenir de leur patrie : durant mon insomnie forcée, je faisois de touchantes exclamations, je m'écrois : Adorable Édélie !...ô Paris !...ô rue de Varenne !...ô mon lit à la polonaise...

On s'accoutume à tout, et bientôt tous ces désagrémens ne furent plus pour nous que des sujets de plaisanterie ; mais Stockholm nous dédommagea de toutes nos souffrances. Les Suédois sont hospitaliers, polis, obligeans ; cette nation vaillante et loyale sympathise naturellement avec les François. Nous fûmes fort bien logés à Stockholm, et la ville, remplie de choses curieuses à voir, nous plut beaucoup. D'ailleurs mon amour propre y fut très-satisfait ; l'amitié du vicomte ne négligea rien de ce qui pouvoit m'y donner une honorable existence : la manière dont il me traitoit m'assura dès les commencemens tous les avantages dont un jeune homme peut jouir dans la société. Le vicomte, me vieillissant à dessein de trois ans, me donnoit vingt-quatre ans ; ce petit artifice me fut très-utile, comme on le

verra bientôt. Nous faisons partie de la mission diplomatique, l'abbé et moi, en qualité de premier et second secrétaires, et nous avions l'un et l'autre des appointemens payés par le gouvernement: ainsi j'avois un état que je pouvois regarder comme un commencement de fortune. Enfin mes talens me mettoient véritablement à la mode dans un pays où ils étoient très-rares ; ils me servoient à rendre la maison du vicomte la plus agréable de Stockholm et à me faire rechercher des personnes les plus distiuguées de la ville.

Je recevois à peu près tous les deux mois des lettres d'Edélie, qui ne me parloit que de morale et de religion ; je lui répondois dans le même genre, et le vicomte, qui lisoit nos lettres, me disoit en riant que cela formeroit avec le temps un très-bon recueil de sermons, et que, pour l'honneur de ceux de sa sœur, il se garderoit bien de lui mander que j'étois infiniment moins grave et moins austère avec les jolies femmes de Stockholm. J'écrivois souvent à Durand et à Tiburce; les lettres de ce dernier nous amusoient extrêmement ; remplies de bons sentimens et de folies, elles étoient piquantes, comme sa conver-

sation. Le vicomte disoit de lui qu'il avoit eu le malheur de débuter dans le monde à dix-sept ans avec une originalité d'esprit, des grâces naturelles et une décision de caractère, qui, accompagnées d'une jolie figure, font excuser toutes les étourderies, et retardent par conséquent la maturité de la raison ; qu'il seroit long-temps l'enfant gâté de la société, mais qu'à aucun âge il ne seroit un homme médiocre.

Cependant le temps s'écouloit pour moi beaucoup plus agréablement que je ne l'avois imaginé quand j'étois à Paris. Edélie, m'avoit donné de l'ambition ; j'étois entré dans une carrière, j'espérois la parcourir avec honneur, et j'alliois avec le goût de la société et le désir d'y plaire cette ardeur pour l'étude, pour la littérature et les arts, qui semble promettre tous les genres de succès, et qui ne laisse pas un seul instant de vide dans la vie.

J'étois depuis plus de huit mois à Stockholm, lorsque le vicomte m'annonça qu'il désiroit que je fisse un voyage à Paris pour y porter des dépêches importantes et pour y terminer plusieurs affaires très intéressantes pour lui. J'acceptai cette commission avec un

extrême plaisir, et je partis sans délai. Quoique j'eusse goûté la dissipation que m'offroient tant d'objets nouveaux dans les pays étrangers, mon cœur tressaillit de joie en repassant les frontières, et surtout en découvrant les tours chéries de Notre-Dame. Oh! m'écriai-je, que je plains les infortunés qu'un sort déplorable bannit de leurs pays! quelles que soient leurs fautes, un exil forcé de quelques mois les expie!

Combien je trouvai de changemens à Paris après dix mois d'absence! Edélie et la duchesse de Palmis étoient toujours les mêmes; mais la marquise de Palmis, séparée de son mari, logeant chez le ministre son oncle, n'étoit plus soutenue dans le monde que par le crédit de cet oncle, dont la faveur paroissoit affermie. On estimoit la marquise moins que jamais, et avec raison, mais on ne s'en déchaînoit plus contre elle. Dans le monde nulle situation n'empêche d'être jugé; la sévérité d'opinion y est inexorable, mais on n'y proscrit que ceux dont on n'attend rien. Tinburce, qui s'étoit permis une distraction pour madame de Solmire, n'avoit pu obtenir son pardon de la marquise, qui lui avoit donné

pour successeur le chevalier d'Hermilly. J'eus à ce sujet avec Tiburce une singulière conversation qui mérite d'être rapportée. Quand je le grondai sur sa légèreté, il me répondit que j'étois un ingrat, qu'il n'avoit voulu plaire à Zénaïde que pour me venger de la préférence que Solmire avoit obtenue sur moi. Je lui demandai s'il regrettoit la marquise: Point du tout, dit-il, l'amant d'une femme qui a cet immense crédit ne peut paroître à tous les yeux qu'un courtisan de la plus espèce; si j'ai jamais de l'ambition, je n'emploierai certainement, pour la satisfaire, que de nobles moyens. C'est fort bien penser, lui répondis-je; et je voudrois, mon cher Tiburce, que vos principes fussent aussi bons que vos sentimens. Mes principes, s'écria-t-il, mes principes! ils sont excellens.—Comment? et vous formez sans scrupule des intrigues avec des femmes mariées?—*Sans scrupule!* Qui vous a dit cela?...—Vous avez des scrupules?—Soyez certain, mon cher Delmours, qu'à moins d'avoir un cœur dépravé, on révère la religion, et l'on croit à la vertu quand on a tous les jours sous les yeux le plus sublime modèle de la perfection humaine...—Vous

voulez parler de votre belle-mère, la duchesse de Palmis ?... Oui, mon ami, cette femme est incomparable : quand on la voit de près, elle dégoûte de toutes celles qui ne lui ressemblent pas. Il y en a une pourtant, une seule, qui a beaucoup de rapports avec elle, c'est la comtesse Joseph ; j'en serois amoureux si elle n'étoit pas l'amie intime de ma belle-mère, qui ne me pardonneroit jamais de chercher à séduire une personne qu'elle s'attache à rendre parfaite comme elle. Au reste, la duchesse s'occupe de ma conversion avec une patience que rien ne décourage ; elle me prescrit des lectures, me donne de bons livres, je les lis..... —Eh bien ?— J'en lis aussi de mauvais, qui ne me persuadent pas, mais qui m'entraînent : tout cela finira, ce petit garçon grandit, il faudra bien se réformer quand il entendra raison... —Quel petit garçon ?—Mon frère Octave, n'ai-je pas promis à ma belle-mère d'être son instituteur et son mentor ? —Vous vous y disposez joliment... —Plus que vous ne croyez ; j'ai réfléchi sur ma conduite et sur mes sentimens, et j'ai vu qu'il est très-malheureux pour un jeune homme de commencer

par une grande passion illégitime, si elle est partagée et qu'il le sache.—Mais, mon cher Tiburce, vous n'avez jamais eu *une grande passion* pour madame de Palmis?—Je l'ai passionnément aimée, et dès l'âge de quinze ans: elle méritoit alors d'être admirée, et l'enthousiasme fit naître mon amour. Je crus long-temps que mon secret étoit impénétrable; enfin, à dix-sept ans, je connus qu'il ne l'étoit pas pour elle; et, comme je vis qu'elle avoit lu dans mon cœur, sans indignation et sans colère, je pris de l'espérance, mais en perdant une grande partie de mon admiration. Ma passion moins profonde devint plus impétueuse; elle m'apprit toutes les ruses, tous les artifices que l'expérience enseigne aux hommes qui ont fait un métier de l'art de séduire les femmes. Après mon duel j'obtins l'aveu positif de ses sentimens; je ne reçus, il est vrai, que les sermens d'un amour *pur et platonique*, mais il faudroit être bien sot pour ne pas s'en contenter. Ainsi donc, malgré l'horreur que mon instituteur et les entretiens de ma belle-mère m'avoient inspirée pour l'adultère, malgré le goût naturel que j'avois pour tout ce qui est vertueux, noble, loyal et généreux,

me voilà à vingt ans duelliste et séducteur d'une femme plus âgée que moi de quatre ans, et jusqu'alors irréprochable ; me voilà l'amant de l'épouse de mon oncle, me voilà engagé dans un dédale de fausseté, de mensonge et d'ingratitude dans ma famille... Une courtisane, une baronne de Blimont, que j'aurois toujours méprisée, ne m'eût pas fait faire autant et ne m'eût pas mené si loin!...

—Oui, je conçois en effet qu'une passion, lorsqu'elle cesse de s'allier avec l'estime, est beaucoup plus dangereuse qu'une fantaisie...

—Et néanmoins j'ai échappé à son plus grand danger. Si mon intrigue passagère avec Zénaïde n'eût causé que de la douleur à madame de Palmis, elle n'eût fait qu'augmenter un premier attachement que je n'avois jamais eu l'intention de rompre ; j'aurois cru lui devoir le sacrifice de ma vie et de tous les établissemens qu'on auroit pu me proposer ; je ne me serois jamais marié, toute mon existence eût été bouleversée et fixée pour jamais dans la liaison la plus coupable ; j'aurois fini par croire, comme tant d'autres, que la constance dans le désordre justifie, et même rend *respectables* les faiblesses les plus criminelles. Heureu-

sement pour moi, madame de Palmis, entraînée par le dépit et par toute la colère que peut causer, l'orgueil blessé, s'est hâtée de prendre pour consolateur le chevalier d'Hermilly ; elle a cru se venger et me punir, elle m'a guéri. Enfin elle m'a rendu mon avenir, il m'appartient maintenant; et, puisque j'en suis seul responsable, je tâcherai de l'ennoblir. Je fus si enchanté de ce discours, que j'embrassai Tiburce avec une effusion de cœur qui l'attendrit ; mais il se garda bien de se livrer à ce mouvement, et même, pour s'en distraire, il reprit le ton de la plaisanterie et du persiflage ; car il avoit un travers assez commun alors, celui de craindre mortellement d'être accusé de pédanterie ou d'affectation : aussi croyoit-il que, dans la conversation, la raison et la sensibilité avoient toujours besoin du *correctif* de la moquerie et du badinage. Il y avoit alors dans la société deux sectes très-distinctes, l'une prude, romanesque et sentimentale, soutenant une morale inconséquente et sans base, et affichant avec emphase les sentimens les plus héroïques et les plus exagérés à certains égards, et sur quelques points les plus dangereux ; la seconde secte par an-

tipathie, pour l'exagération et le galimathias, parlant avec légèreté des choses les plus graves, et se moquant de tout, non par corruption, mais par contrariété. Dans cette secte on *n'abjuroit* pas les sentimens et les principes vertueux ; il eût même été de mauvais goût de les *renier*, mais il étoit convenu de ne jamais s'appesantir sur la raison ; de ne jamais dire une chose touchante ou sensée, sans y joindre ensuite une extravagance, un sarcasme ou une moquerie, et enfin de tourner en ridicule toutes *les thèses sentimentales*. Tiburce s'étoit *enrôlé*, dès son début dans le monde, dans le parti composé des gens les plus naturels, les plus gais, par conséquent les plus aimables, et qui avoient toujours les rieurs de leur côté ; et s'il n'avoit pas eu autant d'admiration et d'attachement pour sa belle-mère, il auroit conservé long-temps une légèreté qui formoit un étrange contraste avec son esprit naturellement observateur et profond. Peu de personnes de ce temps eurent une assez grande supériorité de raison pour rester neutre au milieu de ces deux partis. Eusèbe eut cet excellent esprit, aussi a-t-il été l'homme le plus raisonnable et le

plus parfaitement vertueux que j'aie jamais connu.

Je revis mon ami Durand avec un double plaisir, car je le retrouvai dans une brillante situation ; son beau-père étoit mort, et il avoit hérité de soixante mille livres de rentes ; il avoit en outre une place de finance qui lui en valoit quarante ; ce qui, joint à ses épargnes et à l'argent qu'il avoit personnellement gagné dans de grandes spéculations depuis quelques années, lui composoit un revenu d'environ cent trente mille francs. Je fus très-étonné de le voir, avec une telle fortune, n'occupant que la moitié d'une maison à lui, dont il s'étoit à la vérité réservé le bel appartement, mais dont il louoit le reste. Je ne fus pas moins surpris de la simplicité de son intérieur ; tout y annonçoit l'aisance, rien n'y montroit l'apparence du luxe ; et, comme je lui témoignois quelque étonnement à cet égard : Mon ami, me répondit-il, je veux travailler encore pendant sept ou huit ans ; cette modeste simplicité extérieure me servira beaucoup mieux que le faste ; elle prouve un ordre, une raison qui gagnent la confiance qu'il est si nécessaire d'obtenir dans notre état ; ceux même qui

m'accuseront d'avarice, n'en seront que plus disposés à m'accorder toute préférence sur les banquiers et les hommes d'affaires élégans et fastueux. D'ailleurs, les parvenus que la fortune favorise, n'échappent aux épigrammes de l'envie, au dénigrement de la haine et à la calomnie, que par la modestie ; le seul luxe qui leur convienne, est celui de la bienfaisance. De superbes ameublemens, de beaux chevaux, une table somptueuse, ne serviront jamais qu'à attirer chez eux des parasites, des intrigans, et qu'à faire pleuvoir sur leurs personnes les brocards, les moqueries et les ridicules. La considération n'est, pour nous, que dans les choses dignes d'estime; ma femme n'a point de diamans, mais elle a un ton, des manières nobles et une conduite pure ; mon salon n'est pas magnifique, mais on n'y verra jamais qu'une société choisie, des hommes distingués par leurs vertus ou de grands talens, et des femmes d'une réputation irréprochable. Je n'ai point de loge aux spectacles, afin de pouvoir être associé à tous les établissemens de charité, et de pouvoir donner ma signature à toutes les souscriptions bienfaisantes ou utiles aux arts. Enfin, un homme

sage, qui a de la fortune, ne doit monter sa dépense que sur ce qu'il possède en fonds, et non sur l'argent de places qu'on peut perdre; et, d'autant plus que, pour être en état de servir ses amis, et pour saisir l'occasion de faire de bonnes affaires, il faut toujours se réserver de l'argent comptant. Voilà, mon cher Delmours, pourquoi je n'ai un état de maison que de trente-cinq à quarante mille francs; et, n'est-ce pas assez quand on n'a qu'un enfant de cinq ans, pour jouir de toutes les commodités de la vie; tout le reste n'est que vanité. Durand termina ce discours, en me demandant, avec la cordialité de l'amitié la plus sincère, de regarder sa maison comme la mienne, et en m'invitant, une fois pour toutes, à y venir dîner et souper tous les jours. La marquise d'Inglar m'avoit fait la même invitation, et j'allois beaucoup plus souvent chez elle; j'y voyois Edélie; il me sembloit que j'avois le droit de chercher à la rencontrer, puisque nous allions nous séparer encore, et pour plusieurs années. J'appris, chez la marquise, beaucoup de nouvelles de société; le marquis de Palmis, usé pour la galanterie, et afin d'essayer de tout, s'étoit jeté dans la dévotion;

101598

car, par ignorance et par indolence, il avoit cette espèce de dévotion qui fait plus de tort à la morale que l'impiété même (quoiqu'elle soit sans hypocrisie), parce qu'elle ne sert qu'à faire calomnier la religion à laquelle, sans cesse, elle fait attribuer les choses que la religion réprouve le plus : la médisance, l'intolérance pour les personnes, la haine, les ressentimens, l'orgueil et l'ambition. Le marquis de Palmis croyoit qu'on est dévot dès qu'on n'a plus de maîtresses, que l'on remplit tous les devoirs extérieurs de la religion, et qu'on déclame contre les philosophes, depuis le sage Socrate jusqu'à nos jours, sans rendre la moindre justice à ce qu'ils ont dit de bon, et sans connoître l'heureuse influence qu'ils ont pu avoir à certains égards. Avec ce manque d'équité et de rectitude d'esprit, on n'a point une piété de cœur, on suffre des privations qu'on s'impose, on s'ennuie à l'église ; de là, cette mauvaise humeur qu'on en rapporte, cette âcreté contre ceux qui mènent un autre genre de vie ; et de là enfin, ce scandale de l'éternel contrôle *des mondains*. Molière et La Bruyère ont déshonoré l'odieuse hypocrisie ; mais l'ignorante et mauvaise dévotion

malgré sa bonne foi, est, sinon aussi haïssable, du moins plus ridicule. On a peine à concevoir son absurdité, en songeant que, pour la rectifier, il suffiroit de lire l'Evangile. J'appris encore que la baronne de Blimont, âgée alors de trente-six ans, quoiqu'elle ne s'en donnât que vingt-huit, victime d'une maladie sérieuse et de deux ou trois médecins, et surtout d'un sang gâté par une vie si licencieuse, avoit perdu sa beauté, et qu'elle étoit devenue auteur. Elle avoit fait un roman que j'eus la curiosité de lire ; j'y trouvai de l'esprit, et (comme dans tous les romans philosophiques) une morale qui permet tout, des *héroïnes* qui agissent d'après cette doctrine sentimentale et commode, mais qui, dans un langage altier, dissertent avec emphase sur les devoirs qu'elles trahissent, et sur des vertus sans base et sans but. Il y a dans tous les ouvrages de ce genre une fausseté, une inconséquence, des galimathias, des disparates, qui les rendront toujours méprisables aux yeux des gens réfléchis, qui veulent de l'accord dans les principes, et qui n'aiment qu'un style pur et naturel.

CHAPITRE VII.

Rencontre inattendue.—Scènes extraordinaires.

J'ÉTOIS à Paris depuis trois mois, j'avois terminé, à ma satisfaction, presque toutes les affaires dont j'étois chargé, et, me trouvant quitte de beaucoup d'embarras, je ne songeai plus qu'à employer agréablement les huit ou dix jours que je devois passer encore à Paris. Florbel me proposa de me mener à une lecture très-curieuse, celle d'une comédie faite par un grand seigneur, le prince de S*****. Comment! m'écriai-je, un homme titré, l'un des plus grands personnages de la cour par sa naissance, le prince de S*****, à l'imitation de MM. de Montesquiou et de Chatelux, se range aussi dans la classe des auteurs dramatiques? Oui, repartit Florbel, et *l'essai* de celui-ci ne sera sûrement pas heureux; le prince de S***** est loin d'avoir les talens de

ceux que vous venez de citer. Il pousse au plus haut degré la manie des arts et de la littérature; mais, par malheur, ce noble Mécène ne se connoît à rien, ne se passionne que sur parole, et manque également de connoissances, de goût et d'esprit. Depuis long-temps il rassemble chez lui des gens de lettres et des artistes distingués ; il leur donne à dîner deux fois par semaine, et les protège dans l'occasion. Le dîner est bon, la protection est utile, et produit des pensions de la cour ; il est bien naturel que, par reconnoissance, nous fassions, à l'envi les uns des autres, l'éloge de son goût sûr et délicat, et même de son génie. Enfin, nous lui avons donné une si haute idée de ses talens, qu'il a fait une comédie en cinq actes et qu'il nous la lira ce soir. —Comment vous tirerez-vous de là ?—Fort simplement, nous lui dirons qu'il a fait un chef-d'œuvre.—Rien que cela ?—Il seroit mécontent à moins.—Et s'il veut la faire jouer ?—Elle tombera à plat, ce que nous attribuerons à une cabale épouvantable ; mais charitablement, nous l'empêcherons de la rendre publique ; il se contentera d'un succès de société.—Comment pourrez-vous m'intro-

duire chez lui ?—Très-facilement. Il est si sûr de son fait, qu'il m'a donné la permission de mener, ce soir, à la lecture, un de mes amis à mon choix ; il est à la campagne, à deux lieues de Paris : il faudra nous y trouver à six heures, nous y souperons...—Son auditoire sera-t-il nombreux ?—Il y aura trois ou quatre académiciens, en me comptant, et sa société composée de madame de Morinville sa maîtresse (jeune et jolie femme remplie de talens), de six ou sept hommes de la cour, qui sont aimables, mais de fort mauvais juges des productions littéraires, et qui croiront de bonne foi tout ce que nous dirons ; enfin, de deux comtesses surannées, qui consentent à se trouver à la campagne avec madame de Morinville, parce que la maison leur plaît, et qu'elles y jouent au piquet et au wisk toute la journée. Nous serons en tout quinze ou seize. —Cette madame de Morinville est donc une espèce de courtisane ?—Pas tout-à-fait ; elle n'est point entretenue par le prince ; on dit qu'elle a une grande fortune ; elle a de la décence, des manières nobles ; les vieilles comtesses feignent de croire qu'elle n'est point la maîtresse du prince. Ce qu'il y a de certain,

c'est qu'il en est tellement épris, que l'on ne seroit pas étonné qu'il l'épousât, quoiqu'il ait cinquante ans et qu'elle n'en ait que vingt-deux ou vingt-trois.

Tous ces détails m'inspirèrent un grand désir d'assister à cette singulière lecture. Je me rendis chez Florbel à quatre heures; nous partîmes sur-le-champ, et nous arrivâmes à cinq heures et demie dans la somptueuse maison du prince de S*****. Tout le monde étoit déjà rassemblé dans le salon; toutes les personnes dont m'avoit parlé Florbel s'y trouvoient, et de plus quatre artistes fameux, un peintre, deux musiciens et un architecte. Nous entrons, j'avance, Florbel me présente au prince et à madame de Morinville; mais quelle fut ma surprise en reconnoissant, dans cette dernière, Mathilde, la veuve de mon oncle!... Elle ne fut pas moins étonnée que moi; comme, après un voyage aux eaux, elle étoit venue s'établir dans cette maison, elle ignoroit que je fusse de retour, et me croyoit en Suède. Elle ne se déconcerta point; et, prenant un visage riant, elle m'accueillit avec beaucoup de grâce et comme une ancienne connoissance; de mon côté, j'eus l'air reconnois-

sant et respectueux, et j'allai prendre ma place à l'autre extrémité du cercle, à côté de Florbel. Il y eut un moment de silence ; ensuite le prince sonne : on apporte une petite table, sur laquelle on pose deux bougies et un verre d'eau sucrée ; le prince s'assied gravement devant cette table en tenant son manuscrit, il fit niaisement un petit préambule sur sa pièce, qui étoit un drame en prose, tiré du roman de Clarisse, de Richardson ; après cette espèce de préface, le prince déroule son manuscrit et commence sa lecture. Nous étions persuadés que nous allions entendre une véritable platitude ; mais, quoique le drame fût très-mauvais, fort mal écrit, et que le plan n'en valût rien, il n'étoit cependant pas ridicule, on y trouvoit même des dialogues du roman qui formoient plusieurs scènes fort agréables ; cette surprise mit à l'aise nos consciences sur l'excessive exagération de nos louanges ; nous applaudîmes à tout rompre, et souvent notre étonnement nous donnoit fort naturellement l'air et les transports de l'enthousiasme. D'après nos démonstrations, le reste de l'auditoire se persuadoit que l'ouvrage étoit excellent ; les vieilles comtesses pleuroient

d'admiration; Mathilde, avec un visage rayonnant, avoit toujours les larmes aux yeux; enfin, rien ne manqua au triomphe éclatant de l'auteur. Il en étoit vivement ému, et plus d'une fois il eut réellement besoin de boire de l'eau sucrée pour reprendre haleine et pour raffermir sa voix entrecoupée. Quand la lecture fut finie, les vieilles comtesses, inondées de larmes, se jetèrent au cou du prince en s'écriant: *Ravissant, divin, divin.* Toute la compagnie entoure l'auteur; les académiciens, répétoient d'un ton approbatif et doctoral ces paroles, *véritablement fort extraordinaire, fort extraordinaire...* Les autres faisoient retentir le salon de ces exclamations; *charmant, enchanteur, admirable!....* Au milieu de ce concert de louanges, tout-à-coup le prince s'écrie: *c'en est trop!...* Messieurs, écoutez-moi... A ces mots, un grand silence succède au tumulte: C'en est trop! reprit le prince, je ne veux point usurper une telle gloire, je dois la rendre toute entière à celle que sa modestie en prive; je déclare donc que je n'ai aucune part à la composition de ce chef-d'œuvre, et que madame de Morinville en est seule l'auteur. Mathilde, avec le ton le plus senti-

mental, se récria sur la révélation, de *son secret*, et l'auditoire resta stupéfait et consterné. Les académiciens, qui n'auroient été que polis pour madame de Morinville, regrettoient amèrement leurs éloges si ridiculement outrés; les amis du prince qui, au fond, haïssoient Mathilde, parce qu'ils craignoient que le prince ne fît la folie de l'épouser, ne se consoloient pas d'avoir montré tant d'admiration. Cependant le mal étoit fait, et sans remède; à moins d'avouer la plus insigne flatterie, il falloit soutenir tout ce qu'on avoit dit; ainsi, on se contraignit, et l'on complimenta Mathilde sur son rare talent et son succès. Pour moi, qui n'avois trouvé dans toutes ces scènes que beaucoup d'amusement, je n'eus besoin d'aucun effort pour ne pas changer de ton; je félicitai Mathilde de fort bon cœur, et elle m'en sut gré. Je n'admirois nullement son drame, mais j'étois émerveillé de la profondeur et de l'ingénieuse combinaison de ses artifices.

Toute la compagnie, fort mécontente, retourna le soir à Paris, à l'exception de Mathilde, des deux comtesses et du commandeur de Nelmur; nous restâmes aussi, Florbel

et moi ; le prince, avec beaucoup de grâce, nous retint en nous faisant promettre de passer deux ou trois jours chez lui. Je vis qu'il avoit la tête tout-à-fait tournée du succès de Mathilde ; il parloit d'elle avec adoration ; elle a tous les talens, disoit-il, et au même degré de supériorité. Il nous montra un camée, qu'il avoit fait monter sur une boîte magnifique, et qu'il lui avoit vu ébaucher, nous dit il, et je reconnus un de mes ouvrages. Il nous vanta avec le même enthousiasme sa voix, son chant, sa guitare ; il tenoit cette opinion de trois ou quatre grands artistes qui venoient chez lui, et dont Mathilde s'étoit assuré les suffrages par ses présens et ses cajoleries ; elle avoit aussi gagné la bienveillance du commandeur, l'ami intime du prince, en satisfaisant le goût qu'il avoit pour les confidences de jolies femmes, et en se moquant de l'anglomanie, que le commandeur détestoit par patriotisme. Elle lui avoit confié, sur sa naissance et ses aventures, un roman héroïque de sa composition, que le commandeur avoit trouvé fort intéressant.

Mathilde avoit recueilli beaucoup d'argent de la succession de mon oncle qui, par son

contrat de mariage, trouva les moyens de lui tout assurer, à l'exception des vingt mille francs qu'il m'avoit donnés. Elle venoit d'acheter la petite terre de Morinville, et s'étoit empressée d'en prendre le nom sous lequel elle avoit été aux eaux de Spa, où sa liaison avec le prince de S***** s'étoit formée. Elle n'avoit pu lui cacher qu'elle étoit veuve du bijoutier Delmours; mais, s'attribuant une naissance noble, elle s'étoit représentée comme une victime de l'avarice et de la dureté de sa famille, qui l'avoit forcée d'épouser un homme si au-dessous d'elle, parce qu'il n'avoit point exigé de dot. Le prince et le commandeur ne doutoient point de la vérité de cette histoire, et s'attendrissoient sur le sort d'une jeune personne si accomplie et si indignement sacrifiée. Mathilde connoissoit ma discrétion et la sûreté de mon caractère, aussi elle n'avoit eu aucune inquiétude en me revoyant; elle imagina même que, par mes talens et ce qu'elle appeloit ma facilité à écrire, je pourrois lui être fort utile, et elle conçut le projet de m'attacher à son sort. Le lendemain matin, le prince allant faire une course à Paris, et ne devant revenir que pour le dîner, Mathilde

m'emmena au bout du parc, et là, s'asseyant avec moi sur un banc, elle me dit mille choses obligeantes et tendres en faisant une courte apologie du passé; et le résultat de ce discours plein d'artifice, de flatteries et de mensonges, fut qu'elle m'avoit toujours aimé. Elle ne faisoit jamais de tels frais sans un intérêt personnel; je devinai facilement qu'elle avoit quelque dessein sur moi, je feignis de la croire, elle s'attendrit; et, après tous ces préambules: Mon cher Julien, dit-elle, je vais vous ouvrir mon cœur tout entier. Cette phrase me donna envie de rire, car dans sa bouche elle signifioit qu'elle alloit tout employer pour me séduire et me tromper. Je gardai l'air attentif et sérieux. Mathilde me regardant avec l'expression la plus sentimentale: Mon ami, poursuivit-elle, vous avez été témoin du triomphe que j'ai obtenu hier, et je vous jure que je ne m'y attendois pas....Ah! pour cela, interrompis-je, permettez-moi de n'en rien croire; premièrement la pièce est charmante, et puis vous saviez fort bien qu'elle iroit aux nues, quand le prince s'en déclareroit auteur; au lieu que sous votre nom vous auriez eu contre vous la jalousie, la malignité, l'envie. Vous

avez fait là un calcul plein de profondeur et de génie; de grâce ne vous en défendez pas, tête à tête avec moi.

En admirant les artifices de Mathilde, j'étois toujours certain d'en obtenir l'aveu. Elle se mit à rire. Quel ascendant vous avez sur moi! répondit-elle en riant; je ne puis dissimuler avec vous!..... Il est vrai que j'ai trouvé ce moyen d'échapper à la malveillance des amis du prince, et j'avoue que le tour n'étoit pas maladroit. Enfin, mon cher Julien, me voici à la veille de devenir, en dépit des envieux, l'une des plus grandes dames de la cour; et alors j'aurai une existence unique par le rang, la jeunesse, les talens de tous genres, et la réputation littéraire. Je ne m'en tiendrai pas là; il faudra justifier la passion du prince et mon élévation; les succès d'hier m'ont appris à connoître mon talent et mes forces. Je veux atteindre à tout, je veux faire une tragédie et un poëme épique...—Quelle ambition!...— Quand on en a, il est plat de la borner.—Vous savez donc faire des vers? Ce n'est qu'un mécanisme, cela peut s'apprendre. Mon ami, continua-t-elle, puisque le sort nous réunit, il faut ne plus nous séparer...—Comment?

—Je ne veux pas que vous retourniez dans votre triste Suède, et que vous alliez ainsi, dans la fleur de votre jeunesse, vous morfondre dans le nord. J'ai profité dès hier de l'enthousiasme du prince ; en sortant du salon, il m'a reconduit dans ma chambre; et, après une conversation d'une heure, il m'a donné sa parole de m'épouser dans huit jours.—Réellement ? —Je vous retiens pour l'un des témoins, restez avec moi...—Mais...—Ecoutez-moi jusqu'au bout. Vous me conseillerez, vous m'aiderez dans mes travaux, et je ferai votre fortune. Voici d'abord ce que je vous offre : le logement, ma table, quatre mille francs de pension, et une somme d'argent comptant. Il vous revenoit vingt mille francs de la succession de votre oncle, mais vous savez sans doute que Durand, par un zèle malentendu, a voulu avoir davantage, qu'il m'a intenté deux procès qu'il a perdus, et qu'il a été obligé de payer pour vous six mille francs de frais qui ont réduit vos vingt mille francs à quatorze. Vous me l'apprenez, répondis-je, car Durand ne m'a point dit cela, et m'a remis vingt mille francs. C'est un noble procédé de sa part, reprit Mathilde; il a cru devoir payer des frais

qu'il a faits imprudemment ; tant mieux, je doublerai cette somme qui vous fera un capital de quarante mille francs, et vous resterez dans votre patrie, et par la suite le prince obtiendra facilement pour vous une place honorable et lucrative. Je remerciai Mathilde ; mais sans aucune hésitation, je refusai nettement. Elle insista en vain, elle finit par me demander avec instance d'y réfléchir et de ne lui rendre ma réponse que dans huit jours. Je le promis, bien décidé à persister dans mon refus ; j'eus beaucoup de galanterie pour elle pendant les quarante-huit heures que je passai à cette campagne, ce qui lui persuada qu'au fond de l'ame j'étois séduit par ses offres, et que je n'avois l'air de résister que pour me faire valoir. Deux jours après mon retour à Paris, elle m'envoya Florbel, chargé de me renouveler ses propositions, et même de me dire que si je désirois quelque chose de plus, elle me l'accorderoit. Je persistai sans nul effort, car je n'éprouvois pas la moindre tentation de céder à toutes ces offres, dont je fus cependant charmé d'avoir Florbel pour témoin ; on est toujours enchanté d'avoir des preuves irrécusables de ce qu'on fait de bien ; on en

parle à ses amis avec plus de confiance et de plaisir.

Je revis Durand, qui ne voulut jamais reprendre sur mes vingt mille francs la somme qu'il avoit payée pour moi ; il me répondit qu'il avoit intenté ce procès à Mathilde malgré la volonté contraire que je lui avois exprimée en partant, qu'il ne souffriroit pas que je portasse le dommage de sa faute, qu'il auroit dû mieux connoître toutes les ressources de Mathilde. Il ajouta que les procès avoient été mal jugés, et que les intrigues de Mathilde l'avoient emporté sur mon bon droit : c'est un malheur qui ne sera jamais sans exemple, sous quelque gouvernement que ce puisse être.

J'eus envie d'aller faire une visite, avant mon départ, à la baronne de Blimont ; je savois qu'elle n'étoit plus jolie : ainsi je n'avois plus de danger à redouter. Je me rendis chez elle un matin, à midi ; je vis d'abord sur la porte un grand écriteau qui m'annonça que l'hôtel étoit à louer. On me laissa entrer ; je trouvai le nombre des domestiques diminué des deux tiers, et l'antichambre assaillie par cinq ou six créanciers, qui avoient forcé la consigne, et qui faisoient un tapage épouvantable ; il y

avoit surtout un orfévre, un marchand d'étoffes et une marchande de modes qui écumoient de rage ; ce qui me fit connoître que cette protection *patriotique* que la baronne avoit accordée avec tant de philosophie aux arts et aux manufactures, ne produisoit que de l'ingratitude. En traversant les appartemens dont j'avois jadis admiré la somptuosité, je ne retrouvai plus cette élégance qui m'avoit séduit ; plus de parfums, plus de fleurs ; tout me parut terne, fané, morne et désert. . . La baronne me reçut dans son *boudoir* transformé en cabinet d'étude ; des tablettes chargées de livres y remplaçoient des glaces et des tableaux voluptueux. Au lieu des superbes vases qui avoient orné la cheminée, on voyoit une sphère et des globes, et, pour tout ameublement, un bureau, des fauteuils et des chaises de crin. Celle qui habitoit ce triste réduit, où l'ostentation de la science succédoit à celle du vice, se flattoit vainement d'y trouver le repos. Les muses sont chastes et sévères, elles peuvent dédommager des illusions perdues les cœurs égarés, elles ne consolent point les cœurs corrompus. On ne goûte la paix dans leur sanctuaire, comme dans

celui de la religion, qu'en y portant l'innocence ou le repentir. Quand elles ne purifient pas l'ame, elles achèvent de la flétrir en la remplissant de toutes les passions haineuses : la jalousie, l'envie, les ressentimens implacables ; et le culte qu'on croit leur rendre, rejeté par elles, devient celui des furies.

Le changement de la figure de la baronne me parut encore plus frappant qu'on ne me l'avoit dépeint ; dans l'âge où une femme peut être encore si belle, il ne lui restoit pas la moindre trace d'agrément. La violence des remèdes, que des maux affreux forcèrent de lui donner, avoit détruit sans retour tous ses charmes ; des yeux éteints et rouges, des dents noircies et gâtées, une maigreur effrayante, une pâleur livide, la rendoient absolument méconnoissable. Je la regardois sans pitié ; j'examinois en elle, non les ravages du temps, mais ceux de la dépravation. Mon apparition l'embarrassa, car elle dut voir sur mon visage l'expression du plus désagréable étonnement. Je me hâtai de lui parler de son roman, en ne faisant mention que de ce qui méritoit d'être loué. Elle me dit que tous *les cagots, les bigots*, enfin tous les *hypocrites*, s'étoient dé-

chaînés contre cet ouvrage : j'avois lu ces critiques qui étoient parfaitement raisonnables, et je lui représentai doucement qu'il étoit naturel que les gens religieux désapprouvassent des principes entièrement opposés à ceux de l'Evangile. Je prouverai, s'écria-t-elle avec emportement, qu'ils sont tous des hypocrites, et que leur vie passée et même actuelle ne s'accorde nullement avec le rigorisme de leurs écrits. Il est certain, repris-je en souriant, qu'on ne pourra vous faire le même reproche, et que vous avez toujours vécu suivant votre doctrine.—J'ai été bienfaisante... —Oui, qui pourroit compter *les heureux* que vous avez faits !.....—Je vous entends et ne m'en fâche pas, *j'ai suivi la loi de la nature ;* tout le reste n'est qu'hypocrisie ou bien imbécillité.—Vous n'admettez donc pas que l'on puisse avoir des opinions différentes des vôtres ? Cela est étrange, je vous ai vu croire à la baguette divinatoire et à l'astrologie ; pourquoi vous paroît-il impossible que l'on puisse croire à l'Evangile ?—Ce qu'il y a de bien certain, c'est que tous mes ennemis sont des hypocrites, et je mettrai au jour un recueil de petites anecdotes qui ne laissera

aucun doute à cet égard.—Leurs actions n'ont rien de commun avec la critique de votre ouvrage ; il s'agit de savoir si leur censure est injuste, et non si leur vie a été pure ; d'ailleurs, quelles seront vos preuves ?—La notoriété publique.—Prenez-y garde, Madame, chacun sait qu'à défaut de preuves et même de vraisemblance, les calomniateurs et les libellistes prétendent tous parler d'après *la notoriété publique*, comme s'il existoit un tribunal composé de juges légalement informés et non suspects, où, dans un moment d'humeur et de mécontentement, on pût aller sur-le-champ recueillir en bonne forme les arrêts diffamatoires de cet être abstrait que vous appelez *notoriété publique*..... —Vous pensez donc que l'on doit souffrir en silence les plus sanglans outrages ?—A-t-on attaqué votre personne ?—Non, mais on a déchiré mon livre .....—L'a-t-on calomnié en faisant de fausses citations ?—On l'a calomnié en général, en prétendant qu'il est mal écrit et sans plan, sans liaison dans les idées, sans résultat, sans but (et on dit) même dans mon système, et qu'il contient des erreurs monstrueuses.—N'avez-vous pas de quoi vous consoler de cette sévé-

rité? Un très-petit nombre vous condamne, et votre ouvrage plaît et convient à tant de gens! Tous les philosophes et leurs partisans, non seulement vous approuvent, mais vous élèvent aux nues! Comment la gloire n'éteint-elle point la rancune?—Les ames fortes sont vindicatives.....—Je croyois que la force étoit dans le généreux pardon des injures; d'ailleurs en ceci on ne vous a point injuriée, vous avouez que vos censeurs ne se sont pas permis la moindre personnalité.—Par lâcheté! Pour moi, je leur montrerai que j'ai du caractère; s'ils osent m'attaquer encore, s'ils se permettent à l'avenir la moindre critique, je leur apprendrai que je sais me venger: j'ai parmi les gens de lettres des amis puissans, je poursuivrai mes détracteurs de toutes les manières, je les écraserai.....—Vous n'y parviendrez pas, s'ils ont de la fermeté d'ame; on n'écrase les vrais talens qu'en les décourageant.—Des talens, ils n'en ont point, et nous le prouverons. Alors elle entra dans le détail des vengeances qu'elle méditoit; elle me nomma ses ennemis, elle parla avec mépris de leurs personnes et de leurs ouvrages, noircit leur réputation, et me montra un or-

gueil et une animosité qui me firent horreur. Mais ce n'étoit pas sans dessein qu'elle se dévoiloit ainsi à mes yeux. A la manière dont je venois de lui parler, elle étoit persuadée que j'étois l'ami de ceux qu'elle appeloit ses détracteurs : elle espéroit que je leur rendrois compte de cet entretien, et qu'ils seroient intimidés par ses menaces. Je sortis indigné de chez elle ; mais j'avois vu dans son ame un tel fonds de chagrin, de regrets superflus et de misanthropie, que je pensai qu'elle étoit assez punie par la perte de sa beauté, de ses amans, de sa fortune, et par l'ignominie de sa réputation ; sa situation me rappela ce vers d'une chanson que j'ai citée :

Elmire, il falloit être sage.

En sortant de chez la baronne, j'allai reposer mon imagination et mon cœur chez la marquise d'Inglar, où j'étois sûr de trouver Edélie. Je l'y voyois souvent ; nous nous parlions peu, mais nous jouissions de notre tristesse mutuelle, et du bonheur de passer quelques heures ensemble. Edélie amenoit toujours avec elle Casilde, et j'étois doublement touché des tendres caresses de cette enfant,

qui avoit alors douze ans, parce que, m'ayant si peu vu, cette affection lui étoit inspirée, et me prouvoit que sa bienfaitrice lui parloit souvent de moi. Casilde m'avoit demandé avec instance, et à plusieurs reprises, de lui donner mon portrait en miniature avant mon départ ; je l'avois fait faire en médaillon par le meilleur peintre : la peinture étoit charmante, et la ressemblance parfaite ; je l'avois reçu du bijoutier la veille au soir, et, en allant dîner chez la marquise, je le portai pour le donner à ma sœur. Ce ne fut pas sans une vive émotion que je fis ce présent à Casilde ; en voyant les deux joues d'Edélie se couvrir du plus vif incarnat : personne heureusement ne remarqua son trouble et le mien. La conversation générale étoit fort animée sur l'assemblée *des notables* et sur les affaires publiques : on avoit, à cet égard, la curiosité qu'inspire une nouveauté ; mais on étoit dans une sécurité parfaite sur les événemens. Il n'existoit pas un homme de la cour qui, à cette époque, ne fût encore convaincu qu'il étoit absolument impossible d'attenter à la prérogative royale : ils prétendoient tous qu'il n'y auroit aucun abus réformé, pas même celui des

lettres de cachet ; ainsi, sans inquiétudes comme sans prévoyance, s'endormoient tranquillement, sur les bords d'un gouffre effroyable, ceux qui devoient être les victimes de la sanglante révolution qui alloit bientôt éclater.

Après le dîner, Edélie s'approcha de moi pour me dire que la marquise de Palmis me prioit de passer chez elle le lendemain matin, entre midi et une heure, parce qu'elle avoit à me remettre un paquet important pour le vicomte d'Inglar. Je me rendis à ses ordres, le lendemain, à l'heure indiquée ; je trouvai son salon rempli comme chez un ministre : la marquise se fit attendre un quart d'heure, et arriva d'un air affairé ; elle alla parler mystérieusement à deux ou trois personnes, ne fit nulle attention à moi, s'assit et s'entretint, à demi-voix, avec deux femmes, qui lui recommandèrent une affaire : cet entretien fut interrompu plusieurs fois par des hommes qui s'approchèrent d'elle pour lui remettre des placets ; d'autres entouroient son fauteuil par derrière, et lui disoient de temps en temps quelques mots à l'oreille ; elle suffisoit à tout, et même à la conversation générale, qu'elle entamoit ou qu'elle soutenoit quand ceux qui

l'environnoient lui en laissoient la possibilité ; enfin, la foule s'écoula peu à peu ; elle m'aperçut alors, me fit un petit salut obligeant, et, un instant après, tout le monde étant presque sorti, elle m'appella, et me dit qu'elle avoit à me parler, et qu'elle me prioit d'attendre encore un peu. C'étoit une manière de congédier ceux qui étoient restés ; aussi on se leva, et l'on prit congé de la marquise, qui sonna pour donner l'ordre de fermer sa porte ; ensuite elle m'emmena dans son cabinet, en me disant qu'elle étoit bien lasse de ce genre de vie, qui consumoit tout son temps. Je pensai qu'il ne tenoit qu'à elle de se débarrasser de ces importunités, puisque rien ne l'obligeoit à les souffrir ; mais c'est le langage ordinaire des ambitieux ; au plus vaniteux étalage du crédit et de la faveur, ils joignent tous la prétention d'être excédés de leur influence sur les affaires. La marquise ouvrit son secrétaire, en tira un gros paquet sous enveloppe ; et, me le remettant : Vous partez après demain ? me demanda-t-elle.—Oui, Madame, répondis-je ; alors elle m'invita à m'asseoir, en disant qu'elle étoit bien aise de causer avec moi. Il faut aller en poste, poursuivit-elle, et

sans vous arrêter. Les dépêches qui vous sont confiées sont importantes, et feront, je l'espère, grand plaisir à M. le vicomte d'Inglar. Le ministre a été charmé de sa correspondance, de son esprit, de sa sagesse, de sa sagacité ! tout cela, soutenu par une réputation si parfaite, par un si beau nom, mérite bien *une dispense d'âge* ; ainsi, quoiqu'il n'ait que vingt-sept ans, il est nommé ambassadeur en Russie, l'abbé Desforges secrétaire d'ambassade, et vous chargé, *par intérim*, de l'emploi qu'il va quitter en Suède, et avec les quinze mille francs de traitement. Que ce mot *intérim*, continua-t-elle, ne vous fasse pas de peine ; vous pouvez être assuré que personne ne sera nommé à cette place, et que, dans dix-huit mois, au plus tard, vous aurez le titre de *chargé d'affaires*, si, comme je n'en doute pas, votre conduite et votre correspondance justifient l'idée qu'on a de vous. Je vous préviens seulement, ajouta-t-elle, que j'ai fait un petit mensonge pour vous servir ; j'ai dit que vous aviez vingt-huit ans... M. le vicomte d'Inglar, répondis-je, a eu la même idée pour me donner un peu plus de poids à Stockholm ; mais ce qui me servira

beaucoup mieux que ne le pourroit faire une maturité réelle, ce sont vos bontés, Madame, et les siennes. A ces mots, je m'inclinai profondément; et, cessant de trouver ridicule qu'une femme se mêlât des affaires et s'associât, pour ainsi dire, à un ministère, j'admirai, au contraire, et du fond de mon cœur, l'intelligence, les lumières et la bonté de celle-ci; et de très-bonne foi, je l'élevois au-dessus de tous les hommes d'état dont j'avois entendu parler, en songeant que j'allois être *un chargé d'affaires*, et que j'aurois sur-le-champ *quinze mille francs* d'appointemens!... Elle me retint encore pour me faire une infinité de questions sur Eusèbe; elle montra un vif regret de ne l'avoir connu que peu de temps avant son départ; elle fit son éloge avec une sorte d'enthousiasme. Je lui contai plusieurs traits de son admirable caractère; elle m'écouta avec une admiration qui alla jusqu'au plus profond attendrissement: quand j'eus cessé de parler, elle soupira, en disant: Il ne faut pas qu'il reste en Russie plus de trois ou quatre ans tout au plus; nous le ferons revenir et entrer dans le ministère; je vous prie, M. Delmours, de lui dire que je veillerai ici

avec zèle à ses intérêts ; dites-lui encore, poursuivit-elle, que j'irai, l'année prochaine, lui faire une petite visite, et que je lui menerai Edélie.... Comment! Madame, m'écriai-je, vous irez à Pétersbourg?...Entre nous, répondit-elle en prenant l'air le plus ministériel, un voyage de curiosité servira de voile à une mission secrète dans le nord, et du plus haut intérêt, dont M de Palmis est chargé, et l'on veut que j'aille avec lui.—Je conçois, en effet, Madame, que vous ne serez pas inutile au succès de la mission ; je n'y nuirai pas, répliqua-t elle en souriant. Ici, encouragé par l'espèce de confiance qu'elle me montroit, je hasardai sur ses talens quelques phrases qui furent si bien reçues, que je m'animai ; je vantai *son génie* ; je tranchai le mot, et je vis, à la manière dont elle l'entendit, qu'elle étoit déjà toute accoutumée à cet éloge, et qu'il n'y avoit plus de flatterie nouvelle pour elle. A la cour, un crédit éclatant de dix-huit mois les a toutes épuisées ; au reste, j'étois si content d'elle, que je la quittai, persuadé qu'elle avoit au moins, en effet, le génie du cardinal de Richelieu.

CHAPITRE VIII.

Enivrement de Julien.—Grand événement. —Départ de Julien.—Il retourne en Suède.

De chez madame de Palmis je courus précipitamment chez Durand, car j'avois besoin de confier que j'allois devenir *un chargé d'affaires* dans une cour ; cependant je tâchai de prendre le maintien calme d'un homme au-dessus de sa fortune, et je contai assez tranquillement à Durand ce que je venois d'apprendre. Mon ami, me dit Durand, te voilà dans une belle passe, Dieu veuille que les événemens publics ne mettent nul obstacle à ton avancement ! Personne au monde ne le désire plus que moi. Ma fortune est faite, et la tienne commence de la manière la plus avantageuse ; ainsi tous mes vœux sont pour la stabilité du gouvernement, mais je t'avoue que j'entrevois des orages dans un

avenir très-prochain.—Comment?—Je vois une grande insouciance et une aveugle sécurité dans les classes où tu vis habituellement, et je vois dans une autre classe obscure, mais beaucoup plus nombreuse, une effrayante fermentation. Depuis quarante ans, des écrits pernicieux ont, sous toutes les formes, répandu tant d'erreurs, dénoué tant de liens!... La fausse philosophie a répandu partout les poisons de l'impiété; elle a fait des gens de la cour des épicuriens, et les roturiers sont presque tous, au fond de l'ame, devenus des factieux. Les uns dorment; les autres s'agitent et sont pleins d'activité; si une lutte s'engage, il n'est pas difficile de prévoir de quel côté sera la victoire.—Il y a encore des gens raisonnables, et qui ont d'excellens principes. —Sans doute, mais que pourront-ils contre une multitude armée de sophismes, et persuadée que le seul véhicule des actions héroïques est dans les passions, et que les seules lois légitimes sont les impulsions de la nature? Qu'attendre des événemens quand on ne cherche le bien que dans les sources de la corruption, et que l'on croit ne pouvoir trouver son salut qu'en se jetant volontairement dans un

labyrinthe et au milieu de tous les écueils ! Cette conversation m'attrista un peu, et me donna quelques inquiétudes sur ma future grandeur; à laquelle des orages politiques, ou seulement un changement de ministère, pouvoient être si funestes !

J'allai dîner chez la marquise d'Inglar, madame de Palmis en sortoit; j'y trouvai tout le monde dans la joie de la nomination d'Eusèbe à l'ambassade de Russie. Edélie l'avoit su la veille avant moi, mais avec défense de le dire, parce que les dépêches n'étoient pas encore ministériellement expédiées. Edélie me fit mettre à côté d'elle à table; et, dans un moment où la conversation étoit générale et bruyante, elle me félicita d'un air triste sur ma place. Je ne sens, dans ce moment, lui répondis-je, que la douleur de m'expatrier... Je disois la vérité ; mais cette douleur n'étoit qu'une impression momentanée, et non une véritable affliction. Un amour, sans aucune espérance, ne peut occuper que le second rang dans un cœur ouvert à l'ambition.

Durant le dîner je contai à Edélie l'histoire des amours de Mathilde et du prince de S*****; elle en avoit déjà entendu parler dans

le monde ; mais on ne croyoit pas que le prince de S***** pût se décider à l'épouser ; et j'étonnai beaucoup Edélie en lui apprenant qu'il avoit eu secrètement la dispense des bans, afin d'éviter toute opposition ; qu'il l'épouseroit le lendemain à sept heures du matin, sans bruit et sans éclat, et que je serois un des témoins. Je ne suis pas fâchée, dit Edélie, qu'une personne qui a porté le nom de Delmours épouse un aussi grand seigneur. Oui repris-je en riant, voilà ce que mademoiselle de Versec appelleroit *une alliance*. Tout en me moquant sur ce point de mademoiselle de Versec, j'étois, au fond, très-flatté qu'une femme que j'avois appelée ma tante, fît un tel mariage. Mademoiselle de Versec étoit brouillée avec sa nièce, avant la mort de mon oncle ; cependant elles s'étoient toujours vues de loin en loin ; mais depuis six mois, elles n'avoient eu aucun rapport ensemble, et mademoiselle de Versec ignoroit absolument sa liaison avec le prince de S*****, et par conséquent son mariage. Mathilde se réservoit de lui en faire part en sortant de l'église. Le lendemain j'assistai à la cérémonie de la bénédiction nuptiale, où je tins le poêle avec le commandeur

de Nelmur, dont j'ai déjà parlé, et le seul homme de la société qu'on eût mis dans la confidence. Après le mariage, qui se fit à Paris, nous retournâmes à l'hôtel du prince, où Mathilde fut solennellement déclarée princesse de S*****. Tandis qu'on préparoit un petit déjeûner, seulement pour nous quatre, je fis part tout haut à Mathilde de la grâce qui m'étoit accordée ; elle me félicita avec amitié, ainsi que le prince, et elle ajouta que j'irois loin et qu'elle l'avoit prédit ; on déjeûna. Mathilde étoit dans un enivrement d'orgueil et de joie qu'elle dissimuloit avec assez d'adresse, mais dont je ne perdois rien. J'avoue que son nouveau rang l'embellissoit à mes yeux ; je la trouvois plus jolie, plus spirituelle. Jusque-là, je l'avois regardée nonchalamment, et maintenant je l'examinois avec cette sorte de curiosité qu'on a pour les personnes célèbres, comme si je l'eusse vue pour la première fois ; il me sembloit que, pour atteindre à ce degré d'élévation, il falloit nécessairement avoir quelque chose d'extraordinaire dans le caractère et dans l'esprit ; je prenois la souplesse et l'artifice pour de la supériorité.

On juge souvent ainsi les intrigans, quand ils réussissent.

Après le déjeûner, Mathilde disparut ; elle revint au bout d'un quart d'heure ; et, me tirant à part dans l'embrasure d'une fenêtre : Mon cher Julien, me dit-elle, j'ai un service à vous demander ; je viens d'écrire à ma tante pour lui faire part de mon mariage, et l'inviter à dîner aujourd'hui ; chargez-vous de lui porter ce billet, et de lui dire que si l'on ne m'eut pas prescrit le secret jusqu'à ce moment, j'aurois été lui faire cette confidence ; je lui offre de l'envoyer chercher dans ma voiture ; tâchez qu'elle accepte, et surtout qu'elle ne vienne pas en fiacre un jour aussi solennel que celui-ci. Je promis de m'acquitter de mon mieux de cette commission ; alors Mathilde me présenta une fort belle boîte de lapis-lazuli, qu'elle me pria d'accepter comme un gage de son amitié ; je baisai la main qui me l'offroit, et je me hâtai d'aller chez mademoiselle de Versec, jouissant d'avance de son étonnement. J'arrivai à midi chez elle ; je lui remis la lettre qui lui causa à la fois de la joie, une surprise inexprimable, et du dépit et de la colère de

n'avoir pas été mise dans la confidence, et qu'une affaire de cette importance se fût terminée sans ses conseils. Elle se répandit en plaintes, elle fit mille exclamations; et tout-à-coup, me priant de l'attendre un moment elle courut chez la marquise d'Inglar, elle en revint au bout de vingt minutes; elle avoit l'air fort affairé; elle me pria de dire à sa niece que, pour éviter de lui donner un tort inexcusable, qui feroit une fâcheuse histoire dans le monde, elle iroit; elle ajouta, d'un ton sec et fier, qu'elle n'avoit pas besoin de sa voiture; je voulus insister; elle me renvoya brusquement, en disant qu'elle n'avoit pas un moment à perdre pour faire sa toilette. Je vis arriver les femmes de la marquise qui venoient pour aider la sienne; ce qui me fit conjecturer que rien ne manqueroit à l'éclat de sa parure. Je retournai chez Mathilde qui, de son côté, renfermée dans sa chambre, s'habilloit. Il étoit midi et demi; je restai dans le salon, où je vis arriver successivement toutes les personnes invitées; c'étoient toutes celles que j'avois rencontrées à la maison de campagne du prince, et trois ou quatre de plus; dans ce

nombre étoit Florbel. Enfin, parut Mathilde, brillante d'or, de perles et de pierreries. Elle entra dans le salon d'un air triomphant, et cependant son maintien étoit embarrassé; elle avoit eu de la grâce à déjeûner, parce qu'elle n'avoit pu s'occuper d'*étiquette* pour le commandeur et pour moi; mais, se trouvant en représentation, elle crut devoir à son rang un autre ton et d'autres manières; faute de tact et d'usage du grand monde, elle ne savoit pas qu'un tel changement, lorsqu'il est rapide, est toujours ridicule; si les manières sont ce qu'elles doivent être, c'est-à-dire simples, réservées, polies, obligeantes, les parvenus doivent les garder, celles-là sont bonnes dans tous les états; si elles sont mauvaises, le temps seul peut les changer; en attendant, on ne doit porter dans la société qu'une extrême retenue, de la défiance de soi-même et un esprit observateur.

Mathilde, persuadée qu'on sait tout quand on a séduit un grand seigneur, se fit une dignité *de fantaisie*, composée de politesse provinciale et bourgeoise, et d'impertinence financière; elle eut de la sécheresse avec les

femmes, un sérieux affecté et de la pruderie avec les parens du prince, l'air protecteur et léger avec les gens de lettres; elle déplut à tout le monde, mais elle crut être sublime; elle ignoroit que les grandes dames dont elle se faisoit une si fausse idée, pensoient toutes qu'on n'est aimable chez soi qu'en proportion de l'apparente égalité qu'on y établit parmi les personnes qu'on y reçoit; que les nuances indispensables de politesse y doivent être si délicates, que nul n'en puisse être choqué; et que, s'il en est de marquées, elles n'expriment jamais que l'estime pour les talens, et le respect pour la vieillesse ou pour la gloire; enfin, que la véritable dignité d'une maîtresse de maison consiste surtout à savoir donner, par sa manière d'accueillir, de la considération aux personnages les moins importans et les moins remarquables qu'elle admet chez elle.

Je me glissai derrière le fauteuil de Mathilde, et je lui dis tout bas que mademoiselle de Versec allait venir, mais qu'elle avoit refusé la voiture. Ce refus donna beaucoup d'humeur à Mathilde qui ne supportoit pas

l'idée de voir dans ce jour mémorable sa tante arriver en fiacre; elle me répondit du ton le plus impertinent qu'apparement j'avois mal fait sa commission. Je ne répliquai rien; mais je me mis à rire en la regardant fixement, et aussitôt je m'éloignai d'elle. Un moment après on entendit une voiture entrer dans la cour; le prince regarda par une des fenêtres; Mathilde frémit, imaginant que c'étoit mademoiselle de Versec, entrant audacieusement en fiacre, en sa qualité de tante, dans la cour de son hôtel, dont, suivant l'usage, les humbles fiacres étoient exclus. Elle respira quand le prince dit tout haut: C'est une voiture à la livrée d'Inglar; c'est aussi celle de ma tante, dit effrontément Mathilde. Je vais l'aller recevoir, reprit le prince, et il sortoit.

C'étoit une chose à voir que l'entrée solennelle de mademoiselle de Versec apparoissant pour la première fois dans le magnifique salon de madame la princesse de S*****, sa nièce! Elle étoit majestueusement appuyée sur le bras du prince; je ne l'avois jamais vue si parée, quoique sa robe ne fût pas neuve; mais

elle avoit emprunté de superbes dentelles et des diamans à la marquise d'Inglar, dont je reconnus la grande croix de brillans, et les pendans d'oreilles....Mathilde alla au-devant d'elle, l'embrassa ; mais elle ne crut pas devoir, dans sa nouvelle situation, lui baiser la main qu'elle lui présentoit avec dignité. Mademoiselle de Versec, qui, dans les grandes occasions, étoit naturellement essoufflée, et même haletante, respiroit à peine ; elle tremblotoit, balbutioit, chanceloit ; on s'empressa de l'établir dans un fauteuil ; et, pour dissimuler cette violente émotion de vanité, elle joua l'attendrissement. Le prince seul en fut la dupe ; il lui fit donner un verre d'eau sucrée ; d'ailleurs chacun rit sous cape de cette scène, également comique et ridicule. Le dîner ne le fut pas moins. Mademoiselle de Versec, pour jouir, dans une si brillante occasion, des droits que lui donnoit la parenté, voulut partager avec Mathilde le soin de faire les honneurs de la table ; et comme dans les usages bourgeois, que Mathilde avoit adoptés en grande partie, c'est un attentat à la souveraineté suprême de la maîtresse de la maison, Mathilde le trouva

très-mauvais. Mais mademoiselle de Versec, dont rien n'arrêtoit les élans, ne fit nulle attention à son humeur; elle commanda en personne expérimentée au maître d'hôtel et aux domestiques ; elle s'empara impérieusement des poulets, des poulardes et des perdrix qu'elle découpa, offrit et servit; et, après dîner, elle arrangea, en dépit de Mathilde, la moitié des parties de jeu. Florbel avoit fait à la hâte quelques couplets impromptus qui lui restèrent; il y avoit à cette noce trop peu d'accord, de grâce et de gaîté pour les placer là. Je suis persuadé qu'il n'a pas manqué de les employer ailleurs ; des couplets de ce genre vont à tous les mariages, car il est convenu, dans les diverses espèces d'épithalames, que toutes les mariées sont charmantes et que leurs époux sont les plus heureux de tous les mortels.

Nous avions dîné à deux heures et demie, Mademoiselle de Versec se retira à six, et m'emmena chez la marquise d'Inglar. Dans la voiture, mademoiselle de Versec, qui n'étoit pas contente de l'accueil qne lui avoit fait sa nièce, me dit que, dans sa nouvelle position, elle auroit besoin de ses conseils pour

en soutenir dignement l'éclat; qu'il étoit bien heureux qu'elle se fût trouvée là pour l'aider à faire les honneurs de la maison. Elle ajouta avec amertume que, lorsqu'elle étoit entrée, Mathilde auroit dû lui nommer et lui présenter les personnages *les plus marquans* de l'assemblée. Quant au prince, comme il avoit été au-devant d'elle jusqu'au haut de l'escalier, et qu'il l'avoit reconduite de même, elle le trouvoit parfaitement aimable, et elle loua beaucoup *ses manières de grand seigneur*.

Je passai toute la soirée chez la marquise d'Inglar et avec Edélie. Cette soirée fut triste et pénible; je partois le lendemain à six heures du matin. Casilde s'y trouva, quoiqu'elle ne vint jamais aux soupers, mais elle vouloit me faire ses adieux! Je ne pus dire un mot en particulier à Edélie, parce qu'il n'y avoit que le marquis et la marquise. Il n'y eut un peu de gaîté qu'à mon arrivée: tandis que mademoiselle de Versec se débarrassoit, dans sa chambre, de son éblouissante parure, je me permis quelques moqueries sur cette singulière noce qui firent sourire Edélie et rire aux éclats le marquis. A son grand regret, l'arrivée de

mademoiselle de Versec m'imposa silence. A onze heures, après avoir reçu les derniers ordres de la famille, je me levai pour en prendre congé. Mon trouble étoit extrême. Le marquis et la marquise m'embrassèrent; mes larmes coulèrent; ils en furent si touchés, qu'ils dirent à Edélie de m'embrasser aussi; que j'étois pour elle un second frère. Edélie s'avança; je la vis pâlir; elle appuya sa joue sur la mienne inondée de pleurs. Dans ce moment, Casilde, en sanglotant, vint se jeter à mon cou. Je pris cet enfant dans mes bras, et, me retournant de manière à n'être vu que de sa bienfaitrice, je regardai Edélie en disant: Ah! ne m'oubliez pas!.....Après avoir prononcé d'une voix entrecoupée ces paroles qui sembloient s'adresser à Casilde, je m'échappai brusquement et je sortis du salon avec un déchirement de cœur inexprimable. Je passai la nuit à pleurer; j'avois toujours devant les yeux la touchante image d'Edélie pâle et tremblante; j'appelois en vain, pour me ranimer, les espérances de l'ambition, qui n'offrent que de foibles consolations dans les momens où l'ame est douloureusement af-

fectée ; et, malgré l'expérience, quand on éprouve de telles impressions, on croit de bonne foi qu'elles sont ineffaçables. Ainsi, au point du jour, je montai dans ma chaise de poste avec toute la tristesse qu'on auroit pu ressentir en partant pour un long exil.

CHAPITRE IX.

Arrivée de Julien en Suède.—Le vicomte se dispose à partir pour la Russie.—Il reçoit la nouvelle des premiers troubles de la France.—Départ du vicomte et de l'abbé pour Pétersbourg.—Conduite de Julien après leur départ.—Nouvelles de France.

J'étois attendu à Stockholm avec une vive impatience, et le vicomte me reçut à bras ouverts. Je lui portois de bonnes nouvelles de toute sa famille, et de son enfant, la jolie petite Octavie, que j'avois laissée en parfaite santé, toujours entre les mains de sa grand'mère, la marquise d'Inglar; enfin je lui remettois les dépêches, qui lui annonçoient qu'il alloit quitter un poste obscur pour une belle ambassade. Sa reconnoissance pour madame de Palmis fut extrême, et d'autant

plus que je l'assurai qu'il devoit autant tout ce qu'elle avoit fait dans cette occasion à son estime pour lui qu'à son amitié pour Edélie. Pendant vingt-quatre heures nous nous renfermâmes pour ne parler que de Paris et des personnes de notre connoissance. Je n'attendis pas ses questions pour lui dire que la duchesse de Palmis étoit plus belle que jamais, et toujours aussi parfaite. J'ajoutai, ce qui étoit vrai, qu'elle avoit mis son fils Octave *en galanterie* avec Octavie ; en effet, elle l'envoyoit souvent chez la marquise d'Inglar ; et la petite Octavie, quoiqu'elle n'eût pas deux ans, témoignoit une grande joie toutes les fois qu'elle le voyoit arriver ; ce qui faisoit dire à mademoiselle de Versec que le ciel les avoit visiblement formés l'un pour l'autre. Ce détail ravit Eusèbe, qui ne se lassoit point de me le faire répéter.

Eusèbe prit toute la part de la plus tendre amitié à la grâce que m'avoit fait accorder madame de Palmis, quoique notre séparation fût pour lui, ainsi que pour moi, une peine très-sensible. L'abbé et lui me

donnèrent toutes les instructions et les conseils dont j'avois besoin, et Eusèbe me recommanda, comme un autre lui-même, aux nombreux amis qu'il s'étoit déjà faits. Il étoit prêt à partir pour la Russie, lorsque nous reçûmes des lettres de France, qui nous apportèrent les nouvelles des premiers troubles révolutionnaires. Eusèbe en fut alarmé, car il ne croyoit pas, comme tant d'autres de sa classe, et il ne répétoit pas, d'après M. Mercier, *qu'une émeute qui dégénéreroit en sédition étoit devenue moralement impossible.** L'abbé prévit, dès ce moment, et la révolution, et une grande partie de ses excès; il en connoissoit *les préparations!*... A parler généralement, nous dit-il, *le changement* peut être bon, tant nous sommes imparfaits; mais il est presque toujours dangereux par l'extension qu'on lui donne. Quels sont les novateurs qui savent s'arrêter lorsqu'ils obtiennent l'approbation publique, qui, dans ce cas, ne se manifeste que par l'enthousiasme? L'orgueil seul n'enivre pas: la reconnois-

* *Tableau de Paris*, vol. 6.

sance a aussi son fanatisme !... Au reste, une révolution, de quelque manière qu'on la conçoive et qu'on l'envisage, ne peut être qu'effrayante et funeste quand il n'existe plus de morale publique. Un édifice n'est solide que lorsqu'il est bâti sur le roc et sur la pierre, et non sur des sables mouvans ou sur la boue.

Toutes ces idées nous attristèrent et rendirent notre séparation plus pénible. Après le départ du vicomte et de l'abbé, je fus d'abord effrayé de ma solitude, et de me trouver seul chargé des affaires : le vicomte m'avoit laissé seulement, pour six mois, un copiste qui me fut très-utile. C'étoit un jeune homme de trente ans, nommé Garnier, qui avoit de l'esprit naturel, de la souplesse, et une ambition d'autant plus violente, qu'il la concentroit et la cachoit avec soin. Il avoit été, pendant quatre ans, valet de chambre d'Eusèbe ; et, comme il avoit une très-belle écriture, une intelligence singulière, de bonnes mœurs, et une grande application au travail, Eusèbe, en arrivant à Stockholm, ne s'en servit plus comme valet de chambre, et lui donna le titre de copiste.

Garnier, loin de prendre avec moi des airs légers et un ton familier, ne songea qu'à me plaire, et il y parvint sur-le-champ, en me montrant tout le respect que je lui avois vu pour son maître. Si la flatterie est dangereuse pour les grands, qui cependant savent, dès l'enfance, qu'ils doivent s'en défier, elle l'est davantage encore pour les gens auxquels elle ne s'est jamais adressée directement. Garnier n'avoit été pour Eusèbe qu'un serviteur diligent et fidèle; il ne fut avec moi qu'un flatteur, et il me séduisit. Il élevoit aux nues mon étonnante capacité; il me faisoit entendre, en mille occasions, qu'elle surpassoit celle d'Eusèbe. Il me contoit tout ce qu'il prétendoit que l'on disoit de moi: c'étoient toujours des éloges outrés. Je surprenois tous les hommes par mon instruction, mon esprit et mon habileté dans les affaires; je tournois les têtes de toutes les femmes par mes talens agréables et ma figure. Il me disoit toutes ces choses avec une apparente simplicité, et un détail qui ne me permettoit pas d'en douter; d'ailleurs il avoit l'air de m'admirer de si

bonne foi !...Je pris, sans m'en apercevoir, un ton et des manières qui déplurent généralement; et, tandis que je m'enivrois des louanges de mon secrétaire, on me tournoit en ridicule dans les sociétés dont je croyois faire les délices. On y décidoit que *M. le chargé d'affaires* étoit un fat, et l'on avoit raison : cependant j'étois assez aimé des solliciteurs subalternes ; je me piquois *d'affabilité* ; d'ailleurs j'étois si flatté qu'on s'adressât à moi, que l'on m'envoyât des mémoires, que l'on me présentât des placets ! Le langage humble et louangeur de ceux qui me demandoient ma protection me paroissoit si touchant, si éloquent ! Je me trouvois si grand, lorsqu'en traversant mon antichambre, je voyois trois ou quatre personnes se précipiter sur mes pas, en implorant ma justice ou ma bonté !...Les jouissances de la vanité satisfaite m'ôtoient à la fois, et les tentations de l'impertinence, et l'ennui des sollicitations. J'étois chaque jour assailli par tous les François qui se trouvoient à Stockholm ; dans ce nombre, je distinguai surtout les plus tenaces, les

plus assidus à me faire leur cour, c'est à-dire les aventuriers, qui très-souvent me compromirent de la manière la plus fâcheuse ; au reste, j'ai vu depuis des parvenus plus ridicules encore, car du moins je n'avois pas d'insolence.

Au milieu de mon enivrement, je conduisis assez bien les affaires pour recevoir, à cet égard, au bout de six ou sept mois, des marques d'approbation du ministère de France. Alors je me crus le plus grand homme d'état de l'Europe ; je formai mille projets ambitieux. Mon confident Garnier, par des flatteries qui n'avoient plus de bornes, exaltoit chaque jour davantage mon imagination et ma vanité, et j'en vins au point de penser qu'il me seroit très-possible d'obtenir sur-le-champ la place que je n'occupois que provisoirement, sans ce fâcheux mot *intérim*, et de rester en Suède, nommé sans délai par ma cour. Cette prompte faveur me paroissoit tellement due à mon mérite, que je rougissois de ce titre de *chargé d'affaires par intérim* qui m'avoit tant flatté. Garnier me dit qu'il étoit convaincu que je pourrois même obtenir le titre

de *ministre plénipotentiaire*; et, en y réfléchissant avec toute la vanité folle qu'il m'inspiroit, je n'en doutois pas. Alors Garnier me persuada de l'envoyer à Paris solliciter cette grâce, parce que, disoit-il, lui seul pouvoit donner l'idée à madame de Palmis de la haute considération dont je jouissois à Stockholm, et de l'ascendant suprême qu'elle me donnoit dans les affaires. Cette idée me parut lumineuse, et je fis partir Garnier en toute diligence, en le chargeant d'une lettre pour la marquise de Palmis. Je comptois si bien sur ma fortune future, que j'avois doublé ma dépense. Je donnois des dîners élégans et recherchés, et quelquefois des soupers avec de la musique; enfin je prenois des airs d'ambassadeur: on en profitoit, mais en se moquant de moi.

Cependant les révolutionnaires à Paris alloient rapidement à leur but, sans autre plan que celui de tout détruire; pensant que, lorsqu'on auroit tout renversé, tout anéanti, on pourroit alors s'occuper tranquillement, et avec une mûre réflexion, du rétablissement de l'ordre social, et décider avec calme la forme du gouvernement, et quelle reli-

gion connue (excepté la catholique) pourroit convenir *à la nation*, ou de quelle manière il faudroit en composer une, ou même s'il ne seroit pas plus profond et plus utile de n'en point avoir du tout. Les chefs, cachés encore, de ces grandes entreprises de démolitions, ne s'inquiétoient nullement des travaux prodigieux qu'exigeroit nécessairement la reconstruction d'un édifice entièrement neuf; ils étoient persuadés, quoiqu'ils ne voulussent employer que des matériaux neufs aussi, qu'ils les trouveroient, sous la main, au milieu de la poussière des décombres dont ils alloient s'environner, parce que l'indépendance et les passions sans aucun frein devoient immanquablement produire des conceptions pleines de génie et des torrens de lumières. Ces sages pensées avoient déjà une puissante influence sur les destinées de la France : on sait mal tout ce qui se passe à la distance où j'étois. Par un sentiment de patriotisme et de générosité, les personnes qui m'écrivoient ne virent d'abord dans la révolution que l'heureuse réforme des abus les plus révoltans, les emprison-

nemens arbitraires, les lettres de cachet, les droits de chasse, les odieuses capitaineries, etc. Mais enfin mes amis, restés en France, commençoient à se désabuser; et, cinq semaines après le départ de Garnier, je reçus une lettre d'Edélie, qui me causa les plus vives alarmes: elle me mandoit que le ministre, mon protecteur, étoit renvoyé, et que par conséquent madame de Palmis n'avoit plus l'ombre de crédit; sa lettre, qui étoit triste et longue, finissoit ainsi:

" .... La société se dissout: on ne cause " plus, on discute avec emportement, on se " hait, on se brouille, on se calomnie, on " fuit, on court en foule à Coblentz. Le " comte Joseph est toujours passionné pour " la révolution: moi je me repens d'en " avoir attendu de grandes choses pour le " bien public; ma mère a des maux de " nerfs; mon père est profondément affligé; " mademoiselle de Versec a perdu tout son " sang froid depuis les décrets contre la " noblesse; elle croit répondre à tout, en " répétant que *la noblesse sera toujours la* " *noblesse*. Octavie, toujours calme, douce,

" indulgente, se tait sur la politique, prie
" Dieu en silence pour la France et pour
" le roi. Je ne connois ses opinions que
" par les sages mesures qu'elle conseille à
" son mari et à sa belle-sœur. Pour moi,
" je me livre à une mélancolie que je suis
" tentée de prendre pour de la sagesse. Je
" suis inquiète du sort de mon frère et du
" vôtre, car vous n'êtes jamais séparés
" dans mon cœur! .... Je vois un nuage
" affreux s'étendre sur l'avenir; et, quand
" je pourrois en percer l'épaisseur, je ne
" sais si j'aurois le courage de le vouloir.
" Adieu! ne comptons plus que sur la pro-
" tection du juge suprême, sur *les biens que*
" *nous portons avec nous*, sur la force de
" notre caractère, et sur les ressources que
" nous avons en nous-mêmes!..."

CHAPITRE X.

Le vicomte et Julien sont rappelés ; ils vont en France et s'y retrouvent.—Nouveau voyage.

La lettre d'Edélie et les réflexions qu'elle me fit faire dissipèrent presque entièrement les fumées d'ambition qui m'avoient enivré ; je me rappelai la fable de La Fontaine, et *mon père le confiseur me revint en mémoire.* Pour l'honneur de mon esprit, je pensai que je me serois corrigé peu à peu sans cette leçon, et du moins je me sus gré de n'avoir pas eu besoin de la confirmation des malheurs que j'envisageois. Cependant, au fond de l'ame, j'attendois toujours beaucoup du zèle, de l'intelligence de Garnier, et de l'enthousiasme que je lui supposois pour moi ; mais trois mois après son départ, toutes mes espérances s'évanouirent ; je fus rappelé, et j'appris, avec une surprise inexprimable, que c'étoit ce

même Garnier qui venoit en Suède, non *par intérim*, mais ayant obtenu la place que le vicomte d'Inglar avoit laissée *vacante*. Ce coup fut rude à supporter. Il étoit évident que Garnier n'avoit travaillé que pour lui, et qu'il n'avoit pu réussir qu'à force d'intrigues et de mensonges, c'est-à-dire en cachant qu'il n'avoit été, au vrai, que le domestique de celui qu'il remplaçoit. Ceci me prouvoit aussi que le parti démocrate avoit à Paris un suprême ascendant, et que mes amis ne pourroient plus être mes protecteurs, puisqu'ils seroient désormais sans crédit, et vraisemblablement persécutés. Une lettre d'Eusèbe m'apprit en même temps qu'il étoit aussi rappelé, et qu'il retournoit à Paris : sa disgrâce releva la mienne à mes yeux ; mon sort pareil au sien me parut ennobli. Je repris du courage ; je disposai tout pour mon départ, et ce ne fut pas sans peine. Mes prétentions au faste et à l'élégance m'avoient fait contracter des dettes ; j'avois acheté de l'argenterie que je fus forcé de vendre au poids, je payai mes dettes ; mais, pour faire le voyage, il fallut encore vendre quelques bijoux et me décider

à me rendre à Paris par les voitures publiques et par mer. La veille de mon départ je restai renfermé chez moi toute la journée, occupé à mettre en ordre tous mes papiers. Le soir, suivant ma coutume, je voulus lire dans mon lit, et je pris un des livres que m'avoit laissé le vicomte; c'étoit un ouvrage qui fut publié plus de vingt-cinq ans avant la révolution; je l'ouvris au hasard, et je lus ce qui suit:

" Quel chaos, quel théâtre d'horreur et de " confusion deviendroit la société générale " des hommes, si les maximes de la fausse " philosophie prévaloient parmi eux, et " étoient érigées en lois publiques! quelle af- " freuse république, s'il pouvoit jamais s'en " former une dans l'univers, toute composée " d'impies, et où les hommes ne pussent " mériter que par l'impiété le titre de ci- " toyen! " *Dict. antiphilosophique, t. 1.er, préface, p. 27, 3.e édit. année 1768.*

Ce passage me frappa; peu de mois après il devint bien plus étonnant encore; je me rappelai ce paragraphe de Voltaire:

" Ceux qui ont soutenu qu'une société d'a- " thées pouvoit subsister ont eu raison; l'a-

" thée, dans son erreur, conserve sa raison " qui lui coupe les griffes." (1)

Et je me dis : A quoi sert l'esprit sans les lumières de la morale ? A propager des folies monstrueuses ; l'esprit religieux peut seul avoir toute la profondeur de la prévoyance, parce qu'il est le seul qui soit juste, bon, et véritablement éclairé.

Je partis pour Paris sur la fin de 1791 ; le roi étoit encore sur ce trône antique et chancelant, près de s'écrouler, et dont les nobles débris devoient bientôt disparoître dans un fleuve de sang ! Je revis ma mère le jour même de mon arrivée. Le citoyen Landry, son mari, après avoir fait une banqueroute frauduleuse, avoit abandonné ma mère : peu de mois après, il divorça pour épouser ma demoiselle Lise. Ma mère, sans asile et sans ressource, n'avoit pas voulu s'adresser à Edélie, quoiqu'elle sût bien que la bienfaitrice de sa fille ne l'eût pas laissée dans la détresse ; mais elle aima mieux recourir à l'amitié qu'à la protection d'une grande dame ; elle confia sa situation à son ancienne amie, la veuve

(1) Dict. philosophique, mot *Athée*.

Thibaut, riche épicière de son quartier, qui la recueillit généreusement chez elle, et lui prodigua les plus tendres marques d'affection. La famille de cette excellente femme, que ses amis appeloient *la mère Thibaut*, étoit composée de deux garçons, dont le cadet, âgé de dix-huit ans, étoit sorti du séminaire quelques mois auparavant, et d'une fille dans sa quinzième année. La piété, l'ordre et la paix régnoient dans cette respectable maison. La mère Thibault, qui avoit toujours joui d'une réputation irréprochable, étoit une belle femme de trente-neuf ans; elle avoit une si noble tournure, elle s'exprimoit avec tant de sens et si naturellement, qu'elle eût étonné, par ses manières et sa conversation, si elle n'avoit pas eu l'habitude de faire souvent en parlant de fausses liaisons, et quelquefois les plus étranges. Elle étoit fille d'une honnête et riche marchande de la halle, distinguée dans son état par ses mœurs et par la bonté de son caractère; elle avoit donné à sa fille d'excellens sentimens, mais un langage infiniment plus incorrect que celui des autres classes de marchands. La mère Thibaut consentit à recevoir de moi une petite pension pour ma mère,

qu'elle réduisit à moitié de ce que j'offrois. Mon ami Durand, qui, par diverses opérations financières, avoit plus que doublé mes vingt mille francs que je lui avois laissés, se chargea de payer cette pension, et de fournir à ma mère tout ce qui lui seroit nécessaire.

Après cette entrevue avec ma mère, je volai chez Edélie; je la trouvai plongée dans la tristesse: ses parens, sous prétexte de prendre les eaux, voyageoient en Suisse; ils avoient emmené la petite Octavie. L'amie d'Edélie, la duchesse de Palmis, son mari et Tiburce, venoient de passer en Angleterre. La marquise étoit dans une terre avec son mari: Edélie restoit, dans l'espoir de modérer l'extravagante démocratie du comte Joseph. Effrayé de tout ce que j'entrevoyois, je voulus l'engager à aller rejoindre ses parens. Non, me répondit-elle, le comte Joseph désire que je ne quitte point la France; je suis persuadée qu'il se perd, mais je ne l'abandonnerai point, et je n'y ai aucun mérite. Depuis que je le crois en danger, je l'aime. Ce mot si simple, où son ame se montroit toute entière, me pénétra d'attendrissement. Je ne pouvois insister; je gardai le silence. Edélie reprit la parole pour

me parler du perfide Garnier ; elle me conta qu'il ne s'étoit occupé que du soin de me nuire et de me décrier ; qu'il avoit dit qu'Eusèbe, connoissant mon incapacité, ne l'avoit laissé en Suède que pour faire aller les affaires ; mais que ne pouvant réparer mes sottises, et me voyant couvert des plus grands ridicules, il avoit pris le parti de revenir en France. Edélieu ajouta qu'à force d'intrigues et de jacobinisme, il étoit venu à bout de se faire de puissans protecteurs, et d'obtenir l'emploi qu'on venoit de m'ôter.

Je tirai un grand parti de cette aventure ; elle me corrigea de la suffisance et de la présomption, et elle m'apprit à ne pas confondre dans la suite la flatterie avec l'amitié. Après avoir passé vingt-quatre heures à Paris, j'allai rejoindre le vicomte, qui étoit dans sa terre. Comme j'avois voyagé la nuit, j'arrivai le matin dans son château ; il étoit avec l'abbé dans la galerie de tableaux. Je le trouvai là, au milieu de ses ancêtres, auxquels il sembloit faire un dernier adieu. Nous nous embrassâmes tous les trois avec un grand serrement de cœur ; je demandai au vicomte quel parti il comptoit prendre. Mon ami, répondit-il, vous devez le

deviner : celui de la reconnoissance. Regardez tous ces portraits qui m'environnent ; c'est toute ma famille assemblée, pour m'exhorter à la fidélité, en me retraçant tous les bienfaits qu'elle a reçus de nos rois. L'un me montre le bâton de maréchal de France, qu'il obtint après la bataille d'Ivri ; l'autre s'offre à ma vue paré de l'ordre du S.-Esprit que lui donna Louis XIV : ces deux autres reçurent les mêmes honneurs ; celui-ci fut ministre d'état ; celui-là gouverneur de Metz : mon père le fut du Dauphiné. Voici un célèbre amiral ; voici trois ambassadeurs ; et moi, malgré ma jeunesse, ne l'étois je pas en Russie ?...Oh ! repris-je, que le peuple françois n'a-t-il aussi des souvenirs historiques ! Il sauroit que nulle race royale en Europe n'a produit autant de rois amis du peuple et des arts, entre autres, le législateur, le brave, le populaire saint Louis ; le sage pacificateur de tous les troubles, l'ami des lettres et de l'industrie, Charles V ; le souverain auquel l'amour public donna le beau surnom de *père du peuple*, Louis XII ; François Ier, dont la mémoire doit être si chère aux gens de lettres et aux artistes ; Henri IV, qu'il suffit de nommer pour rappeler tous les bien-

faits qu'un gouvernement peut répandre sur les artisans et les agriculteurs ; Louis XIII, qui concourut à tant d'établissemens de charité, et qui fonda nos académies littéraires ; Louis-le-Grand, qui, par son goût, ses lumières, sa libéralité, sa magnificence, a fait éclore tous les talens, et les a tous encouragés et dignement récompensés (1); c'est à ce désir ardent qu'il eut toujours d'accroître, en tous les genres, la gloire nationale, que nous devons nos chefs-d'œuvre littéraires, ceux de tous les arts qui décorent Paris et Versailles,

(1) Les détracteurs de Louis-le-Grand reprochent amèrement à ce prince de n'avoir rien fait pour La Fontaine. La réponse est bien simple, c'est que La Fontaine n'avoit nul besoin d'une pension de lui, puisqu'il en avoit des princes de Condé, de Conti et du duc de Bourgogne. Et n'étoit-ce pas une grande preuve d'admiration pour un rare talent, d'autoriser son petit-fils à faire une pension et à donner sans cesse des gratifications à l'auteur des contes les plus licencieux? Il pensa que ses inimitables fables étoient une expiation d'un tel scandale ; il eut raison, mais du moins c'étoit bien penser, et c'est ce qu'il ne faudroit pas dissimuler pour avoir le plaisir de donner un tort imaginaire à Louis XIV, au lieu de la louange qui, même sur ce point, lui est due.

la création de notre marine, l'établissement de nos plus belles manufactures, et la prospérité de notre commerce. Il est certain, reprit l'abbé, que si les gens du peuple calculoient le nombre de matelots, de tailleurs de pierres, de maçons, de charpentiers, de jardiniers et d'ouvriers de toute espèce, que ce prince a occupés, et fait vivre pendant son règne, ils diroient aussi qu'ils doivent honorer sa mémoire. Je doute que les meneurs de la révolution fassent autant de bien à cette classe qu'ils n'aiment point, qu'ils méprisent, mais qu'ils flattent, qu'ils trompent, et qui se livre à eux avec tant d'imprévoyance et de folie.— Croyez-vous donc qu'il soit impossible de ramener à la raison cette multitude égarée?— Oui, car on prend le sûr moyen de la séduire en l'affranchissant du joug austère de la religion. Les jacobins, disciples enthousiastes des philosophes, ont pour eux toutes les passions : leur succès est certain. Ce n'est qu'en dénouant les liens les plus sacrés qu'ils peuvent renverser le trône!... —Il y avoit sans doute des abus dans l'ancien gouvernement... —Falloit-il, pour les réformer, dépouiller, proscrire, mettre en fuite tant d'individus? falloit-il

enivrer de fureur, par des discours incendiaires, une classe toujours disposée au mécontentement? falloit-il, enfin, anéantir la morale?... Montesquieu compare le despotisme à l'action du sauvage qui coupe un arbre pour en avoir le fruit; on peut dire aussi que les philosophes, sous le prétexte d'ôter quelques chenilles rampant sur le feuillage florissant d'un arbre antique et majestueux, ont coupé cet arbre vénérable, et jusqu'à la racine: mais cette racine est immortelle, il n'est pas au pouvoir des sophistes de l'arracher!... La religion reparoîtra pour réparer des maux effroyables, et l'impiété sera confondue par ses œuvres. Dieu ne permet son triomphe passager que pour la déshonorer, pour la couvrir d'ignominie, pour montrer à l'univers épouvanté le désordre, l'extravagance et l'horreur d'un gouvernement dirigé par elle; car son règne ne peut être que celui du crime et de la terreur. En parlant ainsi, avec le bon énergique de la plus juste indignation, le bon abbé me parut inspiré; il l'étoit en effet!...

Le vicomte, que je questionnai sur tout ce qui pouvoit l'intéresser, se loua beaucoup de ses *ci-devant* vassaux, proclamés *ses égaux* par

les décrets publics; il me conta que les paysans s'étoient constitué volontairement ses gardes-chasses, et qu'on n'avoit pas tué une seule pièce de gibier sans son consentement, et même sans son ordre exprès.(1)

Je ne restai qu'un jour plein dans ce château; le vicomte avoit terminé toutes ses affaires, et nous partîmes le lendemain pour Paris.

Le vicomte eut une audience particulière du roi, qui le chargea d'une mission sans aucun titre et secrète pour Naples. Eusèbe nous conjura, l'abbé et moi, de faire avec lui ce long voyage; nous y consentîmes, mais ce fut pour moi un véritable et pénible sacrifice. Les inquiétudes déchirantes que me causoit la situation d'Edélie avoient doublé mon attachement pour elle; j'aurois voulu rester à Paris, pour veiller à sa sûreté, ou pour partager ses dangers: le vicomte avoit sur ce point une manière de penser toute différente; il croyoit que *la popularité* persévérante du comte Joseph mettoit sa femme à l'abri de

(1) C'est ce qu'on a vu à Sillery et dans plusieurs autres terres à cette funeste époque.

tout événement funeste ; pour moi, je voyois clairement qu'il n'y avoit déjà plus de sauvegarde pour les nobles, surtout pour ceux qui possédoient de belles terres. Je partis pour l'Italie au mois de décembre, et ce fût avec une tristesse que je n'avois jamais éprouvée ! Les plus noirs pressentimens m'y poursuivirent, et rien ne put m'en distraire. Arrivés à Rome, une violente attaque de sciatique força l'abbé d'y séjourner. Le vicomte, obligé par sa mission de poursuivre sa route pour Naples, me laissa à Rome pour soigner l'abbé qui passa trois semaines dans son lit. J'avois pour lui autant d'attachement que de vénération ; je ne le quittai point pendant tout le temps de ses plus grandes souffrances, à l'exception d'une heure par jour que j'allois passer tous les matins dans l'église de Saint-Pierre. Quand je priois dans cet admirable édifice, quand j'en contemplois la ravissante majesté, j'éprouvois toujours la même admiration, le même étonnement ; je ne concevois plus qu'il y eût des impies, et qu'on eût le projet insensé de détruire une religion qui me paroissoit là si puissante et si bien affermie ! Je m'y trouvai, dans la convalescence de l'abbé, le vendredi-saint, 1792.

L'église, dans ce jour solennel, n'est éclairée que par une croix lumineuse, suspendue à son magnifique dôme : idée sublime de Michel-Ange! On ne peut décrire l'effet que produisent sur le cœur et sur l'imagination cette superbe église en deuil célébrant ce mystérieux sacrifice d'un amour suprême, ces gémissemens de la douleur unis aux élans de la reconnoissance, ces parfums du plus pur encens s'élevant vers ce signe éclatant du salut, dont la clarté divine se répand dans toute l'étendue de ce temple immense ; on croit respirer la lumière et la foi !...

Indépendamment de toute idée religieuse, les fondations de belles églises ont été, pour les arts et pour les artistes, les bienfaits les plus utiles. " De tels monumens ne font-ils pas " la splendeur et la célébrité d'une grande " ville ? n'attirent-ils pas les étrangers ? ne " mettent-ils pas en œuvre les talens de tout " genre ? Les architectes, les sculpteurs, les " peintres, les orfévres, etc., n'y sont-ils pas " tous employés ? Et pour la construction " d'un semblable édifice, les artistes ne tra- " vailleront-ils pas avec plus d'émulation, " d'enthousiasme, et par conséquent avec plus

" de génie que pour une maison particulière ? " Croit-on que Michel-Ange, en traçant le " plan de la plus superbe basilique de l'em- " pire chrétien, eût été inspiré comme il le " fut, s'il n'eût dû faire que la rotonde d'un " palais ? Ce n'est que dans les édifices con- " sacrés à la Divinité, que l'on peut déployer " toute la magnificence et toute la majesté de " l'architecture dans ses grandes proportions. " Quel souverain pourroit remplir avec sa " cour une pièce de son palais, qui auroit " les dimensions de Saint-Pierre de Rome ? " L'homme ambitieux et puissant peut con- " quérir une grande partie de la terre, mais il " n'y peut occuper personnellement qu'un " bien petit espace. S'il donnoit trop de gran- " deur au lieu qu'il habite, il n'y représente- " roit plus avec éclat ; il y seroit à peine " aperçu." (1).

Je retrouvai à Rome, dans mes courses, un François que j'avois vu souvent chez Durand ; c'étoit un conseiller au parlement de Paris, qui s'appeloit Saint-André ; loin d'avoir la

(1) *La Philosophie chrétienne*, par l'auteur de cet ouvrage.

gravité magistrale, il étoit, dans la société, d'une gaîté inépuisable. Âgé de trente-six ans, il avoit acquis dès sa première jeunesse une grande réputation d'esprit, par la facilité et la manière piquante avec laquelle il avoit jadis parlé de tête au parlement dans toutes les occasions importantes. Beaucoup d'autres membres du parlement furent aussi renommés pour ce même talent, qui eut souvent un grand éclat ; car il fut toujours dignement employé à s'opposer aux impôts, ou à tâcher de les modérer, et enfin à protéger le peuple et l'intérêt public. Ainsi l'art de *l'improvisation* n'a eu de nouveau parmi nous, depuis la révolution, que l'usage qu'on en a fait. Saint-André venoit passer toutes les soirées chez l'abbé, et là nous parlions de cette France, dont on s'éloignoit avec indignation, et que partout on regrettoit avec amertume ; nous nous rappelions le charme de cette société naguère si douce, si distinguée par sa politesse, son élégance et ses agrémens ; de cette société citée dans toute l'Europe comme l'école la plus parfaite de la véritable urbanité !... Le temps n'avoit point encore émoussé nos

regrets, détruit nos habitudes; nos souvenirs étoient si récens! nous étions si jeunes!..... Nous voilà, s'écrioit Saint-André, comme la nation jadis privilégiée, et maintenant maudite; comme les Juifs, nous voilà dispersés partout, et ne pouvant nulle part nous rallier!.. Jeunes gens, disoit l'abbé, vous pouvez du moins espérer dans l'avenir, et moi, à soixante ans, je ne verrai plus sur la terre que des tempêtes et des bouleversemens!.... Durant mon séjour à Rome, je reçus deux lettres d'Edélie qui, par les détails qu'elles contenoient, ne confirmoient que trop ces sinistres pressentimens.

Aussitôt que l'abbé fut en état de monter en voiture, nous nous disposâmes à quitter Rome sans délai pour aller rejoindre Eusèbe à Naples. La veille de notre départ, Saint-André vint nous prendre pour nous mener voir le fameux hôpital du Saint-Esprit, dont l'abbé avoit lu plusieurs descriptions, mais qu'il ne connoissoit pas. Cet antique hôpital, fondé par le pape Innocent III. en 1198, subsiste encore aujourd'hui à Rome. Il est immense; il y a mille lits pour les malades, il contient

des chambres séparées pour les frénétiques et les maux contagieux; on y entretient un grand nombre de nourrices; enfin, outre la multitude de malades qu'on y recueille, on y élève cinq cents garçons jusqu'à l'âge où ils peuvent gagner leur vie, et cinq cents filles jusqu'au même âge: alors on donne à ces dernières cinquante écus romains de dot, et un trousseau si elles veulent se marier, ou on les place dans des couvens.

" On éprouve un sentiment d'attendrisse-
" ment et de respect en voyant des ruines
" qui retracent des souvenirs intéressans; mais
" que ne doit-on pas ressentir en entrant dans
" un lieu où tant d'infortunés reçoivent de
" tels secours! dans un lieu consacré par une
" charité si active, si persévérante, et où, de-
" puis six cents ans sans interruption, tant de
" bienfaiteurs du genre humain ont dévoué
" leur existence, et sacrifié leur santé au de-
" voir de soulager le pauvre, de soigner l'in-
" firme, le vieillard, et de recueillir et d'élever
" l'orphelin abandonné! Que ces murs sont
" respectables! ils n'ont renfermé que ce qui
" devroit toujours se trouver réuni sur la

" terre : l'infortune et la piété, la souffrance " et le secours (1)."

Nous ne parlâmes toute la soirée que de cet admirable établissement. Comme j'avois vu, trois ou quatre ans auparavant, Saint-André grand partisan des philosophes modernes, je lui demandai s'il pourroit nous citer quelque bienfait de la philosophie comparable à celui que nous venions d'admirer ? Laissez, répondit-il en riant, laissez marcher la révolution encore deux ou trois ans, et vous verrez ce que sait faire la philosophie, et comme elle effacera les bienfaits religieux. — Si l'on

(1) *La Philosophie chrétienne.*

La première idée de cet hôpital est due à un moine françois. Les chanoines hospitaliers de l'ordre du Saint-Esprit eurent pour fondateur Guy de Montpellier, qui bâtit dans cette ville, sur la fin du douzième siècle, un hôpital pour les pauvres malades ; des religieux furent institués pour les soigner. Le pape Innocent III, à l'imitation de Guy, fonda le grand hôpital de Rome. Il fit venir de Montpellier des religieux du Saint-Esprit pour en prendre soin, et nomma aussi son hôpital comme celui de Montpellier, l'*Hôpital du Saint-Esprit*. Par la suite, Sixte IV et d'autres papes l'augmentèrent considérablement.

suit bien ses maximes, elle *effacera* certainement les églises et les hôpitaux. Raynal et plusieurs autres veulent qu'on *abatte tous les temples*, et qu'on ne prie l'Eternel qu'en plein air, ce qu'ils appellent *élargir Dieu*. Un autre philosophe (M. de Condorcet) nous a prouvé dans un discours qu'il ne faut point d'hôpitaux. Il s'écrie nettement: *plus d'hôpitaux*, parce qu'ils ne servent qu'à nourrir la paresse; car il est clair que les paralytiques, les octogénaires, les maillots abandonnés, ne sont que des paresseux. Et même les pestiférés, ajouta l'abbé; ainsi, ce pauvre *Luigi di Pavia*, que de nos jours nous avions la simplicité d'admirer, n'est philosophiquement qu'un imbécille.—Qu'est-ce que ce *Luigi?* Le frère *Luigi di Pavia* est un récollet qui a fondé à Smyrne, il y a vingt-sept ans, l'hôpital de Saint-Antoine; et voici comment: Ayant été attaqué de la peste, il fit vœu, s'il échappoit à cette maladie, de soigner chaque année au moins un pestiféré. Mais lorsqu'il fut guéri, il résolut de consacrer sa vie entière à ce pieux et sublime emploi. Avec le secours de sa famille qui est riche, il a fondé cet hôpital, dans lequel il sert les malades qui

y sont traités gratuitement. (1) Comment donc! s'écria Saint-André, c'est une espèce de Vincent de Paul que ce Luigi, et dans ce *siècle de lumières* cela est étrange. Moi, je vous avoue que, tout moine qu'il est, je le trouve un bon homme; mais en *philosophie*, nous l'appellerions un sot, ou un fanatique, ou même un hypocrite.

J'étois enchanté d'entendre Saint-André se moquer enfin de la philosophie moderne; je lui en témoignai ma satisfaction. Mon ami, me répondit-il, la philosophie, toute puissante et mise en action, corrompra le peuple pour long-temps; mais elle fera beaucoup de conversions parmi ceux qui ont de l'élévation d'ame, et qui, par leur éducation, sont capables de réfléchir et de comparer. Oui, mes amis, dit l'abbé, l'un des grands caractères de vérité de la religion est d'élever l'ame et l'esprit; jamais l'impiété n'a produit une pensée sublime; tout en elle est abject, morne et froid comme le néant; tout est majestueux dans la religion, il est impossible de la com-

(1) *Voy.* l'ouvrage intitulé *Constantinople ancienne et moderne*, traduit de l'anglois par M. André Morelet,

battre avec l'éloquence des orateurs chrétiens qui l'ont défendue; aussi, repris-je, les impies du plus grand talent n'ont-ils espéré de pouvoir la détruire qu'avec des sarcasmes, des obscénités et des bouffonneries; l'impiété sérieuse n'entraîneroit personne. " Sans doute, " reprit l'abbé, la piété doit augmenter le talent, puisqu'elle exalte toutes les vertus! " Inspire-t-elle le courage, on s'offre sans " crainte à la mort, souvent même avec joie; " on supporte les tourmens avec une patience " inébranlable. L'humanité, la compassion " sont-elles fortifiées par la piété, on traverse les mers, on s'expose à tous les dangers, dans le seul espoir d'être utile à ses " semblables, on se charge de leurs chaînes, " on se dévoue dans un hôpital aux devoirs " les plus pénibles et les plus rebutans. La " grandeur d'ame est-elle perfectionnée par " la religion, on justifie en secret son ennemi, son persécuteur, on le défend, on le " sert sans qu'il le sache et sans jamais s'en " vanter, on le secourt dans le malheur, on " le prévient, on le console, on l'aime. Enfin, le désintéressement est-il le fruit d'une " éminente piété, on donne tout ce qu'on

" possède aux pauvres, on se dépouille en-
" tièrement. Il est bien juste qu'une vertu si
" utile aux autres nous le soit encore à nous-
" mêmes dès cette vie, où le bonheur n'est
" jamais pur et sans mélange, tandis que le
" malheur y peut être complet et sans espoir,
" comme sans ressource. Sans la piété, que
" devient l'être opprimé, flétri, découragé
" par une longue suite de revers et d'injus-
" tices? Que devient-il alors, s'il est à la
" fois isolé, abandonné, méconnu? Mais si
" la religion l'éclaire, il supporte ses maux;
" si elle l'enflamme, il les bénit (1)."

(1) *La Philosophie chrétienne.*

CHAPITRE XI.

L'abbé et Julien vont rejoindre Eusèbe.— Tristes nouvelles qu'ils reçoivent : ils quittent l'Italie ; ils se rendent en Allemagne. — Nouveaux malheurs.—Dévouement sublime.

SAINT-ANDRÉ perdit toute sa gaîté en nous disant adieu. A cette funeste époque, les adieux étoient si solemnels !.....On étoit jeté sur une mer inconnue et bouleversée par une tempête dont chaque instant sembloit accroître la violence ; on ne savoit plus, en se séparant de ses amis, ni dans quel temps on pourroit se revoir, ni même si l'orage permettroit de se réunir !.....

Nous arrivâmes à Naples sur la fin d'avril. Nous nous retrouvâmes sans joie ; les craintes du moment et de l'avenir corrompoient tout ; nos entretiens furent plus tristes encore que nos lettres, parce que les détails qu'on ne peut

faire que de vive voix étoient tous également affligeans et sinistres.

Quoique nous ne fussions point émigrés, puisque nous étions partis avec des passe-ports en bonne forme, nous ne recevions plus de lettres de France; nous ne savions plus que les nouvelles publiques, et leur incertitude ajoutoit encore au trouble affreux qu'elles nous causoient. Le vicomte venoit d'envoyer un courrier à Paris; nous espérions qu'il reviendroit au bout de six semaines, mais nous l'attendîmes vainement. On le retint à Paris, où il ne sauva sa vie qu'en dénonçant son maître, c'est-à dire en le calomniant. Quant à ses dépêches, elles étoient faites avec tant de prudence, qu'elles ne pouvoient compromettre qui que ce fût. Ne sachant, quel parti prendre dans l'attente la plus pénible, dans les anxiétés les plus douloureuses, nous restions toujours à Naples, et nous y étions encore lorsque nous apprîmes la chute entière du trône et l'établissement de la république!... Le vicomte reçut en même temps une lettre de son père, datée d'Hambourg, dans laquelle il lui ordonnoit d'aller le retrouver, en lui mandant qu'il étoit fort malade. Nous

partîmes précipitamment. Le voyage fut long et fatigant par le manque continuel de chevaux, et plusieurs accidens qui nous retardèrent plus de dix ou douze jours. Nous n'arrivâmes à Hambourg qu'au mois de novembre. Nous y trouvâmes le marquis d'Inglar dans un état de dépérissement qui laissoit peu d'espoir pour sa vie; la douleur d'Eusèbe fut extrême; il ne revit sa chère et charmante petite Octavie grandie, embellie et âgée de cinq ans, qu'avec un déchirement de cœur inexprimable; car les destinées étoient tellement bouleversées, que tout ce qui, dans le cours ordinaire des choses, auroit causé de la joie, ne pouvoit exciter qu'un douloureux attendrissement! Pauvre enfant, dit-il en la prenant dans ses bras, à peine entrée dans la vie, tu as déjà perdu ton nom, ta patrie, ta fortune! Proscrite et fugitive dès le berceau, te voilà errante, jetée dans l'univers, sans qu'on puisse prévoir où le ciel fixera ton sort! En parlant ainsi, il baignoit de larmes le visage de l'enfant qui, sans le comprendre, mais frappée de l'expression de sa physionomie, s'effrayoit en l'écoutant!...

Le retour du vicomte parut produire une si

heureuse révolution dans l'état du marquis, que l'on conçut pendant plusieurs jours quelque espoir de guérison ; mais le malade ne s'y trompa point ; il fit ses dernières dispositions avec un calme admirable et qui n'avoit rien d'affecté, car il étoit fondé sur une vie irréprochable et sur la plus fervente piété. Il vécut assez pour apprendre la mort du roi, qu'il fut impossible de lui cacher ; cette horrible catastrophe précipita sa fin ; il expira dans les bras de son fils désolé, le 28 janvier 1793 !... Deux jours après, la marquise tomba malade d'une fièvre bilieuse, et le malheureux vicomte ne fut distrait de sa douleur que par de nouvelles inquiétudes.

Cependant, durant mon séjour à Hambourg, j'avois renouvelé connoissance avec un François, nommé Boutet, autrefois employé aux fermes, et que j'avois beaucoup vu jadis chez mon oncle. Boutet étoit ignorant et sot, ce qui ne l'avoit pas empêché de faire fortune dans la révolution ; il étoit entreprenant, ambitieux, bavard, arrogant ; il avoit appris par cœur une douzaine de phrases et de maximes *républicaines* qui lui donnoient un fort bon ton, et lui attiroient beaucoup

d'applaudissemens à la tribune du club des jacobins ; d'ailleurs, il étoit au fond très-obligeant et capable d'amitié. Il m'offrit sa protection, en me déclarant qu'il étoit un déterminé républicain ; et que, pour se distinguer de son frère qui professoit le *modérantisme*, il avoit pris le surnom de *Caton*. J'assurai le citoyen *Caton* Boutet, que j'étois tout aussi patriote que lui ; que je n'avois été en Italie que comme artiste, ainsi que l'exprimoient mes passe-ports que je lui montrai, et qu'enfin je brûlois du désir d'aller jouir à Paris des droits *imprescriptibles* de ma naissance plébéienne, de m'y réintégrer dans ma *dignité d'homme*, dont j'avois toujours été privé par l'insolence et l'ineptie *nobiliaire et féodale*. *Caton* Boutet fut très-content de ce langage ; il me mena chez le consul de France, à Hambourg, qui m'accueillit avec beaucoup d'*affabilité*. Il me dit gravement que la république se feroit toujours un devoir de protéger les artistes. Boutet appuya cette agréable assurance, en disant d'un ton sentencieux qu'il falloit, *dans une république, des mœurs et des arts*. Le consul me promit d'ecrire en France, de manière à m'y faire rentrer inces-

samment, en ajoutant que le seul témoignage du citoyen Boutet suffiroit pour m'y faire recevoir. Boutet écrivit aussi de son côté, et il se chargea d'envoyer deux lettres que je lui donnai ; l'une pour Durand, l'autre pour mon cousin Le Dru, dont je réclamois la parenté qui m'avoit tant fait rougir peu d'années auparavant, mais qui m'étoit devenue si précieuse, et qui me fut si utile à cette époque.

J'obtins de promptes réponses et tout ce que j'avois sollicité, c'est à-dire la permission bien en règle de rentrer en France sans délai.

Le vicomte, ainsi que moi, dévoré d'inquiétudes sur le sort d'Edélie, sentoit combien mon attachement lui seroit utile au milieu de ce bouleversement général ; mais notre séparation lui déchiroit le cœur. Quand je lui montrai les papiers que je venois de recevoir, il ne put retenir ses larmes. Ah! mon ami, s'écria-t-il, que je suis à plaindre ! Il me semble qu'il y a de la lâcheté à te laisser aller sans moi au secours de ma sœur ! Que de périls vont t'environner ! et je ne les partagerai pas !... Ah ! si ma mère n'étoit pas malade, si je n'étois pas sa seule consolation, son unique

appui, rien ne pourroit m'empêcher de te suivre...Ses sanglots lui coupèrent la parole. J'étois si touché moi même, que je ne pus lui répondre d'abord que par mes pleurs. Ensuite, rassemblant toutes mes forces, je tâchai de ranimer son courage et de calmer sa douleur, en lui représentant qu'il n'auroit pu rentrer en France avec moi sans nous perdre tous deux. Je l'assurai que je ne courois aucun danger, protégé comme je le serois par des amis puissans et par ma naissance ; que, sous le prétexte de cultiver mon talent et de faire des portraits, je serois naturellement dispensé, comme artiste, de me mêler de politique et des affaires; que je me conduirois avec assez de prudence et d'adresse pour veiller à la sûreté d'Edélie sans me compromettre ; qu'enfin j'osois croire que le ciel daigneroit protéger notre amitié et bénir nos projets, et qu'il me réservoit le bonheur inexprimable de le revoir sous peu de mois et de remettre Edélie dans ses bras. J'étois si accoutumé à voir habituellement dans le vicomte, de la force, du calme et de la raison, qu'il ne pouvoit me découvrir un mouvement de foiblesse sans me le communiquer. Ainsi, dans ce

moment, je lui montrois une assurance qu'il venoit de m'ôter. Cet entretien me laissa un découragement et une mélancolie que je regardai comme les plus funestes pressentimens. Cependant, je devois partir le lendemain par les voitures publiques; cette journée fut une des plus pénibles de ma vie; c'étoit un mardi, et je persuadai au vicomte que je ne partirois que le jeudi. L'abbé seul fut dans ma confidence. Le soir, après avoir quitté le vicomte, je rentrai dans ma chambre dans un état inexprimable d'angoisses et de saisissement; je tombai dans un fauteuil; et, sans pouvoir verser une larme, je restai là, immobile et glacé pendant plus d'une demi-heure. Tout-à-coup j'entends frapper doucement à ma porte; j'imagine aussitôt que c'est Eusèbe, et mon premier mouvement fut de penser avec joie que j'allois le revoir et l'embrasser encore une fois!....Je m'élance vers ma porte, je l'ouvre; mais, au lieu du vicomte, je vois l'abbé; et sa figure vénérable et tranquille m'inspira sur-le-champ une secrète honte du trouble affreux où j'étois et le désir de le lui cacher.....L'abbé entre, ferme la porte, s'avance dans la chambre, me fait re-

prendre mon fauteuil ; et, s'asseyant près de moi ; Mon cher Julien, me dit-il, pour éviter des représentations inutiles, j'ai réservé pour ce moment une confidence qu'il faut que je vous fasse. Je rentre aussi en France.....Que dites-vous ? O ciel, m'écriai-je, vous rentrez en France, vous prêtre !....—Oui, mon ami, et c'est parce que je suis prêtre que j'y veux rentrer...—C'est aller chercher une mort certaine.—Non, c'est seulement exposer sa vie ; mais cette pensée empêche-t-elle le soldat de courir au champ d'honneur ?—Vous condamnez donc cette multitude d'ecclésiastiques vertueux, errans maintenant en Europe ?—A Dieu ne plaise ! ils donnent l'exemple des mœurs et des vertus les plus pures ; ils font respecter aux étrangers, aux protestans même, la religion catholique (1) ; c'est être éminemment utile. Pour moi, je suis logé, nourri, soigné par l'élève le plus reconnoissant ; je ne puis donc montrer comme eux la pieuse résignation dans l'isolement, le malheur et la pauvreté ; enfin, attachés, ainsi que moi, à

(1) C'est une justice qu'on a rendue partout, et généralement aux prêtres émigrés.

leur état, à la religion, ils suivent leur inspiration, et j'obéis à la mienne.—Vous croyez devoir vous présenter au martyre ?—A mon âge, avec la foi, que peut-on désirer de mieux ? Mais puisque c'est un crime de le donner, on ne doit pas l'aller chercher ; aussi je ne rentre en France qu'avec toutes les précautions que peut suggérer la prudence. J'ai un passe-port. Vous savez que je m'appelle *Linière Desforges* ; je ne suis connu que sous ce dernier nom, mais je pourrois porter le premier ; un de mes parens, nommé Linière, qui va s'établir à Vienne, m'a donné son passe-port ; ainsi, je ne rentrerai point sous un faux nom. Il ne me seroit pas permis, en France, de porter l'habit ecclésiastique ; par conséquent l'habit séculier que je prendrai ne sera ni une fausseté ni un déguisement.—Mais le signalement du passe-port ? — Me convient parfaitement, quoique je n'aie pas la moindre ressemblance avec mon cousin ; ce passe-port semble me désigner ; nous sommes de même âge, de même taille, bruns tous les deux.....—Et où irez-vous à Paris ?....—Chez une ancienne connoissance, une bonne bourgeoise bien obscure, et qui me rendra tous

les services qui dépendront d'elle. Là, je vivrai fort bien de mon travail. Pour rester inconnu, je n'aurai garde d'enseigner le latin, l'histoire et la géométrie ; je ferai un petit négoce; en outre, je sais relier des livres, je me tirerai d'affaire. Je remplirai les devoirs sacrés de mon ministère; et, quand je ne pourrois qu'une seule fois administrer les sacremens à un fidèle, privé des secours de la religion, je me trouverois récompensé d'avoir entrepris ce périlleux voyage. Ce discours me ranima; allons, m'écriai-je, livrons-nous à la providence! Oui, mon fils, dit le saint abbé ; ce ne sont ni l'ambition ni le désir de la vengeance qui nous font rentrer dans notre malheureux pays! Inspirés par la religion et par l'amitié, nous n'irons point en vain, n'en doutez pas, nous réunir à nos frères opprimés! Si la palme du martyre doit couronner nos efforts, Dieu ne permettra pas que nous succombions sous la hache des méchans, avant d'avoir pu rendre notre zèle utile, avant d'avoir pu sauver des proscrits, et porter de saintes consolations à quelques ames religieuses. Marchons avec confiance; nous allons nous trouver, il est vrai, sous la domination féroce et sans frein

des impies; mais ils sont environnés de profondes ténèbres, et le crime creuse sous leurs pas d'effroyables abîmes, tandis que nous serons guidés par une lumière divine!..... Adieu, mon fils, poursuivit-il, j'irai vous rejoindre dans trois jours; ce temps m'est nécessaire pour préparer le vicomte à notre séparation. Adieu, mon cher Julien. En disant ces paroles, il me tendoit les bras; je me jetai à genoux, en lui demandant sa bénédiction que je reçus avec une religieuse ferveur et le plus tendre respect filial!.....

Avant de nous quitter, nous convînmes qu'il viendroit me chercher à Paris, chez mon ami Durand, où j'étois sûr de trouver un asile. Je ne lui dis point que je ne le laisserois pas manquer d'argent, il savoit que j'avois laissé cinquante mille francs entre les mains de Durand; il me connoissoit assez pour qu'il fût suffisant de le lui rappeler. L'héroïsme de ce vertueux ecclésiastique releva mon courage, et ranima toutes mes espérances. J'employai une partie de la nuit à écrire à Eusèbe; je me sentois si fortifié, que je me flattois de faire passer dans son ame tous les sentimens de la mienne. Je donnai cette lettre à son valet

de chambre, avec ordre de la lui remettre à son réveil.

Aussitôt que parurent les premiers rayons du jour, je m'embarquai sur l'Elbe; je débarquai à Harbourg, où je pris la diligence pour continuer mon voyage, qui fut parfaitement heureux. Mais en passant la frontière, loin d'éprouver cette joie si naturelle que j'avois ressentie autrefois en touchant la terre natale, je frissonnai! Je savois que je ne retrouverois plus ce peuple rempli d'urbanité, cette société qui m'avoit charmé, ces coutumes nationales qui, par l'habitude, ajoutent tout à l'amour du pays!...qu'enfin, ce n'étoit plus la France que j'allois revoir, et que tout m'y paroîtroit également bizarre, ridicule et révoltant. Je ne puis donner qu'une imparfaite idée des sentimens divers dont je fus agité en entrant à Paris! Mon cœur battit violemment en pensant que je verrois Edélie dans le cours de cette journée; ensuite j'examinai avec une inquiète curiosité tout ce qui s'offroit à mes regards dans les rues que nous parcourions. Il est certain qu'il y avoit, en général, dans le maintien et sur les physionomies des gens du peuple, une expression très-frappante de

rudesse et d'arrogance. J'arrivai le 10 pluviôse, jour *d'une fête décadaire*; et, en regardant sur l'*Almanach national* que j'avois acheté en route, je vis que cette fête étoit celle de la *pudeur* (1). J'aperçus une grande quantité de femmes dans les rues et descendant de voiture pour entrer chez des restaurateurs et dans des *bastringues*, afin d'y célébrer la *pudeur ;* elles étoient presque nues, ou du moins drapées aussi légèrement que les statues antiques. Les hommes qui les accompagnoient avoient le bras droit tout nu, la poitrine découverte, un bonnet rouge posé de travers sur la tête, et la contenance la plus effrontée. En passant devant les cabarets, nous entendions les chants les plus licencieux; et, pendant ces orgies en l'honneur de la *pudeur*, les crieurs des rues offroient à tous les passans la feuille du *père Duchêne* qui, comme on sait, n'étoit remplie que d'obscénités et de

(1) Voyez *Almanach national de l'an III de la république une et indivisible.* Cet almanach si curieux, formant un volume in-8vo. de 544 pages, se trouve dans beaucoup de bibliothèques ; nous l'avons sous les yeux, et tout ce qui en est cité dans cet ouvrage est scrupuleusement exact.

juremens. Au reste, je savois qu'on avoit déjà célébré la *fête de nos aïeux* (1), tandis qu'on brisoit leurs tombeaux, et qu'on jetoit leurs cendres au vent.

J'avois quitté la diligence, et pris un fiacre pour me rendre chez Durand; j'approchois avec horreur de la place sanglante de la révolution, que je devois traverser; je passai devant des hôtels devenus des auberges, et où j'avois dîné chez de grands seigneurs, et je vis en frémissant des églises transformées en écuries!... Cependant j'eus la consolation de lire sur de larges écriteaux collés sur un grand nombre de portes cochères, ces paroles édifiantes tracées en gros caractères:

" Le peuple françois reconnoît l'existence " de l'Etre Suprême et l'immortalité de " l'ame."

C'étoit un nouveau décret, *par assis et levé*, de la convention nationale; on venoit de le proclamer, et il resta affiché dans toutes les rues pendant plus de trois semaines...(2) J'admirois cette condescendance du peuple

(1) Voyez Almanach national, etc. cité ci-dessus,
(2) Historique.

françois, lorsqu'un grand tumulte frappa mon oreille; c'étoit une multitude d'hommes et de femmes du peuple, qui suivoient une charrette remplie de victimes envoyées à l'échafaud!...Le bruit étoit causé par la marche de toutes ces personnes, la plupart en sabots(1), et par les chevaux des gendarmes de l'escorte. On n'insultoit point les victimes; au contraire, on paroissoit les plaindre; la terreur et la pitié se peignoient sur tous les visages! Il y eut dans ce temps, parmi le peuple, quelques brigands dont on fit des assassins, et encore fallut-il les exciter; mais la masse du peuple conserva de l'humanité. Attribuer au peuple les horreurs de la révolution, c'est le calomnier; ses chefs seuls ont tout fait, ou par leurs flatteries et des mensonges, ou par la terreur qui entraîna les uns et fit taire les autres... J'ordonnai à mon cocher de rebrousser chemin au plus vîte; je levai tous les panneaux de bois du fiacre, et je versai des larmes sur ma triste patrie!...

(1) Le républicanisme mit les sabots tellement à la mode, que tout le monde alors en portoit dans les rues.

Durand m'accueillit avec cette amitié généreuse que j'avois toujours trouvée en lui. Il gémit avec moi sur l'état de la France ; quoiqu'il n'eût participé à aucun crime, il n'avoit point couru de dangers, parce qu'il avoit beaucoup de parens et d'amis dans le parti tout puissant alors, et qu'il s'étoit rendu très-utile par ses talens en finance. Après m'avoir donné de bonnes nouvelles d'Edélie, dont le mari étoit plus populaire que jamais, il me dit qu'en mon absence il m'avoit enrichi, en employant avec bonheur, dans différentes entreprises, l'argent que je lui avois laissé ; de sorte qu'en défalquant la petite pension payée à ma mère, je me trouvois possesseur de cent trente mille francs, ce qui n'étoit pas extraordinaire à cette époque ; lorsqu'on avoit de l'argent comptant, on faisoit promptement fortune.

En quittant Durand j'allai embrasser ma mère qui étoit toujours avec son amie la bonne madame Thibaut, et ensuite je me rendis chez Edélie, que j'avois déjà prévenue par un billet. Cette entrevue devoit être bien douloureuse ; elle ignoroit la mort de son père !.... Elle m'attendoit avec une extrême

émotion ; et, lorsque j'entrai dans sa chambre, voulant se lever et venir au-devant de moi, elle retomba dans son fauteuil, en disant : Ah ! Julien ! quelle preuve d'amitié !... Que vous seriez ingrate, répondis-je, si elle vous étonnoit !... Oui, poursuivis-je, c'est pour vous seule que je rentre dans ce gouffre épouvantable ; ma mère et mon ami Durand n'y courent aucun péril, et je le savois ; mais vous, fille, sœur, belle-fille d'émigrés, et femme d'un noble qui devoit être un jour duc et pair, dans quel danger vous êtes !... Me voilà, je vous vois, je respire ! Ce n'est qu'auprès de vous que je crois retrouver ma patrie ! Veiller sur vous sera ma seule occupation, mon unique pensée ; je l'ai promis à l'ami le plus cher ; mais, grand Dieu ! avois-je besoin de le promettre ?.... Tandis que je parlois, elle me regardoit avec la plus touchante expression, et un ruisseau de larmes inondoit son visage. O Julien ! reprit-elle, le plus grand bienfait de votre sublime amitié c'est de justifier et de sanctifier toute celle que j'ai pour vous ! Ah ! que mon cœur est à l'aise en vous admirant, et qu'une telle reconnoissance le soulage ! Mais, poursuivit-

elle, vous, dont la seule vue me rend ou me rappelle tout ce qui m'est cher, parlez-moi de mes parens, de mon frère...A ces mots, je baissai des yeux noyés de pleurs ; Edélie pâlit, elle me questionne en frémissant, et je suis forcé de lui annoncer l'affreuse nouvelle !....et de lui dire que son vertueux père, sachant que je rentrois en France, m'avoit chargé de lui porter sa dernière bénédiction !.. A ces paroles, elle se prosterna devant moi, et je ne pouvois m'y opposer, je représentois son père. O mon ami ! me dit-elle, vous devez donc réunir pour moi tous les titres, tous les droits, même ceux qui vous assurent ma plus profonde vénération !... Sa douleur fut à la fois énergique, pieuse, résignée ; la seule chose qui parut porter quelque consolation dans son ame déchirée, fut l'idée qu'au moins, à cette époque de barbarie, échappé aux proscriptions, son père, entre les bras de son épouse et de son fils, avoit terminé tranquillement dans son lit son honorable carrière.

Dans ce temps une mort naturelle étoit un événement si heureux et si rare, qu'il adoucissoit toute l'horreur de la destruction et

d'une séparation éternelle. Casilde, que je fis appeler, vint mêler ses pleurs à ceux que nous répandions. La joie que j'éprouvai en la revoyant, et qu'elle partagea avec la plus vive sensibilité, fut pour Edélie une douce distraction, et répandit quelque charme sur cette triste soirée que je passai là toute entière. Le comte Joseph, ou, pour mieux dire, *le citoyen Velmas*, rentra pour souper à neuf heures avec le citoyen Delorme, son ancien gouverneur; tout étoit changé dans *le citoyen* Delorme, le ton, le langage, les manières, le costume, et même la figure: il affectoit une *rudesse* et une *brusquerie républicaines*, qui n'avoient même pas le mérite de la franchise; il étoit gauche dans la grossièreté, qui paroissoit en lui plus ridicule que dans ceux qui l'avoient naturellement. Comme il n'étoit pas né méchant, il avoit d'abord voulu allier quelques principes d'humanité, et même de religion, avec la haute philosophie et le républicanisme des jacobins, mais ceux-ci lui firent entendre que parmi eux on ne souffroit pas ce mélange, et que, pour être *pur et ami du peuple*, il falloit être féroce. Alors il approuva à peu près tout, *comme mesures nécessaires*, et il se crut un

Regulus. Il étoit au nombre des terroristes ; le comte Joseph le ménageoit beaucoup, quoiqu'au fond de l'ame il lui fît horreur. Delorme le protégeoit de tout son pouvoir, et jusque-là avec succès. Le comte Joseph, guidé par lui, se tenoit à l'écart, ne se mêloit de rien, répandoit de grandes aumônes dans sa section, offroit beaucoup de *dons patriotiques*, et on le laissoit tranquille; mais il étoit en secret dévoré d'inquiétudes, et ne songeoit qu'aux moyens de sortir de France ; il n'y étoit retenu que par l'embarras de faire passer, sans se compromettre, de l'argent dans les pays étrangers.

Au commencement de la révolution, ceux qui, parmi les nobles, renoncèrent de premier mouvement à tous leurs priviléges pour l'établissement de la liberté, eurent assurément un élan généreux ; et, quelles que soient les opinions politiques, il faut convenir, si l'on veut être équitable, que les amis les plus sincères de la liberté furent ceux qui perdoient tout au changement: leurs titres, leurs distinctions, leurs droits seigneuriaux, etc.; ceux enfin qui n'avoient que des sacrifices à faire, et qui les firent sans balancer. Mais

conserver cet enthousiasme au milieu de tous les crimes, après avoir vu l'autel et le trône renversés, la famille royale immolée, s'enorgueillir de la faveur d'une populace enivrée de meurtres, applaudir aux plus exécrables forfaits pour n'obtenir qu'une anarchie sanglante ; voilà des excès qui n'ont pu être produits que par le dernier degré de la lâcheté, ou par la démence de la plus criminelle ambition. Au reste, il n'y a eu, dans le corps de la noblesse, que des ennemis du despotisme et du pouvoir arbitraire ; des défenseurs des véritables droits du peuple, qui seront toujours les droits sacrés de la justice et de l'humanité ; enfin des *constitutionnels* : mais on n'y a vu ni régicides ni terroristes, et c'est une chose qui n'a pas été assez remarquée. Le patriotisme des nobles constitutionnels n'a été refroidi par aucun sacrifice personnel. Ils n'ont reculé que devant le crime.

Edélie, après avoir instruit son mari du triste événement que je venois lui apprendre, dit qu'elle alloit se retirer, parce que deux ou trois personnes devoient encore venir, et qu'elle n'étoit pas en état de faire les honneurs du souper. Elle se leva, emmena Ca-

silde, et nous quitta en me demandant de revenir le lendemain. Plusieurs personnes survinrent: le comte de Solmire, sa femme, Florbel, et trois ou quatre jacobins introduits dans la maison par le citoyen Delorme. Le mélange bizarre de cette société produisit la plus étrange conversation, par le ton discordant de ceux qui la composoient. Tout le monde se tutoyoit; je sourirois involontairement en voyant le comte Joseph et Solmire qui, jadis, avoient, au fond de l'ame, attaché tant de prix à la naissance, traités aussi cavalièrement par les enfans d'un ancien huissier du Palais, d'un greffier et d'un ébéniste. Delorme imitoit de son mieux les jacobins; Florbel les persiffloit sans qu'ils s'en aperçussent, et moi j'observois en silence, et en découvrant parfaitement l'embarras, la contrainte et le mécontentement secret du comte Joseph et de son ami; je me disois que si les sacrifices de rangs, de dignités, peuvent élever quand ils sont volontaires, ils abaissent cruellement lorsqu'ils sont forcés. Je comparois cette soirée à celles que j'avois passées autrefois dans cette même maison, et je déplorois la perte de ce bon goût, de cette

grâce, de cette élégance, qui n'étoient remplacés que par l'impiété, l'insolence et la cruauté. Qu'elle étoit en effet regrettable, cette société, où la politesse, le désir de plaire, le goût de la conversation, des arts et des talens, anéantissoient ou suspendoient toutes les prétentions, et même toutes les idées de distinctions de rang et de naissance; où les nobles ne pouvoient avoir l'air de se rappeler l'illustration de leurs noms sans se couvrir de ridicules; où, sans dissertation sur *les préjugés de la naissance*, l'opinion ennoblissoit le mérite supérieur et dans tous les genres!... (1)

(1) Il est parlé de la noblesse françoise d'une manière injuste dans l'ouvrage posthume de madame de Staël. Voici ce passage: " Les différentes classes de la " société n'ayant presque point eu de relations entre " elles en France, leur antipathie mutuelle en étoit " plus forte. L'orgueil mettoit partout des barrières et " nulle part des limites. Dans aucun pays, les gentils- " hommes n'ont été aussi étrangers au reste de la na- " tion; ils ne touchoient à la seconde classe que pour " la froisser." *Considération sur la Révolution fran- " çoise, T. II. p.* 116. Comment! *dans aucun pays, les gentilshommes n'ont été aussi étrangers au reste de la nation?* On peut, au contraire, dire avec vérité que, *dans aucun pays*, les gentilshommes n'ont été *moins*

étrangers au reste de la nation. Sans parler de plusieurs pays, entre autres de la Pologne, où l'on ne voyoit que deux classes, des nobles et des esclaves; sans parler de Gênes, où, jusqu'à la révolution, les nobles de *l'ancien portique* jouissoient de priviléges si étranges et même si absurdes, par exemple du droit exclusif de *s'asseoir* dans la place publique de Saint-Cyr; il suffira de citer l'Allemagne, où chacun porte dans la société l'orgueil de la naissance et l'étiquette qui constate son rang; où, dans les dîners, dans les soupers, pour passer d'une pièce dans une autre, on observe, suivant l'ancienneté de ses titres, l'ordre des préséances; là, toute *mésalliance* est une souillure; et, pour priver les enfans qui en naîtroient des droits sacrés de la nature, sanctifiés par la religion, un préjugé véritablement barbare a imaginé les ridicules mariages *de la main gauche*. L'amour ne préserve point de cette humiliation; là, sa puissance ne peut rien contre la pureté des généalogies, et le *noble* amant qui épouse une femme d'une naissance inférieure à la sienne déclare solennellement, au pied même de l'autel, que la beauté qu'il préfère est indigne de son choix, qu'il s'unit à elle sans l'élever jusqu'à lui, et qu'il déshérite d'avance tous les enfans qu'elle lui donnera. C'est assurément là que les nobles *ne touchent à la seconde classe que pour la froisser*; car ces scandaleux mariages ont lieu non seulement pour les princes, mais pour les nobles qui épousent des roturières, parce que ces alliances les empêcheroient d'entrer dans les chapitres. On n'ai jamais rien vu de pareil

en France. Les nobles s'y unissoient sans cesse par des mariages aux familles roturières : un nombre infini d'hommes *de la seconde classe* recevoient chez eux les plus grands seigneurs et leurs femmes. Ce qu'on appeloit *la bonne compagnie* étoit composé de personnes de tous les états, de toutes les classes ; toutes celles qui avoient une conduite décente, un *bon ton*, une bonne éducation et un genre de mérite, y étoient admises, quelle que fût leur naissance, et avec une égalité qui n'a disparu que depuis la révolution, où l'on a vu toute la politesse sociale uniquement réservée pour les gens en place ou pour ceux qui s'étoient enrichis, et souvent de la manière la moins honorable. Les grands seigneurs recevoient, dans leurs terres, avec la plus grande cordialité, les bourgeois des petites villes voisines de leurs châteaux ; enfin cette sociabilité, cette bonhomie s'étendoient jusqu'aux dernières classes ; on est toujours convenu que les grands seigneurs avoient infiniment plus d'affabilité pour le peuple et de bonté pour leurs domestiques que les financiers et toutes les autres personnes *de la seconde classe*. La moitié de la noblesse françoise a péri sur les échafauds ; le reste a été dépouillé, persécuté, expatrié !.... Du moins ne faut-il pas lui imputer des torts imaginaires ! Si, après tous les maux qu'elle a soufferts avec tant de patience et de courage, elle avoit besoin d'indulgence, l'humanité seule en prescriroit une si tendre pour ceux qui ont tout perdu sans participer aux crimes et qui ont vieilli dans le malheur ! Que sera-ce donc si on leur refuse jusqu'à l'équité ?.. Il est étonnant que cette ré-

flexion ait échappé à celle qui a servi, avec tant de bonté, de courage et de générosité, toutes les personnes persécutées auxquelles elle a pu être utile sous le règne de la terreur; mais on doit excuser les défauts et les inexactitudes qui peuvent se trouver dans cet ouvrage posthume, puisque l'auteur n'a eu le temps ni de le revoir ni de le corriger.

CHAPITRE XII.

Entretien de Julien et de Florbel.—Visite de Julien à son cousin de Dru.—Surprise extrême qu'il éprouve.

Après le souper chez le comte Joseph et avant de me retirer, je donnai rendez-vous à Florbel, afin de causer librement avec lui. Le lendemain matin, comme je ne devois me trouver qu'a midi au rendez-vous que m'avoit donné Florbel, j'allai à dix heures à la Convention; je savois qu'un de nos fameux orateurs, M. H** de S** devoit y prononcer un discours; j'ignorois sur quel sujet; mais ne l'ayant jamais entendu, je voulus juger de son talent. Je m'établis dans une tribune, où l'on me dit que le citoyen H** répondroit à une députation *des dames de la halle*, ce qui me rappela qu'un républicain, qui les avoit haranguées de tête peu de temps auparavant, en commençant son discours, les avoit

appelées, par distraction, *frères et amis ;* mais M. H** étoit préparé, et ne fit point cette bévue. Les *dames de la halle* arrivèrent en corps : cette députation étoit composée *des dames* les plus fortes et les plus robustes de leur classe, qui, en général, n'offre pas de figures efféminées ; leur maintien, leur assurance, leurs formes masculines, leur donnoient absolument l'apparence d'une fier escadron de soldats habillés en femmes. L'une d'elles, d'un ton ferme, d'une voix rauque, mais sonore, adressa, dans ce langage qu'on leur connoît, quelques paroles *aux représentans du peuple ;* ensuite M. H**, s'adressant à son tour à ces poissardes, commença son discours, dont j'ai retenu cette phrase :

" Sexe enchanteur ! ce sont vos mains dé-
" licates qui distribuent les palmes de la
" gloire (1) !" A ces mots, tous les yeux se portèrent sur ces figures qui n'étoient rien moins qu'*enchanteresses,* et sur ces grosses mains qui n'avoient jamais *distribué* que des oignons, de l'ail, des carottes et du poisson.

(1) Phrase littéralement copiée du Moniteur de ce temps.

Le malheureux orateur, très capable de débiter des extravagances, mais qui avoit horreur des actions sanguinaires, fut dans la même semaine conduit à l'échafaud. Pour moi, après avoir écouté ce discours, n'espérant pas qu'il fût possible d'entendre quelque chose de plus curieux, je me hâtai de sortir pour aller à mon rendez-vous; il n'étoit que dix heures et demie, et je me rendis à pied chez Florbel. La course étoit longue de chez moi; je mis du temps à la faire; je traversai une infinité de rues: tout me paroissoit nouveau; j'étois comme un étranger que la curiosité force à chaque pas de s'arrêter. J'avois peine à me reconnoître dans les rues, dont presque tous les noms étoient changés; je trouvois des *philosophes* substitués aux *saints*; j'avois été préparé à cette métamorphose, en lisant *l'Almanach national*, où j'avois vu les saints remplacés par *les Sans-Culottides* et par des *oignons*, *des choux*, *du fumier*, *des ânes*, *des cochons*, *des lièvres*, *etc. etc.* (1) L'antipathie très-naturelle que les chefs de la république avoient pour tout ce qui n'étoit pas

(1) Voyez le calendrier *républicain*.

ignoble, ou du moins vulgaire, leur avoit fait supprimer les mots *hotels* et *palais*; ainsi on avoit écrit sur les façades de ces anciens édifices: *maison ci-devant Bourbon, maison ci-devant Conti, etc.* Je lisois sur tous les murs cette phrase républicaine: *la liberté, la fraternité ou la mort!* Je voyois passer des fiacres que je reconnoissois pour les voitures confisquées de mes amis; je m'arrêtois sur les quais, devant de petites boutiques, dont les livres reliés portoient les armes d'une quantité de personnes de ma connoissance, et dans d'autres boutiques, j'apercevois leurs portraits étalés en vente publique; j'entrai chez un petit brocanteur qui en avoit au moins une vingtaine; je les reconnus tous, et mes yeux se remplirent de larmes en pensant que les trois quarts des infortunés nobles que ces peintures représentoient avoient été guillotinés, et que les autres, dépouillés de tout et proscrits, erroient dans les pays étrangers!... J'allois sortir de cette boutique, lorsque je découvris dans un coin obscur une tête charmante, que je n'avois pas examinée, parce qu'elle étoit placée dans l'ombre, et à moitié cachée par un grand tableau de famille; je

m'avance, et je reconnois le portrait de la duchesse de Palmis, divinement peint par madame Lebrun! Je le marchande, et on me le laisse pour *trente-six francs*. Comme il n'étoit que de la veille dans cette boutique, les connoisseurs heureusement n'avoient pas encore eu le temps de le voir. Je le fis porter, par un crocheteur, chez un teinturier de mes amis, nommé Ponthieu, qui demeuroit dans cette même rue, et je poursuivis mon chemin. Je passai devant une église ouverte, dans laquelle je n'aperçus ni chevaux ni magasin de fourrages, ce qui me parut singulier: on me dit que c'étoit *le temple des philanthropes*. J'y entrai, afin de m'instruire un peu de notre nouvelle religion; je trouvai l'église totalement dépouillée d'ornemens et de tout signe de culte; je vis seulement sur les murailles deux grandes pierres noires, sur lesquelles étoient écrites en or des exhortations morales pillées de l'évangile prohibé, et j'entendis un *philanthrope* qui, gravement assis dans un fauteuil, prêchoit d'une manière très-insipide *le civisme et la fraternité*(1). Son auditoire étoit

(1) Toutes ces choses existoient encore au mois de septembre 1800.

peu nombreux, et presque tous ceux qui le composoient n'étoient là que pour se moquer de lui. Le mépris et l'ironie se peignoient sur tous les visages, et je pensai avec satisfaction, en sortant, que ce peuple égaré, mais si spirituel, sentoit encore le ridicule et la charlatanerie (1). A peu de distance de la rue de Florbel, je me trouvai en face de Notre-Dame; je vis là un grand concours de peuple; je questionne, et l'on m'apprend que l'on célèbre, dans la *ci-devant église*, la fête de *la déesse Raison*. Une invincible répugnance m'empêcha d'entrer dans ce sanctuaire profané! Mais je restai à la porte; et, jetant les yeux au fond de l'église, j'aperçus avec horreur, sur le grand autel, une courtisane (mademoiselle Aubri) drapée en Vénus, et recevant les hommages non du peuple, mais seulement de tous les *septembriseurs*, c'est-à-dire des assassins des prisonniers, rassemblés là par les ordres de Robespierre, pour l'adorer *processionnellement*, car ils défiloient

(1) La religion républicaine et les cérémonies *philanthropiques* se formèrent entièrement sur un article du *Dict. philosophique* de Voltaire, mot *théisme*.

tous deux à deux devant elle en faisant des génuflexions, tandis que *la déesse jetoit sur eux des regards fiers et doux* (1). Pendant ce temps, un digne pontife d'un tel culte, vêtu en grand-prêtre d'opéra, souilloit la chaire de vérité par un sermon *érotique* et *patriotique*, aussi infâme et aussi ridicule que la cérémonie ; ainsi s'accomplit *à la lettre* la prophétie de l'abbé de Beauregard, qui, vingt ans avant la révolution, prédit dans cette même chaire, et avec tous ses détails, cette scène inouie, fruit des principes de la philosophie moderne (2). Je me hâte

(1) Phrase du *Moniteur* de ce temps.

(2) On sait que, vingt-cinq ans après, cette même mademoiselle Aubri, représentant dans *une gloire* à l'Opéra *la déesse de la Sagesse*, fut précipitée du haut du cintre, eut une cuisse fracassée et le visage défiguré ; que la Providence épargna deux petits enfans qui devoient être à ses pieds, qui ne vinrent point à l'heure prescrite ; que le public ne voulut point attendre, et qui arrivèrent peu de minutes après l'accident. On sait aussi que le *grand-prêtre de la Raison* qui monta dans la chaire de Notre-Dame tomba en démence à cette époque, et est mort dans cet état au bout d'un an.

de m'éloigner de cette farce impie, parodie odieuse et burlesque des fêtes les plus licencieuses du paganisme. Je n'arrivai qu'à midi chez Florbel ; je lui contai tout ce que j'avois vu. Je t'assure, mon cher, me dit-il, que ces prétentions *à l'atticisme* avec toute la grossièreté des halles ne me plaisent pas plus qu'à toi ; les *Thémistocles* et les *Epaminondas* du faubourg Saint-Antoine me paroissent très-effrayans ; et, toute pudeur à part, j'aimerois mieux que *nos Vénus de Médicis*, fussent un peu moins nues ; mais tous ces excès n'auront qu'un temps, la philosophie même en dégoûtera.—Mais pas du tout, interrompis je, puisque toutes ces extravagances atroces sont autorisées dans les écrits philosophiques.—Il est certain qu'il y a des erreurs monstrueuses dans leurs livres, mais on y trouve aussi d'excellentes choses.—De véritables moralistes ont dit avant eux et beaucoup mieux *ces excellentes choses*.—Il faut être juste, ils étoient philanthropes.—D'une jolie manière! Ils ont noirci, injurié, calomnié toutes les nations! Votre chef suprême, sous le nom de *Scarmentado*, en fait une belle revue! Il parcourt toutes les nations de l'univers, et ne voit

parmi elles que des horreurs. Les Italiens sont *des perfides, des empoisonneurs, des assassins, des sodomites*... Les François *rient toujours, mais en enrageant, et ils font en riant les choses les plus détestables; ils produisent des monstres; une chimère les fait courir aux armes*....Les Anglois *sont arrogans et fanatiques*....(1) Le Hollandois *est un peuple flegmatique, grossier, ignorant, qui ne connoît que ses intérêts pécuniaires, et qui verse le sang de ses meilleurs citoyens pour satisfaire son avarice ou ses inimitiés*.... *La fourberie, l'ostentation, la superstition, sont tout ce que l'on voit en Allemagne, etc.* Après ces charmantes peintures, n'est-il pas plaisant d'exhorter tous les peuples à se chérir mutuellement? Cette conclusion *philanthropique* est-elle bien préparée et peut-elle être persuasive (2)?—Oui, je commence à connoître

(1) Les impiétés de M. de Voltaire n'eurent pas le moindre succès en Angleterre; elles lui attirèrent même plusieurs désagrémens, ce qu'il n'a jamais pardonné aux Anglois.

(2) *Les Lettres juives*, ainsi que beaucoup d'autres ouvrages *philosophiques*, prodiguent aussi les injures à toutes les nations. M. de Voltaire, qui, dans son

que les principes philosophiques mis en pratique ne valent rien !...Ces enragés de jacobins ont tout outré, tout gâté; mais ce règne affreux ne peut durer. L'excès du mal et de la folie annonce toujours un changement prochain. En attendant, louvoyons avec espoir et prudence...—Quelles sont, au vrai, tes opinions?—J'ai gémi sur tous les crimes, et j'ai su, sans devenir *suspect*, me garantir d'y participer. J'aurois de toute mon ame exposé ma vie pour sauver celle du roi; j'ai pleuré en secret sur les débris de ce trône majestueux, le plus ancien de l'Europe, et protecteur, depuis tant de siècles, des lettres, des arts et des talens? Quand ils ont décrété la république, j'ai éprouvé un saisissement digne d'un littérateur françois; je me suis écrié de premier mouvement: Quoi! nous perdons Athalie!...quoi! ce chef d'œuvre du Théâtre-François ne sera plus joué, ne paraîtra plus

Scarmentado, traitoit ainsi les François, les appeloit toujours, dans ses pamphlets et dans ses lettres, des *Welches*, et ni lui ni aucun autre n'ont jamais osé donner un sobriquet injurieux aux François *de ce pauvre siècle de ténèbres* si décrié de nos jours *par les esprits forts*, le siècle de Louis XIV!...

sur la scène !... Ensuite il fallut bien prendre son parti !... Je leur ai fait quelques odes patriotiques... — *Patriotiques !* m'écriai-je avec effroi. — Je vois, reprit-il, que tu penses aux strophes exécrables du versificateur amphigourique, impie et sanguinaire, que les jacobins ont nommé le *Pindare françois*, et qui a provoqué, conseillé les profanations des tombes royales de Saint-Denis. Rassure-toi, je ne souillerai jamais ainsi *le langage des Dieux*. Je me suis borné dans mes odes à faire en général l'éloge de la liberté. — Seulement tu as mal choisi le moment; car il me semble que *la liberté* n'est pas encore très-florissante en France, du moins ce n'est pas celle que les anciens plaçoient si ingénieusement dans leurs temples entre les statues d'*Abéone* et d'*Adéone*, les deux divinités qui présidoient au *départ* et au *retour*. — Oui, j'en conviens, nous sommes sous un joug épouvantable, et il est inouï qu'un peuple aussi brave puisse à ce point se laisser subjuguer par la terreur, et rester ainsi immobile sous la hache d'un scélérat, dépourvu de tous les dons de la nature, et d'une figure si basse, si repoussante ! d'un monstre sans

génie, sans talens, sans courage, car on sait qu'il joint la pusillanimité à l'impudence; il n'a que l'énergie d'une barbarie forcenée, et pour tous moyens qu'une poignée d'assassins à ses ordres, qu'une troupe de galériens affranchis par de nouveaux crimes, et qui, après avoir égorgé tous les prisonniers, sont partagés en bandes, dont les unes vont brûler les châteaux et massacrer les prêtres et les nobles, et les autres restent à Paris pour exciter des émeutes et pour immoler ceux qui, par hasard, ne seroient pas condamnés par les tribunaux révolutionnaires qui, pour obéir au tyran, envoient chaque jour tant d'innocentes victimes à la mort!... Peut-on comprendre l'ascendant, l'empire suprême de cet horrible et vil usurpateur! La postérité ne concevra jamais un tel prodige de l'épouvante, sur une telle nation!...

J'écoutai Florbel avec plaisir; charmé de lui voir ces bons sentimens, je lui demandai pourquoi il n'avoit pas émigré; il me répondit qu'il auroit quitté la France depuis longtemps, s'il avoit eu quelque argent comptant à sa disposition. Il ajouta qu'il avoit une pension; qu'il étoit du comité de bienfaisance,

où l'on faisoit fort peu de bien, mais où, du moins, on ne condamnoit personne ; qu'enfin, avec quelques lieux communs tournés en *vers ronflans* sur *la patrie* et sur *la liberté*, il étoit sûr, n'ayant ni fortune ni naissance, de se tirer d'affaires et de pouvoir de temps en temps être utile à quelques infortunés. Je m'occupe en ce moment, poursuivit-il, des moyens de sauver un respectable vieillard enfermé sans raison ni prétexte dans *la maison d'arrêt* qui étoit ci-devant le collége du Plessis...Mais c'est un noble, il est riche, et j'ai peu d'espoir. Je demandai le nom de ce vieillard ; c'étoit le baron d'Hermilly, oncle du chevalier dont j'ai déjà parlé, et qui s'étoit sauvé de Bordeaux en Espagne. J'interrogeai Florbel sur la situation du comte Joseph ; elle n'est pas encore pressante, me répondit-il, parce qu'il donne en secret beaucoup d'argent à certains chefs du parti dominant ; mais sa perte est jurée, n'en doute pas, comme celle de tous les grands seigneurs ; je crois qu'en ce moment il ne songe qu'à faire passer des fonds en pays étrangers. Conseille-lui de bien prendre ses précautions, et de quitter la France le plus tôt possible. Je fis encore à Florbel plusieurs

questions sur les gens de notre connoissance dont j'ignorois le sort ; presque tous avoient péri sur l'échafaud ; quelques-uns avoient échappé à la mort par la fuite, entre autres Mondor et sa famille. Le prince de S*****, mari de Mathilde, mécontent de sa femme, s'étoit sauvé dans les pays étrangers, en l'abandonnant et en emportant ses diamans, son argenterie, beaucoup d'argent comptant, et en laissant presque autant de dettes que de biens. Mathilde avoit été arrêtée et conduite au Luxembourg, où Florbel la croyoit encore. Je me promis de prendre des informations détaillées sur sa situation, et de chercher tous les moyens de lui être utile. Florbel me dit encore que la baronne de Blimont tenoit une maison de jeu, remplie de jacobins et de femmes perdues de réputation. Il ajouta que cette objection étoit une sauve-garde, parce qu'en général on ne cherchoit *les suspects* que parmi les honnêtes gens. A la fin de cet entretien, Florbel me conseilla de faire beaucoup de portraits de femmes, et même de celles de la société de la citoyenne Blimont, parce que les femmes étoient tellement montées à l'héroïsme, que les plus méprisables

par leurs mœurs devenoient des protectrices zélées et généreuses, lorsqu'elles pouvoient servir des proscrits ; et combien de véritables héroïnes ont, dans ce temps affreux, immortalisé leurs noms par leur piété filiale, leur amour conjugal, leur intrépide et fidèle amitié, ou seulement par une magnanime compassion !...

Florbel me dit encore qu'il falloit pour ma sûreté me montrer quelquefois au club des jacobins, et il me promit de m'y mener. Je le quittai pour aller faire une visite à mon cousin Le Dru, devenu un grand personnage. Il étoit du comité sanguinaire *du salut public* ; il faisoit sans cesse, aux jacobins, des motions contre les nobles, aussi avoit-il des places et un grand crédit. Il me reçut avec beaucoup de *bonté*, il m'appela agréablement *muscadin* ; mais il me témoigna tant d'amitié, que je le trouvai infiniment moins ridicule qu'autrefois, du moins son ton étoit en harmonie avec celui de la société actuelle, et il avoit pris je ne sais quoi de tranchant et de délibéré qui alloit à sa figure ; d'ailleurs, c'étoit *le bon air* parmi les jeunes patriotes à la mode. Après m'avoir embrassé à plusieurs reprises,

il débita deux ou trois phrases républicaines, et tout d'un coup il me prit par le bras en me disant : A propos, viens voir ma femme. Ce mouvement m'étonna, car je n'avois aucune liaison avec elle. Le Dru m'entraîna avec rapidité ; nous entrons dans un cabinet élégant. Le Dru s'écrie de la porte : Tiens, voilà le citoyen Delmours, notre cousin, que je te présente !.. Je regarde sa femme, je reste pétrifié ; Le Dru éclate de rire, sa femme me saute au cou de fort bonne grâce ; c'étoit Mathilde, la veuve de mon oncle, épouse du prince de S**** !.. Eh quoi ! m'écriai-je enfin, tu as daigné rentrer dans notre famille !.. Et pour n'en plus sortir ! répondit-elle sur le même ton, car je me trouve fort bien d'avoir échangé un vieux *ci-devant* sot, froid et pédant, pour un bon patriote, jeune, beau, vif et amoureux et d'une gaîté charmante. Oui, reprit Le Dru, vive la joie et la nation !...Mais, interrompis-je, comment as-tu fait pour te débarrasser de ta première femme, dont tu te louois tant, et dont le caractère alloit, disois-tu, si bien au tien ? Ma foi, répliqua-t-il, c'est qu'elle ne m'a pas plus contrarié en cela qu'en autre chose ; quand je lui en parlai :

Mon ami, me dit-elle, puisque cela te fait plaisir, je n'ai rien à te refuser ; et nous demandâmes le divorce, à cause *d'incompatibilité d'humeur*, c'est *la fnime* qu'on fait toujours, lorsqu'il n'y a rien à dire sur le compte de l'un ou de l'autre. La pauvre femme, poursuivit-il, comme elle s'est bien comportée avec moi, et qu'il faut reconnoître les bonnes façons quand on a des sentimens; qu'enfin elle m'aimoit réellement comme ses yeux, j'ai voulu la consoler tout de suite, et je l'ai remariée tout chaud au citoyen Rochu, notre voisin, que je lui ai fait épouser quinze jours après notre divorce.

Je félicitai Le Dru sur ce trait de sensibilité ; nous causâmes encore une demi-heure, ensuite il m'invita à dîner, et nous quitta en nous disant qu'il avoit une petite course à faire, qu'il seroit de retour sous trois quarts d'heure. Lorsqu'il fut à la porte, il revint sur ses pas pour me prévenir qu'il avoit abjuré son nom de baptême, et qu'au lieu de Jacques ou de Jacquot, il s'appeloit maintenant *Léonidas Le Dru* ; car, ajouta-t-il, un nom de saint ne convient nullement à un patriote. Je le consternai en lui apprenant que le nom

de *Léonidas*, ainsi que presque tous les noms grecs pris par les patriotes, se trouvoient dans le martyrologe ; il m'en demanda le secret que je lui promis, et il me laissa avec sa femme. Alors, regardant fixement Mathilde : A présent, lui dis-je, que nous pouvons parler franchement, souffrez que je vous demande comment il est possible qu'avec votre fierté, votre ambition, vous ayez pu vous résoudre à déchoir ainsi ?.... Déchoir ! reprit-elle, c'est ce que je n'ai point fait ; j'ai soutenu mon caractère, je suis toujours conséquente dans toute ma conduite. Oui, j'ai de l'ambition, j'aime la puissance ; quand je l'ai vue au plus haut degré d'élévation, j'ai su l'atteindre ; aujourd'hui qu'elle est descendue dans le ruisseau, je m'y suis mise pour ne la point quitter. Sous l'empire des jacobins, la princesse de S***** ne seroit qu'une victime, et la citoyenne Le Dru peut jouer un rôle. J'ai mes flatteurs, j'ai une cour, on implore souvent ma protection, je puis rendre des services, j'en ai déjà rendu d'importans. Enfin, *régner* est tout, sous quelque titre que ce puisse être. Je n'eus rien à répondre. Si l'on pouvoit trouver du génie dans l'art d'intriguer, dans cet

art captieux et *finassier* dont la perfection consiste, à savoir à propos mettre en usage de si petits moyens, et à combiner de si basses manœuvres, on seroit convenu que Mathilde avoit en ce genre un génie supérieur; il est du moins certain que je n'ai connu aucune femme intrigante et ambitieuse digne de lui être comparée. Elle me conta qu'après avoir été abandonnée par le prince, elle avoit été mise en prison au Luxembourg; que là, elle avoit vu aller à l'échafaud tous les nobles qui y étoient détenus, et même les octogénaires; que Le Dru, qui, en qualité de *commissaire*, alloit faire des visites dans cette maison, étoit devenu amoureux d'elle, et qu'elle n'avoit pu sauver sa vie qu'en l'épousant. Elle me dit encore que Le Dru avoit eu le crédit de lui faire restituer, sur les biens du prince, les quinze mille francs de douaire qu'il lui avoit assurés; que, de son côté, Le Dru, qui n'exerçoit plus son état de boucher, avoit au moins de ses places une trentaine de mille francs, de sorte qu'ils étoient fort riches. Je restai une grande partie de la journée chez eux, et j'allai passer toute la soirée chez Edélie, qui me confia qu'enfin le comte Joseph avoit à

peu près fini ses préparatifs de départ, qu'il iroit sous quinze jours dans une de ses terres pour y recueillir une somme d'argent assez forte, et qu'ensuite il avoit des moyens sûrs de s'évader avec elle. Je lui donnai ma parole de la suivre promptement et de l'aller rejoindre au plus tard six semaines après son départ; car elle m'assuroit que le comte n'auroit nul besoin de moi pour la sûreté de sa fuite.

CHAPITRE XIII.

Florbel mène Julien chez une femme qui veut se faire peindre.—Quelle est cette femme.—Belles actions de l'abbé Desforges.

FLORBEL, un matin, vint me prendre pour me mener chez une *citoyenne* qui désiroit se faire peindre ; il me prévint qu'elle étoit aimable, jolie comme un ange, et maîtresse d'un *terroriste* très-puissant ; ainsi c'étoit une utile connaissance à faire : on l'appeloit la citoyenne Chomel. Nous arrivâmes chez elle à midi ; elle nous reçut dans un salon très-doré et fort magnifique ; elle étoit assise sur un canapé, nous n'étions éclairés que par un demi-jour foible et doux. La figure de la citoyenne Chomel me frappa, quoiqu'elle fût dans l'ombre, non seulement parce qu'elle étoit charmante, mais aussi parce qu'elle me retraçoit des idées confuses que m'empêchoient de débrouiller

son costume et huit ou neuf ans d'absence et d'oubli. Elle dit quelques mots à voix basse ; et Florbel, après m'avoir présenté, prit congé d'elle, et nous laissa tête à tête. Je m'assis sans proférer une parole ; et la citoyenne me donnant un petit sachet couleur de rose : Tenez, me dit-elle, respirez ce parfum de marjolaine et de lavande, il vous rappellera peut-être un souvenir effacé !..... J'avois reçu jadis un sachet absolument semblable de cette jolie Adeline, fille de boutique chez un parfumeur, et l'objet de mes premières amours ; je n'hésitai plus à la reconnoître ; c'étoit elle en effet. Notre entretien fut très-vif et très-tendre ; elle avoit de l'esprit naturel et un bon cœur. Je lui recommandai plusieurs infortunés, et elle me promit d'employer tout son crédit pour les sauver, et surtout le respectable baron d'Hermilly et la comtesse de Volnis, dont j'ai déjà fait mention en parlant d'un quadrille où elle avoit dansé, avec Edélie et mesdames de Palmis, à un bal chez l'ambassadeur d'Espagne. Cette femme, d'une réputation irréprochable et âgée de vingt-six ans, après avoir vu guillotiner son mari, avoit été mise en prison dans son propre château, con-

fisqué et transformé en *maison d'arrêt*; elle se trouva là, pendant deux mois, avec d'autres prisonniers, ses voisins, qu'elle avoit reçus jadis dans ce même château, où on l'avoit vue si gaie, si brillante et si heureuse! Elle y tomba malade; on la transféra dans une ville voisine, où les terroristes la firent mettre dans un hôpital public où elle étoit encore; et, par une singularité remarquable, ce refuge, cet asile des indigens, avoit été fondé par un de ses aïeux.....(1)! Adeline, à qui je contai cette histoire, en fut vivement attendrie, et elle me le prouva; car, huit jours après, elle obtint l'ordre de transporter madame de Volnis dans une maison particulière de la ville. Sophie Durand, dont elle étoit l'amie, lui envoya de l'argent, et cette infortunée recouvra la santé; mais elle feignit d'être toujours très-malade, afin de n'être pas remise en prison.

Je voyois assez souvent l'abbé Desforges, qui exposoit presque tous les jours sa vie pour aller dire la messe dans les caves, baptiser des enfans, et consoler des mourans. Un

(1) Historique. Il y a eu à la connoissance de l'auteur deux exemples de cette étonnante vicissitude des choses humaines sous le règne de la terreur.

jour, j'allai le voir, je le trouvai habillé en garde national, et il me conta qu'il venoit de confesser une sœur de la charité, qui étoit mourante à l'Hôpital-Dieu, et qu'il lui avoit donné le viatique sans que personne s'en fût aperçu et tandis que les commissaires terroristes se promenoient dans la salle. Voici comment il s'y étoit pris. Il avoit d'abord demandé à ces commissaires la permission de dire quelques mots à une malade qui pouvoit lui donner des renseignemens sur des papiers de famille; comme son habit militaire écartoit tout soupçon, les commissaires lui accordèrent sans difficulté ce qu'il demandoit; alors il alla à son lit, s'enveloppa sous ses rideaux, lui dit de se confesser en peu de mots, lui donna l'absolution en tirant de son sein la boîte qui renfermoit l'hostie sainte, et il la communia. Si, dans ce moment, les terroristes, qui passoient derrière lui en se promenant toujours et en causant, eussent eu la curiosité d'entr'ouvrir le rideau, ce digne ecclésiastique eût été à la fois et ministre et victime..... (1)!

(1) Historique.

L'abbé me dit aussi qu'il devoit aller le soir chez un des assassins du mois de septembre, qui se mouroit, et qui donnoit quelques signes de repentir dont vouloit profiter sa femme qui avoit toujours abhorré tous ses crimes. J'aurois bien désiré pouvoir empêcher l'abbé d'aller dans la maison d'un tel scélérat, dans la crainte qu'on y eût dressé quelque piége contre lui ; mais voyant qu'il étoit impossible de l'intimider, je le conjurai de m'y mener avec lui, afin de pouvoir au moins le défendre s'il en etoit besoin. Quand la nuit fut venue, je mis dans mes poches deux pistolets chargés à balles ; je pris une grosse canne qui renfermoit une épée, et j'allai chercher l'abbé. Dix heures sonnoient au moment où nous frappions à la porte d'une vieille maison de la rue Gérard-Boquet ; un moment après, j'entends un bruit de *savates* de femme, dont le pas inégal annonçoit une boiteuse : on ouvre, nous entrons ; une femme d'une figure hideuse et dont la physionomie me parut sinistre, referme sur nous la porte ; elle tenoit un bout de chandelle dans une petite lanterne, et nous nous trouvous avec elle dans une vilaine allée étroite et sombre. Je me sentis ému, je me

collai contra l'abbé qui ne pensoit qu'à Dieu, et je mis la main dans ma poche sur mes pistolets....Nous montons à un second étage, nous entrons dans une pièce bizarrement meublée, dans laquelle on voyoit des choses grossières, un vieux papier déchiré, des petites tables de bois d'acajou chargées de porcelaines, et une belle pendule sur la cheminée....Je pensai que toutes ces choses, si déplacées là, étoient les fruits de quelque pillage ou des dépouilles d'émigrés...Une jeune fille étoit assise dans un coin et pleuroit. Je ne sais pourquoi sa vue me rassura un peu. La femme boiteuse et bossue me dit alors tout bas : *citoyen vicaire, restez ici,* et elle s'avança vers une porte, en invitant aussi mystérieusement *le citoyen curé* à la suivre. Comme je n'étois là que pour veiller sur l'abbé, je ne le quittai point, et je me tins derrière lui. Notre conductrice nous introduit dans une grande chambre où l'objet le plus effrayant s'offre à nos regards!...C'étoit un grand homme décharné, étendu sur un grabat; l'expression de sa figure étoit atroce ; dans ses accès de rage, il avoit jeté son bonnet de nuit ; ses cheveux noirs étoient hérissés sur sa tête. Un

saignement de nez, que rien ne pouvoit arrêter, retraçoit aux yeux toute l'horreur de ses crimes. Sa chemise et ses bras ètoient ensanglantés ; tel on l'avoit vu au milieu des massacres de septembre, tel il étoit à sa dernière heure, furieux et baigné dans le sang !... Sa femme lui annonça celui qu'elle appeloit *le citoyen curé ;* alors le meurtrier frémit, il étend un bras tremblant et teint de sang, en s'écriant d'une voix sépulcrale : Eloigne-toi, éloigne-toi !... il n'y a plus pour moi de miséricorde !.... Ce bras a massacré plus de quatre-vingt-dix prêtres !... Eh bien ! mon fils, répond l'abbé, bénissez, remerciez Dieu, qui en a sauvé un pour vous absoudre...(1) ! A ce mot sublime, la fureur de ce misérable se dissipe, son bras retombe sur ses draps, sa physionomie s'adoucit, ses yeux se remplissent de pleurs, et il ose les élever vers le ciel !.. Le saint abbé, digne ministre du Dieu de clémence et de paix, se précipite vers le lit de ce misérable, le prend dans ses bras, le presse sur sa poitrine, et, par les plus tendres exhortations, fait descendre du ciel, dans son ame

(1) Historique.

bourrelée, le repentir et l'espérance!...Tout à-coup le moribond joint les mains, ferme les yeux, et paroît prier avec la plus ardente ferveur...Les larmes inondèrent mon visage; je vis qu'il alloit se confesser, et je me hâtai de passer dans la pièce voisine. Au bout d'une demi-heure, l'abbé vint me rejoindre; il me serra la main, et me dit d'un ton pénétré qu'il étoit satisfait. Admirez, ajouta-t-il, la miséricorde divine! Si cet infortuné revient à la vie, les hommes seront à jamais inexorables pour lui, et quelques minutes l'ont déjà réconcilié avec le ciel. Il est des crimes que rien ne sauroit expier aux yeux des hommes, et qu'un instant peut effacer dans l'éternité!.. Nous sortîmes de cette maison à minuit. J'eus une grande joie de me retrouver dans la rue avec mon bon abbé sain et sauf.

Le jour suivant s'écoula beaucoup plus gaîment pour moi: c'étoit la fête de la *frugalité* (1). Le comte Joseph, Solmire, Delorme, Florbel, Boutet, Le Dru, un commissaire des guerres, et deux fournisseurs de l'armée, et moi, nous allâmes dîner chez le meilleur res-

(1) Voyez *Almanach national, etc.*

taurateur de Paris, où, pour célébrer dévotement la sainte fête de la *frugalité*, nous restâmes cinq heures à table ; Florbel chanta des couplets bachiques de sa composition, et nous nous enivrâmes tous ; il fallut *porter* dans leurs voitures les citoyens Caton Boutet, et Léonidas Le Dru, qui, en outre, furent malades d'indigestion pendant plusieurs jours. Cette fête m'en rappela une autre non moins burlesque, celle de la *foi conjugale* (1), où je comptai, dans le cours de la matinée, treize divorces annoncés dans les journaux.

Sans la terreur qui glaçoit tous les esprits, j'aurois mené une vie qui m'auroit paru fort agréable ; je jouissois d'une grande indépendance. Je faisois beaucoup de camées et des miniatures que je vendois fort bien. Mon talent avoit beaucoup de vogue parmi les terroristes, c'étoit la *cour* de ce temps là. J'eus l'honneur de peindre Danton et Marat; je n'entrois qu'en frémissant chez eux ; rien, néanmoins, n'y annonçoit leur férocité ; ils étoient logés et meublés, non en républicains austères et farouches, mais en épicuriens de mauvais goût. C'est pour eux et pour leurs maîtresses qu'on a inventé les

(1) *Almanach national.*

tables de nuit, galamment transformées en *autels de l'Amour*, les rideaux suspendus à des flèches, des arcs, des carquois, les draperies sans symétrie, les tentures à petits plis, etc. C'étoit une chose curieuse de voir le sanguinaire Danton sortir d'un lit parfumé, décoré de tous les attributs de l'Amour, et l'exécrable Marat, dans un salon orné de vases d'albâtre remplis de fleurs et de petites statues représentant Vénus, les Grâces et les Muses!.. La nature avoit mis un cachet de réprobation sur les visages et sur les figures de tous ces scélérats. Robespierre et ses principaux complices étoient hideux. La bassesse, la fourberie et la cruauté formoient l'effrayante expression de leurs physionomies. J'en fus si frappé, que je fis les deux portraits de Danton et de Marat avec une vérité qui glaça tous ceux qui les virent; on pouvoit dire que ces deux camées étoient ressemblans *à faire peur*. Un matin, à l'une des séances de Marat, le regard affreux de ce monstre me retraça si vivement l'image de ses crimes, que je fus au moment de me trouver mal. Il s'aperçut que je pâlissois; je me plaignis d'être à jeun, ce qui n'étoit pas vrai; il me fit apporter du vin

et une tranche de jambon, que je fus obligé de manger pour soutenir mon mensonge. Son entretien étoit aussi terrible à supporter que son regard : il répétoit ce qu'il prêchoit tous les jours dans ses feuilles ; il disoit qu'il falloit encore *abattre vingt mille têtes pour mettre à l'aise la population, devenue beaucoup trop considerable.* Dans d'autres momens, il soutenoit qu'on n'avoit pas pu se dispenser d'égorger tous les prêtres, dont le *célibat avoit été si funeste à la population ;* et il ne manquoit pas d'ajouter qu'il ne faut dans un Etat *qu'une religion douce, raisonnable, dégagée de toute superstition,* c'est-à-dire sans prêtres, sans doctrine et sans culte. Ces dissertations philosophiques s'adressoient à ses amis qui venoient lui tenir compagnie pendant ses séances. Pour moi, j'affectois tant d'application, une passion si exclusive pour mon art, une ignorance si absolue de toute autre chose, qu'il étoit persuadé qu'on ne pouvoit me parler que de peinture et de musique, et que j'étois d'ailleurs de la plus complète ineptie. Je ne voyois que trop par ces conversations, que la proscription des nobles ne souffriroit point d'exceptions, et qu'elle alloit bientôt

achever d'éclater ; j'en avertissois Edélie, elle partageoit mes frayeurs qui devenoient extrêmes à cet égard ; mais le comte Joseph, retenu par le désir d'emporter une grande somme d'argent, différoit toujours son départ, et rien ne pouvoit l'engager à le hâter ! Pour moi, me disoit Edélie, j'ai sauvé depuis longtemps ce que j'avois de plus précieux, j'ai confié à la duchesse de Palmis les lettres de mes parens, de mon frère, les vôtres, le beau livre de camées que vous avez fait pour moi, votre emblème de l'espérance, mes diamans, et mon testament: Ces discours me perçoient le cœur, et d'autant plus qu'il étoit impossible de la déterminer à devancer son mari dans les pays étrangers ; le compte Joseph, qui auroit dû le désirer, ne le vouloit pas ; et, victime de son devoir, Edélie n'éprouvoit pas la tentation ou même le désir de se soustraire au danger toujours croissant qui la menaçoit. Comme je l'ai déja dit, on ne sauroit trop admirer le courage que toutes les femmes montrèrent à cette époque ; j'en avois sans cesse un autre exemple sous les yeux : la bonne madame Thibaut, ainsi qu'un fort grand nombre de personnes dans la bourgeoisie, étoit

ce qu'on appeloit alors une *aristocrate*. Elle avoit fait passer en Allemagne son fils cadet, engagé dans les ordres sacrés. Trop franche pour dissimuler ses opinions, mais trop raisonnable pour les afficher, elle se conduisoit avec prudence, ne parloit à cœur ouvert qu'à ses amis; elle étoit, avec les autres, silencieuse et circonspecte, mais toujours prête à s'exposer quand il le falloit pour servir un infortuné, et même elle étoit capable de se trahir du premier mouvement quand son cœur étoit vivement affecté. Elle avoit la plus belle ame, et autant d'esprit qu'on en peut avoir sans culture; son langage, quoique moins défectueux depuis son mariage, étoit encore quelquefois ridicule par les expressions et les fausses liaisons, car (ainsi que je l'ai déjà dit) elle étoit fille d'une riche poissarde de la halle; mais on retenoit toujours de son entretien quelque chose de frappant et de bien pensé. Je trouvois, à l'entendre, le plaisir qu'on éprouve à lire Montaigne; ses phrases me faisoient sourire, et j'admirois ses idées. Un jour que j'avois dîné chez elle avec ma mère, on vint l'avertir que le commissaire alloit faire dans sa maison *une visite domiciliaire*. Grâce à

Dieu! nous dit-elle, ils viennent trop tard ; j'ai caché pendant trois semaines un malheureux gentilhomme, mais il est en Suisse depuis six jours, il ne trouveront rien.

Je restai pour être témoin de la visite du commissaire qui vint en effet; il étoit accompagné de deux autres hommes qui lui étoient entièrement subordonnés; il avoit l'air et le ton le plus insolent que j'eusse encore vu. Mais l'indignation mit madame Thibaut au-dessus de la crainte; elle le reçut avec sécheresse, et ne lui répondit constamment que *oui citoyen* ou *non citoyen.* Elle avoit l'air si calme et si noble, que le citoyen commissaire en fut frappé; je m'aperçus qu'il la regardoit avec étonnement. Il 'chercha partout avec affectation ; il ne restoit plus qu'un petit cabinet, madame Thibaut se contente de l'entr'ouvrir pour le faire voir ; le commissaire voulut y entrer, alors il découvrit le portrait du jeune abbé Thibaut, que sa mère n'avoit osé garder dans la pièce où elle recevoit du monde. Comment ! s'écria le commissaire, qu'est-ce que cette figure avec ce ridicule costume? Madame Thibaut ne répondit rien. Quoi ! poursuivit-il, est-ce que ce *petit calotin* est

ton fils ? A cette impertinente question, madame Thibaut, indignée, ne pouvant plus se contenir, regarde fixement le commissaire; et, avec une fierté dont rien ne peut donner l'idée, elle dit : Oui, gredin, et je m'en *fait honneur* Quoiqu'elle appuyât fortement sur la fausse liaison je m'en *fait honneur*, cette réponse si hardie ne m'en parut pas moins sublime, c'étoit le *qu'il mourut* des halles ; je frissonnai ; le commissaire et ses adjoints restèrent immobiles et stupéfaits ! . . . . . Ceci me prouva que la véritable grandeur est au-dessus de toutes les conventions sociales et littéraires ; et que, dans les situations périlleuses et les grands mouvemens de l'ame, l'élégance du bon goût et les règles de la grammaire ne sauroient ajouter à l'éloquence du sentiment et de la nature. J'étois convaincu que la vertueuse, l'héroïque madame Thibaut, venoit de se perdre ; dans ce temps, on étoit pour beaucoup moins condamné à la mort. J'arrangeois rapidement dans ma tête un discours que je comptois adresser au commissaire, quoique je n'eusse aucun espoir de le fléchir ; j'allois lui parler, lorsqu'il se retourna vers ses acolytes et leur dit : Il faut tout par-

donner au cœur d'une mère ! . . A ces paroles libératrices, je fus tenté de me précipiter aux genoux de cet homme. Comme tout est relatif, sa *clémence,* dans ce moment, me paroissoit aussi magnanime et aussi digne d'admiration que s'il eût pardonné le plus noir attentat contre sa vie. Il s'approcha de madame Thibaut, et lui fit une petite réprimande. Madame Thibaut, désarmée par sa bonté inattendue, lui répondit avec respect et reconnoissance. Il lui dit qu'il savoit qu'elle étoit au fond *très-bonne patriote ;* il la pria d'être parfaitement tranquille, et nous laissa tout émerveillés de l'heureux dénouement de cette scène.

Nous avons su depuis que ce *républicain,* qui affectoit un ton et des manières si rustres, étoit un excellent homme qui n'avoit pris l'emploi qu'il exerçoit que pour protéger les individus soumis à ce genre d'inspection ; et j'en ai connu plusieurs autres qui joignoient la même conduite aux mêmes sentimens(1). Vers le milieu de ce même jour, nous apprîmes la mort de Marat : l'assassinat de ce

(1) Tous ces faits sont exactement vrais

monstre fut l'une des plus courageuses actions que le faux héroïsme ait jamais produites, et le crime le plus graciable qui ait été commis durant la révolution. Quelques jours après, je suivis *la pompe funèbre* de Marat. J'avois déjà vu celle de Voltaire, dont tous les détails furent également burlesques et scandaleux; mais si cette parodie des cérémonies du paganisme fut ridicule, du moins c'étoient des honneurs rendus aux talens supérieurs d'un homme illustre, qui méritoit d'éclatans hommages si l'on eût laissé tomber dans l'oubli une trentaine de volumes qui déshonorent la collection de ses œuvres et sa mémoire. *La pompe* de l'*ami du peuple* (1) fut aussi païenne, beaucoup plus ridicule, et en outre elle fut odieuse par les horribles souvenirs qu'elle retraçoit. Le cortége étoit formé par les assassins des prisons, et par une cinquantaine de filles publiques habillées en *Vestales*. La *Maxima*, ou grande-prêtresse, portoit une cassolette renfermant *le feu sacré* (2). On passa devant l'égoût de Montmartre, et

(1) Historique.

(2) Historique.

les Vestales, suffoquées, demandèrent d'où venoit l'odeur affreuse qui empestoit l'air ; un inconnu qui se trouva là répondit, en montrant le cercueil de Marat, *c'est l'exhalaison du demi-Dieu* (1) ! Il est remarquable que, peu de temps après, les restes de Marat, arrachés ignominieusement du Panthéon, furent jetés dans ce même égoût (2). On doit s'étonner que l'homme qui osa insulter ainsi le *demi-Dieu*, au milieu de son apothéose, n'ait pas été mis en pièces par les septembriseurs ; il en fut quitte pour quelques invectives, parce qu'une grosse pluie, qui survint tout-à-coup comme à *la pompe de Voltaire*, donna de vives inquiétudes pour *le feu sacré* ; afin de le garantir, toutes *les Vestales*, crottées et retroussées jusqu'aux genoux, se mirent à l'abri dans des cabarets, où les suivirent tous les adorateurs de Marat (3).

(1) Historique.
(2) Historique.
(3) Historique.

CHAPITRE XIV.

Julien va aux clubs des Cordeliers et des Jacobins.— Il sauve madame de Volnis, qu'il va chercher et qu'il conduit aux frontières.

J'avois tant d'occupations, et je faisois tant de visites à mes amis républicains, que je n'avois pas encore pu aller aux Jacobins ; outre Danton, je cultivois avec soin Le Dru, Boutet, et quelques autres favoris des grands terroristes. Ces citoyens, tout en signant chaque jour des arrêts de mort, aimoient beaucoup à s'amuser. On faisoit sans cesse de la musique à leurs soupers, et je les ai vus souvent *s'attendrir* en entendant chanter des *cantabile*. Ma voix et ma guitare leur plaisoient extrêmement ; j'étois d'une complaisance sans bornes, quand je pensois que mon crédit auprès d'eux pourroit être utile à Edélie, et ce fut par la même raison

que j'allai à ces clubs, devenus à cette époque si extravagans et si sanguinaires. Florbel me prévint que j'y entendrois des choses épouvantables, mais qu'il falloit les écouter avec calme et ne pas donner le moindre signe d'improbation ou de surprise. Je promis d'être impassible, et nous allâmes d'abord aux Cordeliers ; je vis là des orateurs savetiers et porte-faix, et même leurs épouses et leurs amantes monter dans la tribune, et parler avec une grande force de poitrine contre les nobles, les prêtres, et même, avec plus de verve encore, contre *les riches*. Je remarquai entre autres une poissarde qui répéta plusieurs fois qu'il ne falloit plus souffrir de *préjugés mobilières ;* elle vouloit dire *nobiliaires,* mais personne de la société ne fit attention à cette petite méprise, et la harangueuse n'en fut pas moins applaudie. Au reste, j'observois que le plus grand plaisir de tous ces personnages étoit de contrefaire sérieusement le président et les membres des grandes assemblées: tous ces artisans, rassemblés là pour déraisonner à l'instar des chefs de la république, me représentoient des enfans mal élevés livrés à eux-mêmes, jouant à un vilain jeu, dont la

forme les divertissoit et les occupoit beaucoup plus que le fond, et se croyant hors de l'enfance, parce qu'ils imitoient ridiculement quelques manières des personnes qui les gouvernoient. Si on leur eût retranché la *tribune*, leur *président* et sa *sonnette*, et les *formules* de police établies à la Convention et aux Jacobins, ils auroient trouvé fort peu d'intérêt dans leurs assemblées. Nous ne restâmes là qu'un quart d'heure, et nous allâmes sur-le-champ aux Jacobins. Quand nous entrâmes dans la salle de leur club, je reconnus dans la tribune Garnier, mon perfide secrétaire, qui, en Suède, s'étoit si cruellement moqué de ma crédule vanité. On avoit récompensé, par une belle place, ses motions incendiaires, son impiété et les cruautés qu'il avoit exercées durant ses missions dans les départemens. Son discours à la tribune et ceux de tous les orateurs qui l'y suivirent furent également ridicules et odieux par le néologisme et par les principes. Florbel, assis près de moi, tourna plus d'une fois les yeux de mon côté ; il avoit armé ses regards d'une imperturbable indifférence ; mais il m'étoit facile de juger ses impressions par les mien-

nes. Quand on a le malheur de se trouver dans une semblable société, on éprouve un grand soulagement en reposant de temps en temps sa vue sur une personne que l'on croit honnête et raisonnable. A la fin de la séance, Boutet, Le Dru, et quelques autres, vinrent nous parler. Garnier même eut l'effronterie de s'approcher de moi d'un air de connoissance ; et, croyant sans doute m'embarrasser, il me demanda comment j'avois trouvé son discours. Boutet, par intérêt pour moi, se hâta de répondre que *je n'étois pas fort en politique*, mais que j'étois un bon patriote, et qu'il répondoit de moi. Le Dru dit la même chose ; ensuite je pris la parole, et j'assurai que j'avois trouvé tous les discours excessivement modérés. A cette assurance, Florbel ne put s'empêcher de me regarder avec l'expression de l'étonnement, pensant au fond de l'ame que j'aurois fort bien pu me dispenser d'une telle exagération, dont il me sut si mauvais gré, qu'il vint le lendemain matin chez moi me la reprocher. Mais, lui répondis-je, j'ai dit ce que je pensois.—Quelle folie! ils ont débité des extravagances atroces : tu n'as donc pas entendu Couthon proposer

de rédiger *un manifeste contre tous les rois pour les dénoncer au tribunal des peuples, afin* (a-t-il dit) *qu'ils ne puissent trouver ni une terre pour les porter, ni un soleil pour les éclairer* (1) ?—J'ai entendu tout cela.—Eh bien ! tu as trouvé ces orateurs bien modérés ?—Quoique je convienne très-volontiers que ces discours sont abominables, je n'en conviens pas moins qu'ils sont très-modérés. Ces jacobins sont disciples des philosophes modernes : tout ce qu'ils disent de plus révoltant se trouve exactement dans les écrits philosophiques, et en même temps ils ne vont jamais aussi loin que leurs maîtres. Ils ne disent pas tout-à-fait comme Raynal : *Peuples, voulez-vous être heureux, renversez tous les autels et tous les trônes ;* car, en renversant les autels du christianisme, ils en ont élevé à la *déesse Raison,* ils ont reconnu *l'Etre suprême et l'immortalité de l'ame,* mise en doute *dans le Dict. philosophique,* et même niée dans une infinité d'autres ouvrages du même auteur et de ses amis.

Les jacobins ont établi le divorce tant ad-

(1) Historique.

miré par les encyclopédistes; mais ils n'ont conseillé ni l'adultère ni la communauté des femmes, comme l'ont fait Voltaire, Helvétius etc. (1). Robespierre et ses complices ont fait massacrer tous les prêtres, mais ils n'ont pas prêché une croisade contre les chrétiens; ils n'ont pas ordonné de *les exterminer tous par le fer et par le feu* (2); ils n'ont pas dit qu'une courtisane est plus utile à l'état par son luxe, qu'une honnête femme ne peut l'être par sa charité(3); ils n'ont pas déclaré qu'il n'y a rien en soi d'honnête ou de malhonnête (4); ils n'ont pas décrété le suicide; nul d'entre eux n'a prescrit le plus horrible des incestes, comme une action nécessaire et vertueuse, et n'a dit qu'un père, qui a une fille disgraciée de la nature, est inhumain s'il n'est pas son

---

(1) *Dict. philosophique*, Livre intitulé : *De l'Esprit.*

(2) *Lettres de Voltaire.*

(3) Livre de l'Esprit.

(4) *Encyclopédie*, article *Aristipe* de Diderot. Dans son dictionnaire, Voltaire dit : *Nous n'avons* point d'autre conscience que celle qui nous est inspirée par le temps, par l'exemple, par notre tempérament, par nos réflexions. Mot *conscience.*

amant (1); nul enfin n'a mis au rang des préjugés la piété filiale et l'amour de la patrie (2). Toutes ces infamies seroient huées dans la tribune des jacobins. J'ai donc raison de dire qu'ils sont *très-modérés;* et, quand je songe à quelle école ces gens-là ont pris leurs principes, leurs mœurs et leurs opinions, j'admire leur conduite, leur douceur et leur sagesse. A ces mots, Florbel sourit, baissa la tête et ne répondit rien; et, un instant après reprenant la parole: Il est trop vrai, dit-il, que, dans les écrits des philosophes modernes, quelques phrases sur la vertu ne peuvent ni compenser ni expier de si monstrueuses erreurs, car elles n'y sont que des contradictions ridicules de ces détestables maximes. Nous prolongeâmes cette conversation, inépuisable en citations philosophiques, jusqu'à l'heure du dîner. Florbel convint que je connoissois beaucoup mieux que lui les ouvrages ency-

(1) *Dict. philosophique,* mot *suicide.* Sur l'inceste, voyez *le supplément du Voyage de Bougainville* par Diderot.

(2) Livre *de l'Esprit philosophique,* mot *bannissement.*

clopédiques. Lorsqu'on a toutes ces choses présentes à la mémoire, ajouta-t-il, on est bien autorisé à mépriser les principes et le caractère des auteurs qui ont ainsi profané leurs talens et souillé leurs œuvres, et s'il suffit de se respecter soi-même, pour ne pas appeler des *ignorans et des détracteurs du génie* ceux qui censurent avec la plus juste indignation de telles turpitudes. Heureux l'homme de lettres qui, durant une longue carrière, et dans ces temps orageux, bravant les clameurs et l'injustice de l'esprit de parti, dédaignant de vains éloges, et malgré les calomnies et les libelles, a constamment combattu ces pernicieuses erreurs depuis ses premiers essais jusqu'au bord de la tombe! Il trouvera dans sa conscience tous les dédommagemens de la haine persécutrice ; l'intrigue et la cabale ne déposeront point sur son cercueil, en dépit de la raison, du goût et de la vérité, ces guirlandes fragiles, ces couronnes éphémères, prodiguées de nos jours aux sophistes qui n'ont songé qu'à ménager le vice et à flatter les passions ; mais des regrets honorables et la reconnoissance des amis de la vertu, des mœurs et de la littérature feront

naître de ses cendres les seuls lauriers que le temps ne puisse flétrir. Mon cher Florbel, m'écriai-je avec transport, te voilà donc tout-à-fait converti ! Ah ! sans doute il est beau d'avoir eu toujours de tels sentimens, mais il faut peut-être encore plus de force d'esprit et de caractère, et plus de grandeur d'ame pour les adopter avec tant de franchise après de longues illusions. ...Je reconnois enfin, répondit-il, qu'il n'appartient qu'à la religion de donner une base à la vertu, un frein aux passions, et un but glorieux aux talens. Oui, repris-je, elle rend utile, et elle ennoblit tous les dons de la nature qu'elle sanctifie ! Sans elle, tout n'est qu'orgueil, petitesse, égoïsme ; c'est elle encore qui peut seule nous empêcher d'attenter aux droits de nos semblables ; c'est à elle, et non à la philosophie, que l'on doit l'abolition de l'esclavage. L'homme est naturellement porté à l'esprit de domination ; plus il a de talens, moins il est disposé à reconnoître ses égaux ; il voudroit n'apercevoir que des inférieurs : le chrétien ne voit et ne cherche que des frères. L'homme religieux est, par sa croyance, ses principes et sa doctrine, l'ami le plus sincère d'une

sage liberté et de l'égalité morale, la seule qui puisse exister sur la terre. Oui, repartit Florbel, c'en est fait, je ne veux plus désormais me ranger dans la classe de cette foule d'écrivains modernes, qui, semblables aux coquettes les plus méprisables, n'aspirent qu'aux succès de la séduction et d'un manége honteux, et renoncent à tous ceux de l'estime.

Florbel tint parole; de ce moment il se mit à travailler à un ouvrage plein de talent et d'énergie, dont le but étoit de combattre la philosophie moderne; il eut le courage de le publier avant le rétablissement de la religion, ce qui n'empêcha pas de dire et de répéter que Florbel n'étoit qu'un hypocrite (1); cependant nul littérateur n'a eu le

(1) Ce que les ennemis de la religion ont constamment dit de M. de La Harpe, à l'occasion de son excellent *Cours de Littérature*, dans lequel il combat la philosophie moderne avec tant d'énergie, une si puissante logique et un si beau talent! Il eut le courage admirable de débiter lui-même en leçons ce cours imprimé depuis. Ce fut au milieu des jacobins encore tout puissans, et des disciples passionnés de la philosophie moderne, qu'il osa faire entendre ces éloquentes réfu-

moindre intérêt à l'être, non seulement à cette époque, mais depuis la mort de Louis XIV jusqu'à nos jours; et certainement depuis 1789 jusqu'à présent, il y a eu tout à perdre, sans aucun espoir de gain pour les gens de lettres, à se montrer religieux.

Je m'oubliois avec Florbel dans un entretien qui nous intéressoit également l'un et l'autre, lorsqu'on vint me dire que Durand me prioit de passer dans son cabinet; je m'y rendis sur-le-champ. Durand me confia qu'il savoit avec certitude qu'on alloit bannir tous les nobles qui n'étoient pas incarcérés; et que ceux des provinces, plus malheureux encore, seroient tous envoyés aux tribunaux révolutionnaires, c'est-à-dire exécutés sans délai. Veux-tu, poursuivit-il, soustraire une femme

---

tations à l'époque de la décadence absolue de la morale et de la littérature; cet ouvrage a rendu un service immense, incalculable, aux mœurs et aux lettres; il doit immortaliser la mémoire de son auteur.

Cet éloge n'est dicté que par la conscience; celle qui le trace ici n'a jamais eu personnellement qu'à se plaindre de l'écrivain auquel elle rend ce juste hommage, depuis la publication d'*Adèle et Théodore* jusqu'à la mort de M. de La Harpe.

intéressante (madame de Volnis) à une mort inévitable et prompte, si on ne se hâte pas de voler à son secours?—Je consens à m'exposer à tout pour sauver l'innocence; mais, dans ce moment de crise, je ne puis m'éloigner d'Edélie. Malgré tout l'intérêt que je prends à madame de Volnis, reprit Durand, je n'exposerois pas pour elle mon ami le plus cher. Voici le fait, poursuivit-il, je suis chargé d'une opération de finance très-importante pour le gouvernement, et pour laquelle je dois envoyer deux ou trois agens sur les frontières de deux départemens, et même en pays étrangers; je te donnerai l'une de ces commissions à la faveur de laquelle tu pourras facilement faire évader madame de Volnis. Alors il entra dans le détail de son plan à cet égard, et je convins qu'il étoit sûr, et qu'il ne pourroit nous compromettre; mais j'ajoutai que je ne pouvois me résoudre à abandonner Edélie. Je te réponds d'elle sur ma tête, repartit Durand; d'ailleurs son danger n'a rien de pressant; tu seras de retour avant même que le décret contre les nobles soit publié; si l'on attente ensuite à la liberté de son mari, je saurai bien lui conserver la

sienne. Enfin, c'est par moi surtout que tu pourras la servir, et je te donne ma parole que veiller à sa sûreté sera ma principale affaire. Songe, mon ami, que si tu t'obstines à me refuser, l'infortunée madame de Volnis est perdue sans ressources, car il n'y a que toi au monde à qui je puisse confier un tel secret et donner une semblable commission. Enfin, tu cherches en vain depuis long-temps les moyens de faire passer une lettre au vicomte d'Inglar; cette course rapide t'en fournira l'occasion, puisque je t'envoie hors de la frontière. Cette dernière réflexion et l'idée qu'un refus refroidiroit Durand pour Edélie me déterminèrent; j'acceptai, et il fut convenu que je partirais le lendemain matin. Durand me remercia, comme si j'eusse sauvé sa propre vie; je lui avais tant d'obligations qu'il m'étoit doux sans doute de lui donner cette preuve d'attachement, mais je n'ai jamais fait un plus grand sacrifice à la reconnoissance et à l'humanité. En quittant Durand, j'allai chez Edélie; cette entrevue fut accablante pour moi. Je ne pouvois lui révéler un secret confié sous le sceau de la parole d'honneur la plus sacrée et d'où dépendoit la vie de mon

ami et celle de l'innocente personne que j'avois promis de sauver! La plus légère indiscrétion, un seul mot échappé de premier mouvement pouvoit les perdre l'un et l'autre! Il fallut non seulement me taire entièrement à cet égard, mais lui déclarer que je partois le lendemain matin pour sept ou huit jours, et que j'allois à soixante-dix-huit lieues! Sa douloureuse surprise m'arracha le cœur!.... Cependant elle ne se plaignit point, mais je ne vis que trop sur sa physionomie si expressive ce qui se passoit dans son ame! Je lui répétai que, malheureusement, Durand m'ayant désigné sans me consulter, je n'aurois pu refuser cette commission sans me rendre suspect, et sans m'ôter par conséquent tous les moyens de la servir dans l'occasion. A ces mots elle fit un sourire amer, en disant: Et si cette *occasion* arrive en votre absence? —Durand, qui est bien informé, m'assure qu'on n'a rien à craindre d'inquiétant jusqu'à mon retour: Oui, reprit-elle avec le ton d'une cruelle ironie, on vous attendra...Je levai les yeux au ciel, et je lui dis d'une voix tremblante que Durand m'avoit donné sa parole de faire son unique affaire de veiller

à sa sûreté pendant mon absence : Vous êtes bien heureux, répliqua-t-elle, de pouvoir compter sur la parole d'un ami. Ce reproche déchirant acheva de me désespérer. Oubliant que je ne m'étois décidé que pour son propre intérêt, je me trouvois coupable envers elle ; je me repentis avec une profonde amertume d'avoir pu consentir à m'éloigner d'elle, à l'abandonner quand je n'étois rentré en France que pour elle ; j'étois hors d'état de parler, je respirois à peine..... ...Après quelques minutes de silence, elle reprit la parole et me dit qu'on l'avoit avertie en secret qu'il étoit question de faire un décret qui exileroit de Paris tous les nobles ; je n'avois plus ma tête, et je répondis d'un air stupide que cela étoit vrai, et que j'étois venu pour l'en prévenir....Quoi ! reprit elle, c'est le moment que vous choisissez pour vous charger d'une commission d'affaires de finances qui va mettre entre nous une distance de quatre-vingts lieues!.....et pour plaire aux chefs de cet infâme gouvernement qui a proscrit ma famille, et qui va m'envoyer à l'échafaud !... Ah ! c'en est trop, m'écriai-je, c'en est trop... En balbutiant ces mots, je me levai pour sortir,

car je sentois que j'allois lui tout révéler.... Je m'élance vers la porte, j'entends la voix tremblante d'Edélie qui me crie: Adieu donc, Julien, adieu, sans doute pour toujours!... Cette voix gémissante pénètre jusqu'au fond de mon ame; je me représente avec horreur tout ce qui peut arriver dans mon absence... Des pleurs m'eussent soulagé; mais je ne versois pas une larme!...Il me fut impossible de supporter cet affreux saisissement et une si violente émotion; je chancelle; un nuage épais couvre mes veux, et je tombe sans connoissance sur le parquet.

En reprenant l'usage de mes sens, je me trouvai sur un canapé, et secouru par un valet de chambre qu'Edélie renvoya lorsqu'elle me vit rouvrir les yeux. Alors elle fondit en larmes: Julien, me dit-elle, l'état où vous êtes me prouve assez que vous savez aimer..... Pardonnez l'injustice d'un cœur facile à blesser, parce qu'il est sensible. Je suis sûre à présent qu'un motif vertueux vous décide à ce voyage, et qu'il ne vous est pas permis de me le confier...Rassurée sur vos sentimens, je vous vois partir sans inquiétude; il n'est pour moi qu'un genre de crainte: pour tout

le reste, j'ai du courage, et même de la sécurité.

O combien ce discours si tendre me soulagea! L'ame angélique de'Edélie devinoit vaguement mon secret!.....Cette douce idée me délivroit du poids affreux qui m'avoit si cruellement oppressé....Après lui avoir exprimé la plus vive reconnoissance, je la quittai avec une profonde douleur, mais du moins avec une puissante consolation.

CHAPITRE XV.

Conversation chez madame Thibaut.—Julien part et sauve madame de Volnis.

En quittant Edélie, j'allai dîner avec ma mère chez madame Thibaut. Je trouvai là son cousin Ponthieu, ce teinturier dont j'ai déjà parlé, et chez lequel j'avois déposé le portrait de la duchesse de Palmis; c'étoit un excellent homme, rempli d'honneur et de naïveté; il étoit Lyonnois, et il n'avoit quitté cette malheureuse ville qu'après avoir été témoin de toutes les horreurs que les jacobins y commirent. Il nous conta qu'après le siége, Couthon, l'un de nos *législateurs*, s'étoit transporté avec un grand appareil sur la place Bellecour, et que, là, un marteau à la main, il s'étoit approché d'une des superbes façades de la place, et, la frappant gravement avec son marteau *républicain*, il s'étoit écrié à haute voix, d'un ton solemnel :

Tombez, monumens d'orgueil, je vous condamne à être démolis au nom de la loi (1) Sans doute, dis-je, que cet ennemi de *l'orgueil* humain ; ce modeste Couthon, est un disciple de J.-J. Rousseau qui, dans ses écrits politiques, proscrit sans pitié les sciences et les arts ; mais si Couthon eût mieux suivi les conseils de son maître, et s'il eût été conséquent, il ne se seroit pas contenté de cette petite expédition ; et, pour nous rendre tout-à-fait *à la nature*, il auroit *démoli au nom de la loi* tous les autres bâtimens, et surtout les salles de spectacle, contre lesquels son maître a particulièrement déclamé, quoiqu'il ait eu la petite distraction de faire un opéra ; et l'on auroit promptement remplacé ces *orgueilleux* édifices par des huttes et des cabanes de terre et de feuillages. Bien heureux encore, reprit Ponthieu, que sa modestie n'ait pas brisé tous nos métiers, par haine des belles étoffes qu'on a la vanité d'acheter et de porter. A Paris, dit madame Thibaut, et dans les autres villes, ils ont détruit les tombeaux, dévalisé les églises ;

(1) Historique. Cette place fut en effet démolie, ainsi que plusieurs autres beaux édifices.

et, dans les provinces, ils ont abattu les châteaux et coupé les forêts ; et ils appellent cela, *régénérer* la France !...Oui, repris-je : " Sous " la monarchie, nos rois, pendant quatorze " cents ans, posèrent les premières pierres " des édifices publics ; et, dès la première " année du règne républicain, des législa- " teurs ont donné avec solemnité le premier " coup de marteau pour les démolir !. . (1)" Ce qu'il y a pis, ajouta Ponthieu, c'est de nous conter que chacun est libre de suivre sa religion, et de nous tuer tous nos prêtres, de nous fermer nos églises, et de nous empêcher d'être chrétiens. Nous en sommes réduits à baptiser nous mêmes, tant bien que mal, nos enfans, avec l'eau de notre pompe ou de notre fontaine sablée, sans parrains, ni marraines, ni curé ; c'est un triste baptême. J'ai mon petit bonhomme qui, pendant plus de trois semaines, n'a été baptisé que de ma façon ; enfin, j'ai déniché un brave ecclésiastique qui nous l'a rebaptisé.

Je félicitai Ponthieu sur ses sentimens reli-

(1) *Dict. historique* de MM. Chaudon et de Landine, article *Couthon* ; édition de 1810.

gieux. Parbleu, reprit-il, cela n'est pas étonnant ; j'ai été pour ainsi dire élevé par le respectable curé de Néronde, en Forès (1). Ce digne pasteur, mort sur la fin de 1777, avoit renoncé à de grands biens pour se faire prêtre ; il s'étoit réservé une forte pension, qu'il a toujours distribuée aux nécessiteux. Dans les années chères, il remplissoit ses greniers de chanvre et de blé pour les revendre aussitôt à bas prix ; il donnoit du travail aux pauvres, et faisoit apprendre des métiers aux enfans ; il se refusoit tout pour tout donner. Le premier dimanche de chaque mois, il invitoit à sa table douze habitans de sa paroisse, pour leur parler de leurs affaires, pacifier les contestations et prévenir les procès. Son presbytère tomboit en ruines, il le fit reconstruire à ses frais ; il visitoit les malades, et prenoit soin des vieillards, des infirmes et des orphelins. Moi, j'étois de ce nombre ; il me recueillit dés ma petite enfance, m'apprit mon catéchisme, paya mon maître d'école et l'apprentissage de mon état (2).

(1) Cet excellent curé s'appeloit *Duvernay*.

(2) Historique Voy. le dictionn. de MM. Chaudon, et article *Duvernay*.

Malgré ma préoccupation et mes chagrins, ce récit qui fut beaucoup plus détaillé que je ne le rapporte, m'intéressa vivement. Je me retirai à dix heures, et je partis le lendemain à cinq heures du matin. Je suivis exactement le plan que m'avoit tracé Durand. Madame de Volnis, avertie, vint me rejoindre dans la nuit, et déguisée en homme; je la conduisis hors de la frontière, et je lui remis, de la part de Durand, douze mille francs dont il lui faisoit l'avance et dont il croyoit bien lui faire présent. Avec cette somme, une émigrée raisonnable pouvoit fort bien vivre six ou sept ans; et, en les plaçant à fonds perdus, elle pouvoit assurer son existence.

Madame de Volnis me témoigna personnellement la plus vive et la plus tendre reconnoissance; elle me promit une éternelle amitié, et elle m'en inspira une très-sincère. Je ne l'avois jamais vue qu'en passant; je l'avois trouvée jolie, mais sans être frappé de sa figure; on regarde avec intérêt la personne à laquelle on rend un grand service; j'aimois à rencontrer son regard qui s'attachoit si tendrement sur moi, et je trouvois ses yeux ravissans; en tout elle me parut charmante sous ce dégui-

sement. Elle étoit faite à peindre, mais petite; âgée de vingt-cinq ans, elle avoit à peine l'air d'en avoir treize ou quatorze ; et, dans les auberges, je lui en donnois douze. Elle parloit bien l'anglois ; elle passoit pour être mon jockei ; et, sous prétexte de la délicatesse de son âge, et d'une prétendue chute de cheval que je supposai qu'elle avoit faite peu de jours auparavant, je la faisois mettre sur le strapontin de ma voiture. A vingt lieues de Paris, j'avois renvoyé mon domestique à Durand, en lui disant que j'avois oublié un papier important.

J'allai seul jusqu'à ma rencontre avec madame de Volnis ; alors, à la première petite ville, je dis que j'avois laissé, dans une auberge et entre les mains des chirurgiens, mon domestique qui avoit fait une chute, et j'en pris un autre qui fut très-persuadé que madame de Volnis étoit un petit jockei anglois. J'affectois, lorsque je pouvois être entendu, de lui parler, et toujours en anglois, avec une extrême sévérité, et même avec rudesse. De son côté, elle jouoit parfaitement son rôle, et elle se dispensoit de toute conversation avec les subalternes, en feignant de ne pas entendre

un seul mot de françois. Aux repas, elle me servoit très-adroitement à table ; et, comme mon austérité l'amusoit beaucoup, j'avois l'air, pour la moindre faute, de m'emporter contre elle et de la menacer de la battre. J'étois sûr que le domestique ne savoit pas du tout l'anglois ; et, quand il étoit seul en tiers avec nous, je lui disois, avec toutes les démonstrations de la colère, tout ce que je pouvois imaginer de plus galant. Un jour qu'elle ne put s'empêcher de sourire, je me précipitai vers elle, et j'eus l'air de lui tirer les oreilles ; elle joignit les mains et parut me demander pardon, et ce fut d'une manière si touchante qu'elle attendrit mon domestique qui implora sa grâce. Nous allions nuit et jour ; mais, faute de chevaux, nous fûmes obligés de coucher une fois en route.

L'auberge étoit pleine, à l'exception d'une chambre à un seul lit qu'on me donna ; mon domestique m'offrit de faire coucher avec lui dans une grange *le petit jockei* ; je répondis simplement qu'il passeroit cette nuit sur un matelas dans ma chambre. Nous nous couchâmes l'un et l'autre tout habillés. Lorsque nous fûmes seuls, je la conjurai de se mettre

sur le lit ; elle ne le voulut pas, parce que nous ne pouvions nous enfermer en dedans. Je fermai, je croisai mes rideaux, et je les attachai de son côté avec des épingles. Je sentois tout ce que devoit éprouver dans cet étrange tête à tête une jeune femme si chaste et si modeste, et je souffrois de son embarras. Elle resta éveillée plus d'une heure, quoiqu'elle dût être fatiguée. Je l'entendois soupirer ; ces soupirs et notre singulière situation me causoient un trouble que le souvenir même d'Edélie ne pouvoit dissiper !...Enfin, elle s'endormit. Une demi-heure après, elle prononça deux fois mon nom ; elle dormoit, mais elle rêvoit à moi !... Si mon cœur eût été libre, il auroit cessé de l'être après ce voyage.

En nous quittant, elle pleura et m'embrassa en m'appelant son second libérateur ; elle me chargea des plus tendres remercîmens pour Durand et sa femme, et elle me donna un anneau d'or, émaillé de bleu, en me demandant de le conserver toujours. Nous trouvâmes par delà les frontières un négociant étranger, ami intime de Durand, et qui, revenant de France, avoit promis à Durand de

recevoir madame de Volnis et de la faire passer en Angleterre. Il lui dit qu'il avoit reçu de madame Sophie Durand une somme d'argent pour lui acheter des habits et du linge; car madame de Volnis n'avoit pu emporter une malle, ni même un porte-manteau; mais ses vertueux amis avoient pensé à tout.

CHAPITRE XVI.

Julien retourne à Paris.—Nouvelles désastreuses qu'il apprend à son arrivée.

Mon voyage, pour conduire madame de Volnis, avoit été parfaitement heureux; nous n'éprouvâmes aucune contrariété; chargé d'une commission pour le service de la république, et muni de papiers qui portoient les signatures des hommes les plus redoutés alors, je trouvai partout confiance, bienveillance et *fraternité*. Mais, en revenant, je fus retenu cinq ou six jours de plus par les affaires que j'avois réellement à terminer, de sorte que je fus absent seize mortels jours. Je congédiai mon nouveau domestique à cinquante lieues de Paris, et je m'en passai tout le reste de la route, ce qui contribua encore à me retarder. En rapprochant de Paris, j'appris avec effroi que tous les nobles en étoient bannis; et, en

arrivant chez Durand, ma douleur et ma consternation furent au comble en trouvant Durand dans son lit, et fort malade encore; il avoit versé en cabriolet quatre jours après mon départ; il s'étoit cassé un bras, et en outre il avoit deux blessures dangereuses à la tête; cependant on répondoit de sa vie, mais seulement depuis quarante-huit heures. Ainsi, il n'avoit pu veiller sur Edélie !.....Sophie ne me permit pas de la voir. Je l'accablai de questions, elle n'y répondit d'abord que par des larmes. Je répétois avec égarement: Madame de Velmas ! madame de Velmas! qu'est-elle devenue?... Sophie pleuroit toujours, et gardoit le silence... Grand Dieu ! m'écriai-je, elle a péri !...du moins je subirai son sort, je vais aller me dénoncer. Arrêtez! arrêtez! me dit enfin Sophie, madame de Velmas vit, et nous la sauverons...Ces mots, *elle vit*, ranimèrent mon existence bouleversée...J'avois cru l'avoir perdue; et, en apprenant qu'elle vivoit, je ne pouvois plus rien entendre qui fût au-dessus de mon courage. Elle vivoit; je pouvois tout supporter, j'espérois tout. Quoi donc? repris-je, qu'est-il arrivé? où est M. de Velmas?...Ah !—Julien...—Eh

bien ?—L'infortuné comte Joseph a été seul dans sa terre ; à peine y étoit-il arrivé, que des brigands, des assassins l'ont investi...il a été massacré..! A ces paroles, pâle, tremblant, hors de moi-même, je tombe éperdu dans un fauteuil ; ma conscience me demandoit de la pitié, de la douleur, et je ne trouvois au fond de mon ame que le remords de n'éprouver qu'un sentiment inhumain, qui ressembloit à la joie... Edélie étoit veuve, elle m'aimoit, elle pouvoit disposer d'elle-même..... Je tâchois vainement d'éloigner cette pensée, elle remplissoit mon imagination et mon cœur, elle me dominoit, elle absorboit toutes mes facultés..... Enfin, reprenant ce triste interrogatoire, j'appris qu'Edélie étoit en prison dans une maison d'arrêt de la section des Piques, et de celle de Robespierre, située dans la rue de Joubert (1). Ma sœur avoit voulu la suivre, Edélie s'y étoit opposée, et l'avoit laissée dans sa maison avec une femme de chambre de confiance. Au moment où l'on avoit arrêté Edélie, Durand,

(1) Telle étoit cette prison, *protégée spécialement* (disoit-on) par Robespierre.

depuis six jours dans son lit, n'avoit même pu l'aider de ses conseils ; il étoit alors entre la vie et la mort, et avec un affreux transport au cerveau. Mais, hors de danger, il s'étoit sur-le-champ occupé d'elle. Comme les prisonniers se nourrissoient à leurs frais, ma sœur et la femme de chambre dont j'ai parlé, nommée Victoire, portoient chaque jour à Edélie son dîner, qu'elle alloit prendre elle-même à la grille qui fermoit la porte de sa prison. Durand, informé de ce détail, y avoit envoyé Sophie, qui avoit pris la place de Victoire, afin de lui parler. Elle avoit relevé son courage, en lui disant que Durand seroit convalescent sous peu de jours, et qu'il ne songeoit qu'à elle. Edélie n'avoit fait qu'une question, et qui m'étoit relative; elle demanda si je reviendrois bientôt. Sophie l'assura que ce seroit très-incessament. Edélie soupira, et dit : Il sera bien affligé ! et elle ajouta : Dites-lui bien que je lui prescris, pour lui et pour moi, la prudence et la modération. Ce récit me pénétra; je brûlois de trouver un moyen de me faire mettre en prison avec elle ; mais Sophie me fit sentir toute l'extravagance de cette idée, et combien il étoit important que

je restasse libre pour la servir. Elle me dit encore que sa prison étoit inspectée une fois par semaine par deux commissaires qui s'y rendoient tour à tour ; que l'un des deux alloit être envoyé dans un département ; qu'on nommeroit un autre commissaire pour la prison, et qu'il seroit bien à désirer que ce remplaçant fût favorablement disposé pour Edélie. Je pensai aussitôt à Le Dru, qui étoit de cette section, et je volai sur-le-champ chez lui, avant même d'aller voir ma sœur. Le Dru étoit sorti ; mais je trouvai Mathilde, qui me montra le plus vif intérêt pour Edélie, et qui me promit que son mari entreprendroit tout pour la servir. Elle me tint parole ; et, comme toutes les femmes à cette époque, elle fut héroïque en zèle, en bonté, en courage pour les infortunés proscrits qui eurent recours à elle.

Je vis enfin l'inconsolable Casilde, qui versa un déluge de larmes aussitôt qu'elle m'aperçut. Elle me conta que mon indigne ci-devant beau-père, le citoyen Landry, avoit voulu la reprendre, mais que ma mère s'y étoit opposée ; et que, d'après les lois du divorce relatives aux enfans, elle avoit eu gain

de cause dans cette contestation. Enfin, Casilde me fit frémir, en me disant que son père étoit l'un des commissaires de la prison de sa bienfaitrice, et non celui qui devoit quitter. J'étois bien certain que ce scélérat ne pouvoit faire que des noirceurs, car il n'étoit parvenu à gagner beaucoup d'argent qu'à force de crimes. Je convins, avec Casilde, que je l'accompagnerois le lendemain lorsqu'elle iroit porter le dîner à la prison. J'aurois pu y aller le jour même, mais je voulois faire prévenir Edélie. Je retournai chez le Dru, qui m'attendoit, et qui m'enchanta par son bon cœur et ses promesses. Il me dit qu'il étoit en fort *bonne posture*, parce qu'il avoit pour intime ami Legendre, un ancien *confrère et camarade d'enfance*. Legendre, comme on sait, étoit boucher, et il fut, de tous les jacobins en faveur dans ce temps, le moins cruel et le moins méchant; il avoit une sorte d'éloquence naturelle, qui lui donna dans les affaires une grande influence; il méprisoit l'argent, il accepta des places, mais ne s'enrichit point. Le manque d'éducation (il ne savoit ni lire ni écrire) lui fit prendre quelquefois la férocité pour de l'énergie; mais, en mille occasions,

il s'opposa, au péril de sa vie, aux atrocités que vouloient commettre les scélérats de son parti; quand il ne confondit point le crime avec la vertu, il le détesta. Ses actions et ses talens naturels fournirpient de puissans argumens pour prouver l'utilité de donner de l'instruction au peuple. Il est probable que si cet homme eût eu quelques lumières de plus, il auroit préservé la France de l'horreur et de la honte du règne de la terreur. Sa raison et, son éloquence perfectionnées, soutenues de sa naissance et de sa profession, lui auroient donné sur le peuple un suprême ascendant, et il étoit incapable, par ses sentimens, d'en faire un usage sanguinaire. Je restai toute la soirée chez Le Dru, et je lui passai de toute mon ame sa démocratie et ses raisonnemens politiques; je ne les trouvai pas saillans et spirituels, mais j'étois si bien disposé en sa faveur, qu'ils ne me parurent ni extravagans, ni ridiculement exprimés.

La grâce, l'élégance et l'esprit peuvent éblouir et charmer; mais on doit dire, à la louange du cœur humain, que l'ascendant de la bonté active et courageuse est mille fois plus puissant et plus vrai. Quels défauts,

quelles fautes même ne sont pas effacées par un élan généreux ! et, quand la conduite s'accorde avec ce premier mouvement, quel caractère n'est pas ennobli !.....

Je rentrai chez moi de bonne heure, j'avois besoin de me retrouver seul. Quelle révolution dans mon sort ! Je pouvois espérer, ou, pour mieux dire, j'espérois avec toute la vivacité de l'amour et toute celle de la jeunesse et de la présomption ! En osant enfin me livrer tout entier à ce sentiment jusqu'alors si timide, et combattu depuis les premiers jours de mon adolescence, combien je l'exaltois !... combien au fond de l'ame j'aimois ce système d'*égalité* qui me rapprochoit d'Edélie, et qui même, sans être adopté par elle, devoit toujours affoiblir dans son esprit l'orgueil de la naissance ; car une opinion générale qui n'offre rien de criminel agit toujours un peu sur nous, alors même qu'on se défend de la partager. Je me répétois avec transport : Elle m'aime, notre amour n'a plus rien de coupable, je serai son libérateur, et alors pourra-t-elle immoler de tels sentimens à un vain préjugé qui n'existe plus, et que les lois et la raison ont aboli ! Non sans doute, elle se

rappellera tous les sacrifices si multipliés et si douloureux que j'ai faits dans tous les temps à ses devoirs et aux miens, elle voudra récompenser cette passion constante, pure et silencieuse ! Je recevrai la foi d'Edélie, et Eusèbe lui-même approuvera notre union. Je deviendrai l'époux d'Edélie et le frère d'Eusèbe !... O bonheur, qui confond mon imagination !..... Non, je n'ai pas assez de force, assez de facultés pour me le représenter !....O providence ! jusqu'ici la vertu ne fut pour elle et pour moi que dans un combat perpétuel de cet amour qui naquit au milieu des jeux de notre enfance, et désormais ce même amour sera notre devoir le plus sacré !...

C'étoit ainsi que je m'enivrois d'amour et d'espérance ; mais ce délire même me livra bientôt à toute l'horreur des plus déchirantes inquiétudes ; je me peignois une telle félicité sous des traits si ravissans, qu'il me parut impossible qu'un mortel en pût jouir !....Edélie, d'une classe proscrite, gémissoit dans une prison ; elle étoit noble et riche personnellement ; pourrois-je la sauver, et fuir avec elle !.. Cette pensée me foudroya ; je me représentai d'horribles dangers, et toute la fé-

rocité des monstres qui nous gouvernoient !... Je ne vis plus qu'un échafaud. . Mon sang se glaça dans mes veines, et je tombai dans un morne désespoir.

Le jour me surprit dans cet affreux accablement, je ne m'étois pas couché, j'étois tout habillé, j'allai chez Le Dru chercher quelque consolation ; en effet, lui et sa femme parvinrent à me remettre un peu la tête, et je retournai moins malheureux chez moi, pour y attendre l'heure du dîner de la prison.

Avec quel trouble et quelle agitation je me rendis à l'hôtel de Velmas, où l'on permettoit à ma sœur de rester avec les femmes et les domestiques d'Edélie ! Je donnai le bras à Casilde, en me chargeant de porter la moitié du dîner, et nous allâmes ensemble et à pied à la prison. J'y trouvai un spectacle touchant ; c'étoient une vingtaine de jeunes personnes, les unes filles, et les autres épouses des prisonniers, toutes habillées en servantes, arrivées avant l'heure prescrite, portant les dîners et attendant à la grille (1) ; dans ce nombre

(1) Historique.

je reconnus la belle marquise de Palmis; avant la révolution, elle n'avoit que trop mérité par sa conduite la censure publique; mais, comme tant d'autres à cette époque, le malheur et les dangers de la situation de son mari enfermé dans cette maison l'avoient rendue à tous ses devoirs; elle s'approcha de moi en me disant tristement: On ne peut se rencontrer ici sans s'aimer! Je répondis que je n'avois pas oublié ses anciennes bontés et la reconnoissance que je lui devois. Elle soupira et m'invita à l'aller voir. Dans ce moment nous entendîmes un bruit qui nous annonçoit l'arrivée des prisonniers qui venoient chercher leurs dîners!....Au même instant chacun de nous s'approcha, ou, pour mieux dire, se précipita sur la grille avec tant d'impétuosité, qu'il sembloit que nous voulussions l'enfoncer...La plus violente palpitation de cœur et un tremblement universel me forcèrent à m'accrocher aux barreaux de fer de cette porte, car je ne pouvois plus me soutenir sur mes jambes!...La grande porte grillée de cette maison est cintrée et donnant sur une voûte assez profonde qui se prolonge jusqu'à la

cour (1). Je jetai un regard avide et pénétrant sous la voûte ; j'aperçus une multitude de figures décolorées qui s'avançoient précipitamment ; bientôt toute cette foule qui vint assaillir la grille disparut pour moi ! je ne vis plus qu'une femme en deuil, dont un long voile noir cachoit entièrement le visage ; elle resta un peu en arrière, parce qu'elle marchoit lentement ; son noble maintien étoit celui du recueillement de la douleur !.....Je ne pus méconnoître Edélie ! Ma sœur qui la reconnut aussi à ses lugubres vêtemens, à l'élégance de sa taille et à sa démarche, me dit tout bas qu'elle lui voyoit un voile abattu pour la première fois. Je fus frappé de l'idée délicate de bienséance, qui, dans notre première entrevue depuis la mort funeste de son mari, lui faisoit baisser ce crêpe noir, et mettre ainsi entre nos regards cette funèbre barrière !...Une si triste réflexion m'imposa naturellement une extrême réserve ; je n'osois lever sur elle des yeux qu'elle craignoit de

(1) Description exacte. Tout ce qu'on dira de cette maison sera également vrai.

rencontrer; et, à travers la grille, je lui présentai son dîner d'une main tremblante; et en gardant un profond silence. Elle soupira, et elle se pencha vers la grille pour me parler à l'oreille, et je recueillis ces paroles prononcées d'une voix basse et entrecoupée : *Demandez à notre ami de prier pour lui !*...Par ce mot, *notre ami*, elle désignoit l'abbé Desforges. Je répondis, ce qui étoit vrai, que l'abbé avoit déjà rempli ce pieux devoir. Elle s'inclina comme pour remercier, mais sans dire un mot de plus. Tandis que Casilde lui baisoit la main, elle glissa dans la sienne un petit billet, ensuite elle s'éloigna avec tous les autres prisonniers. Cette entrevue ne fut pas telle que je me l'étois représentée ; cependant elle me satisfit, j'en remportai un degré d'estime de plus pour celle que j'aimois passionnément.

Ma sœur me montra le billet d'Edélie, qui étoit écrit avec un charbon, et dans lequel Edélie me prioit de ne plus revenir à sa prison, parce que je ne pourrois y retourner sans me rendre suspect, et par conséquent sans m'exposer, et en m'ôtant tous les moyens de

la servir. Je sentis que cet ordre étoit raisonnable; je m'y soumis, mais il m'affligea ; j'aurois voulu du moins la revoir une fois sans voile!...

Je rendis compte à l'abbé des Forges de la commission qu'Edélie m'avoit donnée pour lui. Avant l'arrestation d'Edélie, il avoit plusieurs fois été lui dire la messe dans une cave (1). Depuis qu'Edélie étoit en prison, il avoit, dans le même lieu, célébré un office mortuaire ; il en fit un second suivant le désir d'Edélie, et j'y assistai avec Casilde, la femme qui prenoit soin d'elle, ma mère, madame Thibaut, ses enfans, Sophie, Durand et Pontieu. Je n'ai jamais entendu de messe avec plus de ferveur ! je me croyois transporté aux premiers temps du christianisme, sous ces empereurs païens, dont la barbarie immola tant de chrétiens ! Dans cette cave humide où l'on ne voyoit pour autel qu'une planche posée sur un tonneau, pour tout ornement qu'une petite croix de bois, la Divinité étoit

(1) C'étoit ainsi qu'on la célébroit alors, et au péril de la vie pour le prêtre et les assistans.

sans doute plus honorée qu'elle ne peut l'être dans le temple le plus magnifique, et au milieu de toutes les pompes religieuses. Le moindre bruit du dehors étoit si imposant ! ce pouvait être l'annonce de la mort ! Une délation, un simple soupçon pouvoit nous livrer à toute l'intolérance haineuse de l'impiété, et, en nous rendant les martyrs de la foi, faire en même temps une victime du prêtre sacrificateur. Beaucoup de messes se disoient alors à Paris avec ce mystère et ces dangers ; aucune n'a été troublée ; ce pieux secret n'a jamais été trahi.

Cependant, le troisième jour de mon arrivée à Paris, Sophie Durand me permit d'entrer dans la chambre de son mari ; nous pleurâmes ensemble, mais il m'apprit une heureuse nouvelle: Le Dru venoit d'être nommé l'un des commissaires de la prison d'Edélie. Ce même jour, Danton et quelques-uns de ces complices, équitablement jugés par des scélérats, reçurent le prix de leurs crimes, ils furent exécutés. En sortant de l'infâme tribunal qui l'envoyoit à l'échafaud, Danton dit ces paroles remarquables : *C'est à pareil jour que celui-ci*

que j'instituai le tribunal révolutionnaire! j'en demande pardon à Dieu et aux hommes (1). Du moins ce misérable, en allant à la mort, reconnut la Providence. Quoique j'eusse eu, comme artiste, quelques relations avec Danton, Hébert, et Chaumette, qui périrent avec lui, la chute de ces scélérats ne me fit aucun tort; je passois avec raison pour être incapable de me mêler d'une intrigue; je n'avois point d'ennemis, à l'exception de Garnier qui n'avoit osé me dénoncer comme ayant été attaché au vicomte d'Inglar, dans la crainte que, par représailles, je ne déclarasse publiquement qu'il avoit été, pendant six ans, valet de chambre du vicomte. Les jacobins, puissans alors, étaient nés dans la lie du peuple; et, malgré leur mépris affecté pour la noblesse, ils rougissoient tous de leur naissance, et tâchoient d'en dissimuler la bassesse autant qu'il étoit possible. Comme en général ils n'avoient jamais eu de relations avec les gens de bonne compagnie, ils ignoroient complé-

(1) Voyez tous les journaux du temps et le *Dict. historique* de MM. *Chaudon* et de *Landine*, article *Danton*.

tement tous les détails de leur intérieur. Ainsi Garnier n'avoit pas eu de peine à cacher ses anciens rapports avec Eusèbe; tout ce qu'on en savoit aux Jacobins, c'est qu'il l'avoit remplacé en Suéde. D'ailleurs me voyant fort discret à son égard, et sans aucune ambition, il n'avoit nulle raison d'être animé contre moi; cependant un témoin de son ancienne condition l'importunoit, et, certain que je ne pouvois l'estimer, il me haïssoit; mais il n'auroit osé chercher à me nuire et me persécuter ouvertement, et c'etoit beaucoup. Dans un temps de factions, les talens de pur agrément sont une espèce de sauve-garde, on ne hait que ceux qu'on redoute, et l'on ne craint point un homme qui peint, qui chante, qui paroît ne s'occuper que des arts, et qui ne montre aucune espèce de prétentions à l'esprit. Ainsi j'étois sans inquiétudes personnelles; je m'étois formé une excellente réputation d'incapacité qui me mettoit à l'abri de tout et des ignominieuses faveurs du gouvernement; je me montrois si frivole, si ignorant et si niais, qu'il étoit impossible que l'on eût la pensée de m'offrir un emploi. J'étois à cet égard une espèce de petit Brutus, non pour

renverser le tyran, mais pour n'en pas être écrasé.

Boutet, chez qui j'allois sans cesse jouer de la guitare et chanter, s'occupoit beaucoup, en reconnoissance, du soin de me donner des pratiques ; il engagea un de ses amis, membre du *comité de salut public*, le citoyen Publicola Cochon (1), à se faire peindre en miniature, et je fus choisi pour transmettre à la postérité les traits de cet intéressant personnage. Boutet vint un matin pour me mener, place *Marat*, chez le citoyen Cochon. Boutet me paroissant mieux mis que de coutume, je lui demandai pourquoi il étoit si paré : C'est aujourd'hui *la fête du bonheur* (2), répondit-il, et je dois à cette occasion me trouver à un *banquet fraternel*. Je souris en pensant que ces austères républicains s'enivreroient *fraternellement*, comme à la fête de la *frugalité* ; car ils n'avoient que cette manière de célébrer leurs fêtes. Nous sortîmes ensemble et en fiacre ; à peine étions-nous au

(1) Il y avoit en effet à ce comité un citoyen de ce nom.

(2) Voyez *Almanach national*.

bout de ma rue que nous entendîmes un bruit affreux et un tumulte effrayant ; je mis la tête à la portière, et je vis une nombreuse troupe d'hommes avec des bonnets rouges et armés de piques, qui s'avançoient avec toutes les démonstrations de la fureur ; je demandai à Boutet si c'étoit là une procession *en l'honneur du bonheur* ; au lieu de me répondre, Boutet se hâta de crier au cocher de prendre un autre chemin beaucoup plus long qu'il lui indiqua. Le cocher obéit ; et Boutet m'adressant la parole : Je sais ce que c'est, dit-il. Eh bien ! repris je.—Eh bien !...tu es discret et patriote, on peut te parler franchement ?—Je n'entends rien à la politique, mais j'aime et je veux la liberté, l'égalité, *l'indivisibilité*, et je n'aurai jamais d'intelligence avec *Pitt* et *Cobourg*.—C'est tout ce qu'il faut.—Dis-moi donc ce que veulent les forcenés que nous venons de rencontrer ?—C'est une insurrection que nous avons *organisée hier soir*. Comment ?—Oui, nous avions besoin d'une insurrection ; la liberté est en danger, et par conséquent la tranquillité publique.—Et, pour rétablir la tranquillité, vous faites faire ce tapage-là ?—Cela te passe ?—Je te crois sans

te comprendre ; mais comment *organise-t-on* une insurrection ?—Très-simplement : on fait distribuer adroitement deux cent mille francs d'assignats à un certain nombre de *sans-culottes*, dans chaque section, en les invitant à se rassembler et à agir pour la chose publique (1).—Pourquoi dis-tu qu'il faut leur distribuer *adroitement* des assignats ? Il ne faut pas d'*adresse* pour faire recevoir de l'argent.—Si fait, parbleu ! avec ce diable de peuple françois, il en faut quand il est question de le mettre en rumeur ; dans ce cas, il ne veut pas être payé. Comme l'insurrection lui fait perdre des journées de travail, on lui offre l'argent en forme de dédommagement équitable, sans quoi il ne le prendroit pas. Ah ! je te réponds qu'il n'y a pas de pays au monde où la populace soit plus difficile à mener, elle ne fait rien chez nous que par enthousiasme ; et si nous n'avions pas eu un Mirabeau et nos autres orateurs, les assignats n'auroient agi que sur un bien petit nombre de la plus vile canaille ; mais on n'auroit ja-

(1) Cela se passoit exactement ainsi. Voyez l'article de *Danton* déjà cité du *Dict. de Chaudon, etc.*

mais pu former de grands rassemblemens. Le François, surtout parmi le peuple, méprise naturellement l'argent. On le séduira plutôt avec une bouteille de vin, que l'on boira avec lui en causant amicalement, qu'en lui donnant sèchement de l'or; il accepteroit peut-être l'or, mais il ne feroit rien du tout. N'as-tu pas vu après des pillages *organisés* dans Paris, n'as-tu pas vu des sans-culottes rapporter à la Convention, et déposer sur le bureau, des sommes considérables en assignats trouvées dans les cassettes et les secrétaires?... Oui, ce peuple ne se vend point; on ne peut l'entraîner qu'en le fanatisant. C'est ce que nos *immortels* philosophes ont bien préparé dans leurs *sublimes* ouvrages, et ce que nous avons achevé par nos écrits, nos feuilles périodiques, nos harangues et nos discours (1).—Quel est donc le but de ces sans-culottes mis aujourd'hui en insurrection?—" De se rendre dans les assemblées

(1) Quoique M. de Voltaire ait écrit; *Laissez lire et laissez danser, ces deux amusemens ne feront jamais de mal au monde. Dict. philosophique,* article *Liberté d'imprimer.*

« de sections pour y délibérer, à coups de « chaises et de bancs, contre les royalistes « qui voudroient s'opposer à des mesures « importantes, et nous récompenserons ces « orateurs en raison de la force de leurs « poumons et de celle de leurs poignets(1). »

J'écoutai ces explications avec un effroi muet et un air stupéfait que Boutet prenoit pour le dernier degré d'étonnement d'une vive admiration. Il convint pourtant que plusieurs moyens violens employés par les patriotes répugnoient à son caractère ; mais il étoit soutenu, ajoutoit-il, par la ravissante perspective de la *perfectibilité* morale vers laquelle nous marchions à pas de géant, par l'intérêt du genre humain et du bonheur de la postérité. Boutet avoit dit de bonne foi toutes ces extravagances dans les deux premières années de la révolution, et maintenant il ne les répétoit que pour s'étourdir sur ses remords et pour dissimuler ses secrètes frayeurs. Après avoir donné la première séance au citoyen Cochon, je rentrai

(1) Voyez encore l'article de *Danton* déjà cité de *Dict. de Chaudon.*

chez moi. Je trouvai dans ma chambre Florbel qui m'attendoit; je m'effrayai en lui voyant un bras en écharpe et une béquille à la main: Rassure-toi, me dit-il, tu contrefais le niais pour échapper à la politique jacobine; et moi, je fais l'impotent, afin de me dispenser d'aller à ce club devenu véritablement infernal, et le bon docteur Couad, par son témoignage, seconde parfaitement cet innocent artifice(1). Florbel me dit ensuite qu'il alloit se renfermer chez lui et se livrer entièrement à la littérature. Comme avant la révolution il avoit intimement vécu dans la meilleure compagnie de l'ancienne société, je lui conseillai de s'amuser à la peindre, afin de reposer son imagination si souvent souillée par des tableaux hideux et grotesques. C'est mon projet, reprit-il, et je ne prendrai assurément pas pour modèle les *Contes* très peu *moraux* de M. de Marmontel. Il est fâcheux qu'un littérateur si estimable ait eu la malheureuse prétention de peindre ce qu'il n'avoit ni étudié

(1) Cet excellent médecin, ainsi que plusieurs autres, se conduisit d'une manière admirable sous le règne de la terreur.

ni observé, et qu'il ait donné, pendant trente ans, aux étrangers et aux provinciaux, une aussi fausse idée des gens de la cour et du grand monde. L'ignorance de quelques *usages* ôte de la vérité aux tableaux, mais ne corrompt personne; il n'en est pas ainsi de l'ignorance des mœurs, du ton, du langage. Dans les contes dont nous parlons, on voit toujours les hommes qui ont dans la société, de brillans succès, afficher les plus vils sentimens, et s'exprimer avec la perversité la plus grossière; peintures aussi fausses que ridicules, et personnages qui eussent à peine été soufferts dans la plus mauvaise compagnie. Un auteur, qui avoit alors passé quinze ans à la cour et dans le plus grand monde, fit, sous ce rapport, une critique des *Contes moraux*, dont M. de Marmontel reconnut lui même la parfaite justesse, puisque, deux ans après, faisant une nouvelle édition de ses contes, il supprima de l'ancienne préface cette phrase : *Si ces contes n'ont pas le mérite de peindre le monde, ils n'en ont aucun.*

Je félicitai Florbel du parti qu'il prenoit enfin de se donner sans réserve à la littérature. Se livrer entièrement à la composition d'ou-

vrages d'imagination, est la plus sûre manière de se distraire des chagrins causés par ces grands bouleversemens politiques, qui font voir les hommes sous un jour si peu favorable. Oui, me disoit-il, l'esprit de parti commande impérieusement le mensonge, la ruse, l'artifice. On passeroit bientôt pour un sot ou pour un lâche, si, en entrant dans une faction, on étoit décidé à rendre justice aux vertus et aux talens de tous les individus des autres partis. Quand les hommes se combattent par le fer et par le feu, ils n'ont nul besoin de se calomnier; le canon, le nombre, l'art militaire décident la querelle; mais lorsque, liés par association, on ne se combat que moralement, la fraude, la mauvaise foi, l'injustice, sont les armes les plus meurtrières; ne les pas trop aiguiser est la plus grande générosité des honnêtes gens qui se sont engagés ainsi. On peut être parfaitement équitable dans une discussion particulière, on ne l'est jamais dans une discussion générale qui se prolonge tant qu'on reste uni à un parti; exagérer au dernier excès les talens de ses amis, déprécier en tout ses adversaires, c'est seulement ne pas trahir sa cause. Les gens sans principes, dans ce cas,

poussent le zèle jusqu'à la calomnie la plus atroce ; l'homme qui se respecte se refuse les personnalités ; mais, dans mille occasions, il prodigue, contre son goût et ses lumières, ou les éloges outrés, l'admiration sans estime, ou les dédains affectés, et les critiques injustes. —Ainsi donc, quand on s'engage dans un parti, il est impossible d'y conserver une parfaite droiture.—Absolument impossible.—Cependant il existe toujours une bonne cause, et dans celle-là ?...—Dans les premiers momens d'un grand bouleversement, par exemple, d'une révolution, la bonne foi peut se trouver partout ; dans l'erreur et dans la vérité on agit par conviction, par enthousiasme ; et si l'on n'est pas équitable, c'est sans duplicité ; l'injustice produite par les premiers élans de la passion est de l'aveuglement, et non de la fausseté. Mais quand le gouvernement est organisé, et que les partis restent formés et se maintiennent, on s'y corrompt toujours sous le rapport de la franchise, qui se perd peu à peu dans une lutte continuelle de sentimens opposés et d'opinions diverses.—Il faut donc rester neutre ?—Cela est impossible avec de l'ame et de l'esprit. Il est un moyen

de ne pas l'être que ne choisira jamais l'ambition, car il ne donnera ni amis, ni partisans, ni prôneurs, et moins encore des places et de la fortune.—Et quel est ce moyen?—D'abandonner la politique à ceux qui en ont fait une étude particulière, et néanmoins de rester intimement lié à la seule bonne, par la morale, unique base solide des gouvernemens.—Mais on te dira qu'on est alors d'un *parti*, celui des gens religieux?—Oui, mais on peut en être sans *enrôlemens*, sans brigue, sans intrigue. Un homme de lettres n'a pas besoin de chefs; il a deux guides, l'évangile et sa conscience, qui, réunis, n'égarent jamais, quand il ne se permet point des discussions qu'il faut en général laisser aux théologiens, et qu'il parle seulement en moraliste. Avec cette morale à laquelle l'esprit humain n'ajoutera jamais un degré de plus de perfection, parce qu'elle est divine, on aura toujours raison; et, dans ce parti séparé de la politique, si l'on n'est ni un imbécille ni un hypocrite, on conserve toute sa droiture, puisque la religion réprouve également l'animosité, la haine, le ressentiment et le mensonge *officieux*, car elle défend expressément de faire *un petit mal*, même

avec l'intention de *produire un grand bien*. Ainsi l'on soutient avec vigueur les principes ; mais si la piété est éclairée, si elle n'est pas seulement un prétexte, on ne hait point ses ennemis, on leur rend justice dans les choses qu'on peut louer en eux ; et, loin de chercher à se venger, on pardonne toujours, en sachant néanmoins qu'en montrant ces sentimens et ce caractère, on ne peut paraître redoutable même aux plus foibles adversaires, et qu'on encourage ainsi l'injustice et la calomnie.— Eh, qu'importe ! puisqu'on est sûr au moins d'obtenir les suffrages des gens de bien, de jouir de la paix de l'ame, et de laisser après soi des ouvrages estimables !...—Oui, je vais composer des romans et des contes moraux sous toutes les formes ! Quel plaisir de s'arracher à tout ce qui se passe sous nos yeux, pour se créer à son gré un monde tout nouveau, en y plaçant des personnages suivant son cœur, en traçant les portraits des amis qui nous restent et de ceux que nous avons perdus, en rappelant les belles actions oubliées ! Quel bonheur de passer dans ce temps-ci sept ou huit heures, renfermé dans son cabinet, avec une société charmante d'hom-

mes et de femmes, dont toutes les pensées les plus intimes sont les vôtres ; de vivre se crêtement ainsi tous les jours avec des héros parfaits, des héroïnes incomparables, sans la moindre crainte de les voir jamais se démentir ; de se séparer des calomniateurs, des ingrats, des méchans, de son pays bouleversé, et de se trouver *émigré* (sans sortir de sa chambre), entouré d'êtres charmans, qui ne vous quittent point, qui font les délices de votre retraite, qui vous suivent dans vos promenades solitaires, qui vous procurent de ravissantes rêveries, dont l'image embellit vos songes, et que vous retrouvez toujours à votre réveil ! Enfin n'est-il pas enchanteur de s'occuper habituellement des sentimens les plus généreux, les plus doux, d'exalter son ame par l'enthousiasme de la vertu et par les tableaux les plus touchans que puissent offrir l'amour, la reconnoissance et l'amitié ! N'est-ce pas là s'entourer de roses, de fleurs, de parfums délicieux, sur le bord d'un abîme, en fixant les yeux sur un ciel sans nuage, que l'on croit voir entr'ouvert ?...Mon cher Florbel, m'écriai-je, tu me charmes ! Je ne me lasse point de t'écouter ; ta conversion est

bien sincère, car elle a doublé ta vivacité naturelle et ta verve (1). Mon ami, reprit-il en me serrant fortement la main, cela doit être; dans l'abjuration de l'impiété le ciel est promis aux hommes vulgaires, mais il est donné sur la terre même aux cœurs sensibles et aux têtes vraiment poétiques. Je ne pus m'empêcher de rire de cette nouvelle prétention littéraire; c'étoit bien là une saillie de poète dévot; et il lui en échappoit sans cesse de ce genre; je n'ai jamais vu de dévotion plus exaltée, plus franche et plus aimable que la sienne.

(1) On a fait la même remarque sur la conversion de M. de La Harpe.

CHAPITRE XVII.

Par une invention ingénieuse, Julien trouve le moyen de correspondre tous les jours avec Edélie.—Journal de cette dernière.

Cependant toujours occupé d'Edélie, j'allois presque tous les soirs, avec un chapeau rabattu sur les yeux, rôder autour de sa prison. Je savois qu'elle logeoit sous le toit dans une espèce de grenier ; la fenêtre de sa chambre donnoit sur la cour qui étoit fort petite ; je remarquai que cette fenêtre, en face de la maison voisine, plongeoit sur l'entresol de cette maison ; et, par un bonheur qui me combla de joie, ce petit appartement devint vacant six semaines après. Je le louai aussitôt, sous prétexte qu'un ami absent m'avoit chargé de lui arrêter un logement. Edélie m'avoit fait défendre par ma sœur de lui écrire ; il étoit très-dangereux, en effet, de hasarder une lettre. Je savois de ses nouvelles

avec détail par Le Dru qui, comme je l'ai dit, étoit un des commissaires de la maison; il me dit qu'elle étoit belle comme un ange, mais pâle, triste, silencieuse; qu'elle se promenoit quelquefois dans la cour, où il y avoit un égoût dont l'odeur étoit insupportable; qu'Edélie avoit proposé à ses compagnons d'infortune de tirer de l'eau d'un puits placé près de l'égoût, et de jeter tous les jours dans le ruisseau infect qui couloit dans la cour une grande quantité de seaux d'eau; que chacun s'étoit mis à l'ouvrage, et qu'Edélie, malgré sa délicatesse physique, se distinguoit dans ce genre d'exercice (1). Combien ce récit me toucha! combien j'étois attendri en me représentant cette figure élégante, semblable à la belle Rachel de l'Ecriture sainte, penchée sur le bord d'un puits, et ces mains délicates, meurtries par une grosse corde, tirant avec effort un lourd seau d'eau!...Je lui envoyai par Casilde des pots de fleurs, et je lui fis dire que j'avois loué l'appartement qui étoit sous ses yeux dans la cour voisine. Je ne l'avois point encore vue à

(1) Ce détail est vrai.

sa fenêtre, que je n'osois regarder de la mienne qu'à travers une jalousie; enfin Edélie, non voilée, mais enveloppée dans de longs crêpes noirs, se montra à sa fenêtre. Je ne levai point ma jalousie; mais je l'agitai doucement pour lui faire connoître que j'étois là. Elle s'établit à sa fenêtre; et, les yeux tristement tournés de mon côté, elle y resta plus d'une heure et demie. Tous les jours suivans se passèrent de la sorte; enfin, comme les trois premiers mois de son deuil étoient passés, je hasardai de lever ma jalousie. Voulant mettre en pratique un stratagème que j'avois inventé pour lui écrire, je commençai par regarder la façade de sa prison; et, voyant qu'Edélie seule étoit à sa fenêtre, je posai sur mon petit balcon un grand châssis couvert d'un papier blanc, sur lequel j'avois tracé ces mots en très-grosses lettres: *Pouvez-vous lire?* Comme mon châssis étoit légérement incliné, que sa vue plongeoit sur mon balcon, et que j'avois parfaitement calculé la distance, cette ruse eut tout le succès désirable. Edélie me fit un signe qui m'en assura: alors j'ôtai cette feuille de papier, à laquelle je substituai successivement une douzaine d'autres feuilles

écrites de la même manière, et qui contenoient plusieurs avertissemens que je voulois lui donner, entre autres celui de se méfier dans tous les momens de mon exécrable beau-père Landry, l'un des commissaires ; je lui disois en même temps qu'elle pouvoit se fier sans réserve à Le Dru (1). Le lendemain, Edélie m'en fit remercier par Casilde. Enhardi par l'approbation d'Edélie, mais n'osant encore lui parler directement de mes sentimens, j'écrivis sur mon châssis des réflexions générales, qui toutes se rapportoient à nos amours et à notre situation. J'avois envoyé à Edélie des crayons, des couleurs et du papier, et je vis avec un plaisir inexprimable qu'elle les employoit à écrire rapidement tout ce qu'elle lisoit sur mon châssis. Recueillir ainsi mes pensées, dont elle étoit le seul objet, c'étoit me répondre. Comme elle m'avoit fait demander par ma sœur de lui envoyer de la musique, je fis pour elle cette romance que lui porta Casilde.

(1) Feu M. de Monville, par l'avertissement le plus utile, sauva la vie à une jeune prisonnière de cette maison en employant le même stratagème.

L'ESPERANCE.

ROMANCE.

Fille du ciel, ô divine Espérance !
Consolatrice de l'absence,
Viens adoucir ma secrète douleur !
Mais timide et mystérieuse,
Toujours pure et silencieuse,
Renferme-toi dans le fond de mon cœur !

J'ai tout perdu ! que ta douce magie,
Soutien de ma pénible vie,
M'offre du moins une ombre de bonheur.
Mais timide, etc.

Je ne veux point d'enivrantes chimères ;
Garde pour les amans vulgaires
L'illusion de ton prisme enchanteur.
Mais timide, etc.

Ah ! n'ôte point à mon ame attendrie
Ses regrets, sa mélancolie !
Unis ton charme à leur triste douceur !
Mais timide, etc.

Le soir même, quand la nuit fut tout-à-fait tombée, je chantai à ma fenêtre cette romance en m'accompagnant de la guitare. Trois ou quatre jours apprés, Casilde me remit de la part d'Edélie un petit journal, qui étoit écrit

de sa main, et qu'elle avoit fait pour moi. Les détails en sont si curieux, que mes lecteurs me sauront gré de le transcrire ici, d'autant mieux qu'il est très-court (1).

Journal d'Edélie.

" Après l'événement funeste qui m'impose " un deuil si profond, une douleur éternelle, " je fus *mise en surveillance*, et on me donna " un garde ; c'étoit un officier de l'état-major " de Paris, et qui vint loger chez moi. Il avoit " les nobles sentimens d'un militaire françois, " et je n'ai eu qu'à me louer de lui.

" Le malheur et le sentiment avoient telle- " ment élevé Casilde au-dessus de son âge, " qu'elle étoit devenue pour moi une amie " aussi courageuse que fidèle, et que je con- " sultois sur mes projets et sur mes affaires " comme si elle eût eu vingt-cinq ans. Elle " couchoit dans ma chambre, et souvent nous " passions la nuit entière à parler de notre " infortune, de nos craintes et de nos espé-

(1) L'auteur de cet ouvrage possède l'original de cet intéressant journal : ce qu'on va lire en est la copie la plus exacte, et même la plus littérale, à l'exception de deux ou trois phrases ajoutées par l'auteur.

" rances. Une nuit, vers trois heures du
" matin, nous causions encore lorsque j'en-
" tendis un grand bruit sur l'escalier; ce qu'il
" y a d'inconcevable, c'est que, vivant dans
" des transes continuelles, je n'eus aucune
" idée que ce fût pour m'arrêter; à force de
" l'avoir cru, l'habitude m'avoit enfin tran-
" quillisée sans raison. Mes sensations à cet
" égard étoient épuisées; je pensai simple-
" ment qu'on alloit chez le boulanger, parce
" qu'alors, pour avoir du pain, on étoit obligé
" de partir dans la nuit. Enfin, ma porte s'ou-
" vre; ma femme de chambre, pâle comme
" la mort, à qui on n'avoit pas laissé le temps
" de me préparer, entre tout-à-coup tenant
" une lumière, et suivie de huit hommes ar-
" més de piques, avec des bonnets rouges et
" des sabots, qui faisoient un bruit effrayant
" sur mon parquet. L'un d'eux, déployant un
" grand papier, me signifie que, par un arrêté
" du *comité de salut public*, je dois être me-
" née en prison. Un second arrêté du comité
" ordonnoit que le généreux officier qui me
" gardoit seroit aussi conduit en prison. Ces
" hommes ensuite visitèrent toutes mes cas-
" settes, tous mes meubles, ouvrant tous les
tiroirs, bouleversant tous mes papiers, met-

" tant à mesure les scellés, et accompagnant
" toutes ces actions des discours les plus bru-
" taux. Je fus obligée de me lever et de m'ha-
" biller devant eux. Casilde, baignée de lar-
" mes vouloit absolument se renfermer avec
" moi. J'eus beaucoup de peine à lui faire
" comprendre qu'elle me seroit mille fois plus
" utile en restant chez moi qu'en me suivant.
" Elle répétoit toujours avec un accent qui
" pénétroit jusqu'au fond de mon cœur: *Mais*
" *avec vous, je partagerois votre danger!*
" Je sortis donc de chez moi au milieu de la
" nuit, escortée de douze hommes armés, car
" il en étoit resté quatre pour garder la porte.
" Ils avoient quelques flambeaux; ils me con-
" duisirent ainsi à pied jusqu'à la maison d'ar-
" rêt, en me répétant d'un ton goguenard que
" j'y serois fort bien, puisque cette section
" des Piques étoit celle de Robespierre, et
" que je serois sous sa *protection*. Arrivée à
" la prison, on me fit entrer pour attendre
" qu'on eût décidé où on me mettr. it. Je trou-
" vai là des figures de trés-mauvaise humeur,
" parce qu'on les avoit réveillées. Après une
" demi-heure d'allées et de venues, tout mon
" cortége partit. Le concierge me dit de le
" suivre; et, accompagné de son porte clefs,

" ayant sur ses épaules un vieux matelas déchiré, il me fit monter au grenier de cette
" maison. On ouvre une porte, on jette mon
" matelas au milieu d'une chambre, on m'y
" pousse, on referme la porte, et j'y reste
" sans lumière. J'ignorois où j'étois, n'ayant
" pas eu le temps d'envisager la chambre ;
" je m'assis à terre sur le matelas. J'éprou-
" vois une si grande confusion d'idées, que
" je croyois être livrée à l'horreur d'un songe
" épouvantable et d'un affreux cauchemar...
" Je demeurois immobile et glacée, quand
" tout-à-coup je tressaille !...J'entendois près
" de moi des soupirs et des gémissemens ; ce
" fut une sorte de consolation pour moi de
" penser que je n'étois pas seule. Certaine
" qu'on n'avoit pu m'enfermer qu'avec des
" femmes ; O vous, dis-je, qui souffrez comme
" moi ! qui êtes-vous ? quel est votre nom ?
" Hélas ! répondit une voix douce et trem-
" blante, je suis la malheureuse marquise de
" Melcour....C'étoit la personne qui, au bal
" de l'ambassadeur d'Espagne, s'étoit retirée
" de notre quadrille d'une manière si brusque
" et si peu polie. Depuis ce temps, j'avois
" toujours été brouillée avec elle, mais dans
" ce moment je ne vis en elle qu'une intéres-

" sante' compagne d'infortune; je me levai,
" et je me dirigeai vers son lit, que je n'eus
" pas de peine à trouver, parce que la cham-
" bre étoit fort petite. Je me jetai à son cou
" en me nommant, et je la serrai dans mes
" bras avec un véritable sentiment d'affection.
" Elle étoit avec une demoiselle de compa-
" gnie. Nous pleurâmes ensemble jusqu'au
" jour. Dans les premiers instans de douleur
" et d'effroi, des larmes soulagent le cœur
" oppressé; mais si ensuite la résignation et
" le courage ne les tarissent pas, on tombe
" dans un horrible affaissement. C'est ce qui
" arriva à la pauvre madame de Melcour:
" elle pleuroit et se plaignoit sans disconti-
" nuer; elle aggravoit ainsi ses maux et les
" miens. Heureusement qu'une chambre vint
" à vaquer dans la maison, on la lui donna,
" et je me trouvai seule dans la mienne. Alors
" je m'arrangeai de mon mieux dans mon
" petit logement. J'obtins enfin, à force de
" prières, la permission de faire venir de chez
" moi une table, une chaise, un petit piano
" et quelques livres, et ces choses me firent
" autant de plaisir que si j'en avois été privée
" pendant une longue suite d'années. Je me
" fis un plan de journée que j'ai toujours suivi

" depuis ; je prie Dieu, je fais un peu de mu-
" sique, je lis de bons ouvrages que j'avois
" lus jadis, mais légèrement. Il y a des livres
" que de nouvelles situations ou de nouvelles
" études doivent engager à relire, alors même
" qu'on les a lus avec attention ; on y trouve
" toujours quelque chose qui n'avoit point
" frappé, ou qu'on n'avoit senti que foible-
" ment. Enfin, je dois à votre amitié, des
" crayons, des couleurs, tout ce qu'il faut
" pour peindre ; et, depuis que ma vue peut
" s'arrêter sur la fenêtre que je domine, je ne
" suis plus seule ; les heures ne s'écouleroient
" pas sans charme pour moi, sans la terreur
" qui augmente tous les jours, sans ces af-
" freuses listes de morts qui nous parviennent
" chaque soir et qui portent les noms de tout
" ce qu'on connoît. Il est impossible d'ima-
" giner quelle est l'horreur de l'existence des
" malheureux prisonniers qui attendent con-
" tinuellement que *leur tour* arrive d'être en-
" voyés à l'échafaud. O combien le pas d'un
" cheval, entendu de nos chambres, cause
" d'effroi ! on croit voir des gendarmes ve-
" nant chercher des victimes ; et, quand ce
" cheval s'arrête à la grille, l'anxiété géné-
" rale est inexprimable, chacun se dit en

" frémissant : *Est ce pour moi !....* Par un
" mouvement naturel, si l'on est dans la cour,
" on fuit aussitôt pour aller s'enfermer dans sa
" chambre, comme si c'étoit un moyen d'être
" oublié ; alors on écoute avec un affreux bat-
" tement de cœur, et l'on entend la voix re-
" doutable du geolier appelant à grands cris
" les malheureux qu'on vient chercher. Un
" jour, j'entendis appeler ainsi M. de Choi-
" seul (1), je descendois l'escalier, je l'aimois ;
" il étoit d'un commerce doux et agréable,
" et aussi intéressant par ses qualités sociales,
" qu'estimable par ses vertus. Cet infortuné
" me prit la main et me la serra avec une ex-
" pression que je n'oublierai jamais. Je ren-
" trai dans ma chambre où je pleurai long-
" temps. Trois jours après il n'existoit plus !...

" Il est impossible d'échapper ici à une
" pensée dominante dont nulle étude ne peut
" distraire.

" Si l'on ne s'arrête point à cette pensée,
" elle devient une image ; on voit toujours
" devant soi un échafaud ! Mon cœur se dé-
" chire, en songeant que je ne reverrai peut-
" être jamais ma mère et mon frère ; eh !

(1) Père de M. le duc de Choiseul actuel.

" que n'ai-je pas souffert dans le peu de
" jours que j'ai passés ici avant votre retour !
" Quelles inquiétudes n'ai-je pas éprouvées
" pour Casilde, cette enfant chérie, à peine
" âgée de quinze ans et d'une beauté si re-
" marquable ! Combien j'avois besoin de
" croire à la Providence, puisque je ne pou-
" vois la confier qu'à elle !.....

" Je ne puis vous cacher que l'aspect de la
" prison devient tous les jours plus effrayant,
" et sa police plus rigoureuse. Je ne sais ce
" qui se prépare !... Cependant, nous trou-
" vons toujours le moyen de glisser les lettres
" en recevant nos dîners, quoique le geolier
" soit là, et qu'il abrège avec rudesse cet in-
" stant qui est l'intérêt de toute la journée.
" Ce geolier, nommé Gossuin, est un homme
" de trente-six ans, fort insolent, et qui se
" plaît à épouvanter et à faire croire qu'on
" est menacé de nouvelles rigueurs. Il prend
" alors des airs mystérieux qui glacent de
" crainte ; il nous dit sans cesse que nous se-
" rons tous transférés à la conciergerie, et
" *que notre affaire sera bientôt faite* ; il me
" trouve impertinente et fière, parce que je
" ne me suis jamais familiarisée avec lui. Le
" porte-clefs est un vrai *sans-culotte*, d'une

" brutalité peu commune ; il s'appelle André.
" Il y a en outre, dans l'intérieur de la maison,
" sous la voûte, auprès du logement du geo-
" lier, un corps-de-garde de huit hommes
" qu'on change tous les jours ; deux faction-
" naires veillent toute la nuit ; l'un se pro-
" mène en dehors dans la rue devant la mai-
" son, et l'autre sous la voûte et dans la cour.
" On se sert soi-même ; je fais ma cham-
" bre, mon lit, et je vas me chercher de
" l'eau dans une cruche. Il y a dans cette mai-
" son deux vieilles dames, madame d'Ogni,
" femme de l'ancien intendant des postes (1),
" et madame de Montreuil qui a soixante-
" quatorze ans ; elle est en prison avec son
" mari âgé de quatre-vingt-quatre ans et qui
" est en enfance ! Je me fais un plaisir de les
" servir ; je leur porte tous les jours leurs
" cruches d'eau ; je balaye leurs chambres,
" et je les aide à faire leurs lits. Tous ces
" exercices, joints à celui de jeter des seaux
" d'eau dans l'égoût de la cour, me fortifient
" et me font beaucoup de bien. Il y a dans

(1) Qui possédoit une superbe et fameuse collection de pierres précieuses.

" la cour une grande remise ouverte qui nous
" sert de salon. Les prisonniers s'y rassem-
" blent tous les soirs, mais j'y vas rarement.

" Votre méchant beau-père, naturellement
" féroce et outré de n'avoir pu ravoir Casilde,
" est tout-à-fait mon ennemi ; mais Le Dru
" est rempli d'humanité et de bonté pour
" moi. Il est venu un jour dans ma chambre,
" et m'a dit qu'il me prioit de me tranquilli
" ser, qu'il avoit des moyens sûrs de déjoue.
" toutes les méchancetés de Landry.

" Telle est ma situation. J'espère en la pro-
" tection divine ; j'en ai déjà des preuves,
" puisque vous veillez sur mon sort !... J'ai
" écrit ce petit journal pendant la nuit, avec
" l'un des crayons que vous m'avez envoyés;
" durant le jour je le cache dans mon sein.
" Adieu, soyez prudent, et recommandez-
" moi aux prières de notre ami (1)."

(1) L'abbé Desforges.

FIN DU TOME SECOND.

De l'Imprimerie de Cox et Baylis,
Queen Street, Lincoln's Inn Fields.

00101598

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 04 January, 2016